

LE

MANUSCRIT VERT.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON,
Boulevard de Waterloo, No 34.

LE

MANUSCRIT VERT,

PAR

GUSTAVE DROUINEAU.



Ce monument sera l'œuvre de tous,
et nul ne lui donnera son nom.

TOME SECOND.





Bruxelles.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1834


LIBRARY
AUG 1 1951
UNIVERSITY OF TORONTO

LIVRE DEUXIÈME.

LUTTE AVEC LA SOCIÉTÉ.

LIVRE DEUXIÈME.

I.

LA MAISONNETTE.

Les vrais plaisirs de la campagne ne peuvent guère cohabiter avec l'aristocratie de ces plaisirs convenus que s'arrangent presque tous les riches. Aller à la campagne, pour le riche, c'est se lever à la même heure qu'à Paris, se promener dans les allées bien sablées d'un parc, lire les journaux, s'entourer, au salon, des médisances de la ville, l'entraîner, pour ainsi dire, tout entière après soi; c'est craindre le soleil dès qu'il est un peu chaud, manger des primeurs, se faire une nature de serre-chaude, des fruits mûris à la chaleur des poêles; allumer du feu si l'air fraîchit un peu, dîner long-

temps et jouer à l'écarté le soir. La campagne pour le riche blasé n'est qu'une belle décoration, à propos de laquelle on parle des Bouffes et de l'Opéra, et où sont jetés des bouquets pour les dames. Chasser, c'est se poster dans un rond-point au centre de plusieurs allées divergentes, où des piqueurs et des chiens vous amènent le gibier au bout du fusil; c'est tirer bien ou mal, passer son arme au laquais qui la charge, puis remettre ses gants et venir causer politique, mode, ou même littérature, avec les personnes arrivées de Paris. On dirait en vérité qu'il est reçu que le plaisir ne saurait être de bonne compagnie, s'il n'a quelque ressemblance avec l'ennui.

Je sais que les riches ont aussi une chasse plus bruyante, que j'appellerais assez volontiers la chasse à grand spectacle; des chevaux, des meutes, des cors à travers les bois, du bruit, du mouvement, des chevreuils, des sangliers, des cerfs abattus; dans les haltes, des propos lestes, recouverts d'un beau vernis; des vestes élégantes; des discours sur les chiens, les chevaux et les bonnes fortunes; des courses, des rires, des coups de fusil, des dégâts, du persiflage, et rarement un bonheur profondément senti....

Ah! qu'il a des joies tout autres celui qui adopte les plaisirs des champs dans leur simplicité rustique, qui aime à marcher à travers les prairies, dès l'au-

rore, opposant une chaussure épaisse à la rosée pénétrante ; et qui, inondé de la lumière qui se lève d'abord timide, puis resplendissante, sait, dans l'étourdissement où le jette la magie de ces grandes scènes, fléchir le genou et murmurer de vagues paroles !!!..... Il trouve, sous les tuiles de sa maisonnette, profond sommeil et gaîté douce ; il ne dédaigne ni l'arrosoir, ni la bêche, ni la conversation du paysan qu'il rencontre; et ces goûts sont déjà l'indice d'une ame honnête. Là, il plane de haut sur sa propre existence; il la circonscrit pour la rendre heureuse, car le vrai bonheur tient peu de place et ne fait jamais grand bruit.

Dans la maisonnette où le petit ménage de sa mère était installé, Emmanuel se reposait des orages qui avaient failli absorber sa vie dans leur tourbillon, la bouleverser et la lancer sans relâche d'agitations en agitations. Il avait enfin trouvé un peu de ce calme qui lui plaisait. S'il était loin d'être complet encore, si le vide de son cœur n'était pas comblé, il y plaçait des espérances et le souvenir de quelques actions bonnes et droites. Un cabriolet, loué pour la saison, le conduisait chaque jour à ses travaux; sa mère allait et venait; tout le jour, dans le jardin, appuyée sur le bras de sa vieille domestique. L'exercice et le bon air leurraient sa santé et lui promettaient peut-être quelques instans de plus.

Madame de Flavigny aimait aussi les fleurs, ce qui fut une grande joie pour M. de Sérizy ; il pouvait lui montrer les siennes, les énumérer, les décrire sans lasser cette attention toujours prête, et d'ailleurs pleine de bonhomie et de bien-vivre. On était à la saison des fruits et des graines. Il lui enseignait à quelle époque on les cueille, comment on les expose à l'air, à quels signes on reconnaît leurs qualités. Des visites réciproques, et déjà assez fréquemment réitérées, avaient lieu de famille à famille : à la campagne on est bien vite lié. L'ignorance de madame de Flavigny en horticulture y aidait ; c'était un prétexte continuel aux conseils de M. de Sérizy. Aussi la retenait-il assise des heures entières devant les caisses de la serre. L'abbé Jaumers lui-même n'y échappait guère, car l'horticulteur aimait en lui jusqu'à l'austérité de ses paroles ; il y sentait l'écho d'une conscience, lui qui honorait toutes les convictions.

Ces instans n'étaient pas perdus pour Lalagée ; elle recevait aussi des avis qui l'éclairaient et la charmaient. Mais ces causeries un peu graves ennuyaient, irritaient même Cornélie ; Anatole ne venait plus à la ferme.

Chaque matin, après une promenade si le temps était beau, madame de Flavigny déjeunait avec son fils. A neuf heures et demie régulièrement, on attelait le cabriolet ; et le soir, à six heures, la vieille

dame attendait à sa fenêtre le retour de son Emmanuel, qui parfois lui amenait l'abbé. On se mettait à table, on dînait, on se promenait, on visitait le vieux voisin ; et cette succession monotone, mais douce, des mêmes occupations, des mêmes loisirs, ce frottement insensible de l'habitude, effaçaient peu à peu les souvenirs d'Emmanuel. Assez instruite dans l'art de soigner les malades, Lalagée obéissait à la volonté de son père en restreignant ses visites aux infortunes qui l'entouraient. Des infortunes !... eh ! il ne faut pas aller bien loin pour en trouver ; elles vous coudoient partout. Frappez à la première porte venue, et il en sortira sans doute quelque misère à soulager ou à consoler, quelque maladie de l'ame ou du corps à guérir, de l'ame surtout. Frappez et dites hardiment : — Qu'avez-vous ? qui vous fait souffrir ? — et l'on vous répondra, si la vanité ne fait pas mentir.

La maisonnette n'avait qu'un étage : mais avec sa façade blanche, ses tuiles luisantes, ses verts contrevents, son jardin et sa petite cour qui l'encadraient dans la verdure, elle riait à l'œil, telle qu'une fleur isolée qui s'échapperait du gazon. Des fenêtres on voyait une partie de la ferme de Sérizy ; l'autre était masquée par un bois. Le soleil levant colorait ses vitres ; le soir, il y peignait comme des reflets d'un incendie intérieur : c'était un caprice jeté sur le coteau. Un belvédère serpentait le long

du toit; il était paré d'arbustes, de fleurs : de là surtout on dominait le jardin de la ferme et l'immensité du paysage entrecoupé de belles eaux.

Que de fois, le matin, Lalagée laissa tomber son ouvrage à terre, tandis que son regard errait du côté de ce belvédère assez éloigné, et que sa main, qui tenait encore l'aiguille, pendait le long du fauteuil! Alors Cornélie interrompait la rêveuse par des rires... ou par des larmes.

II.

LE VÉTÉRAN POÈTE.

Le Vétéran, tel était, comme on l'a vu, le nom donné par M. de Sérizy à son vieux domestique; mais les habitans du village l'appelaient le conteur, ou Vétéran-conteur. Enfant de troupe, il avait suivi son père sur la flotte du comte d'Estaing, qui, en 1779, alla secourir les Américains, prendre les îles de Saint-Vincent et de Grenade, et battre la flotte anglaise, commandée par Byron. Ce brave, qui avait servi sous le maréchal de Saxe, et s'était trouvé à Fontenoy, fut blessé au siége de Savanah. Son fils, qui d'habitude marchait à ses côtés, l'emporta loin des glacis; mais la blessure était mortelle : il mourut entre ses bras. Le jeune orphelin pria et pleura toute une nuit. Le matin il creusa une fosse, prit la pipe de racine de buis de son père, et enterra son corps refroidi.

Il s'engagea bientôt après comme volontaire dans le corps français commandé par Lafayette. En 1782 il reçut sa première blessure à l'assaut de York-Town, et sa dernière, en 1815, à l'affaire de Versailles, où les Prussiens furent battus. Il avait bivouaqué sur plusieurs points des États-Unis, dans les savannes, aux lisières des forêts vierges, sous des arbres immenses et séculaires ; il avait fumé bien des pipes, couché sur les bords du Rhin, fredonnant, improvisant des chansons guerrières qu'il oubliait le lendemain. Il s'était assis au pied des pyramides, des mosquées et des minarets du Caire, charmé des statues colossales égyptiennes, contemplant, sans trop savoir pourquoi, ces hiéroglyphes, désespoir de la science européenne. Il avait poursuivi, sous les ordres de Desaix, les Mameluks à travers les déserts embrasés, parmi ces débris de villes, dont les gigantesques ossemens gisent dans les sables, sans rien apprendre de ceux qui ont habité là : terre morte sous un ciel dur, solitude aride; océan immobile, sans variété; immensité affreuse, mais où l'oasis est fraîche et poétique comme un amour tendre et vrai dans une vie obscure, douloureuse.

Il avait pris sa part aux victoires dont nous avons peuplé l'Italie. Il en comprenait les arts, les sites, le ciel, par instinct : il savait à peine lire. Pendant ses courts séjours dans les villes, il allait contem-

pler les dômes des églises, écouter les orgues, examiner les tableaux; cédant à cette impulsion qui nous porte à regarder de belles fleurs et à les respirer. Ses camarades n'en riaient même pas, car il était caporal dans l'invincible trente-deuxième, qui semblait de fer quand elle marchait, hérissée de baïonnettes, au milieu de la mitraille et des obus ; et il donnait l'exemple dans ce corps d'élite. Combattre, hasarder sa vie, c'était un besoin pour lui.

Vif et bien fait, il avait dansé des sarabandes, des fandangos avec les brunes Andalouses, au bruit égayant des castagnettes et aux sons du fifre, souvent interrompus par les coups de fusil des guérillas. Il avait vu Séville la belle, aux vertes jalousies ; Grenade, embaumée de sa ceinture de citronniers et d'orangers, et toute vaine des ruines de l'Allambra, de ses balcons mauresques. Il s'était promené sous les ombrages du Prater, à travers la silencieuse population de Vienne, qui s'acquitte du plaisir comme d'une tâche périodique, avec une joie grave et qui ne bruit jamais. Il avait valsé avec les filles si souples de Berlin. Eh! qu'il aimait cette vie poétique et aventureuse des camps, où les privations aiguisent le plaisir comme les frottemens de la meule un sabre!

C'est dans les redoutes de la Moskowa que son empereur lui avait donné la croix d'honneur en échange d'un drapeau russe, troué de balles, et d'une

blessure au front. Dans son culte aveugle pour Napoléon, qui, seul, était au pair avec son imagination, il avait regardé d'un œil résigné cet enfer de flammes qui dévora la ville aux cent coupoles dorées, et les destinées de l'empire. Son corps robuste endurci aux fatigues, l'énergie de son caractère, le retinrent toujours à l'arrière-garde pendant la retraite immortelle.

Après les miracles stratégiques de 1814, arrêtés par la défection, il suivit son empereur à l'île d'Elbe, et de l'île d'Elbe aux Tuileries.

Il fut licencié sur les bords de la Loire, et quand le colonel eut dit à travers larmes et sanglots : — Haut les armes, rompez vos rangs! — il s'était trouvé seul, sans parens, sans argent, sans pain, sans abri, n'ayant, après tant de campagnes et de dévouemens, qu'un revers de fossé pour y attendre la mort.

M. de Sérizy l'avait rencontré sur la route de Paris, se traînant malade de sa dernière blessure et de son chagrin; il l'avait pris à son service. La seule condition dont avait parlé Vétéran, c'est qu'il ne couperait pas ses moustaches, et que tous les dimanches il prendrait son uniforme et sa croix : mais il ne portait que son bonnet de police, attendu qu'il avait juré, par la pipe de son père, de ne jamais *se condamner à la cocarde blanche,* comme il le disait énergiquement.

Vétéran justifiait à merveille le surnom de conteur ; il avait tant vu, et de si admirables choses, qu'il en était poète à son insu. Il était poète par la grace de Dieu et de ses voyages guerriers, bien plus poète que tant d'aligneurs d'alexandrins, parasites des grandes renommées littéraires, et qui vont gueusant des éloges de salons en salons, où l'on daigne leur en aumôner par ennui et par lassitude ; il était poète, Vétéran-conteur, en bariolant ses peintures et ses descriptions de batailles, d'images saisissantes, d'incorrections hardies et de juremens contre lui-même, quand sa parole n'allait pas au pas de charge comme son imagination. Alors ses yeux s'agrandissaient et flamboyaient, et ses gestes, ses poses disaient mieux que ses paroles elles-mêmes.

Un dimanche soir, mon poète à chevrons, entouré de son auditoire accoutumé, contait, à quelques pas de la ferme, un des nombreux épisodes de ses voyages ; il était en Amérique : — Enfans, leur disait-il en élevant son grand front cicatrisé, ils se battaient bien, ces soldats à la minute, comme on les appelait dans ces endroits, parce que le grand *Vasinton*, à qui j'ai eu l'honneur de parler, — il souleva son bonnet de police...— le grand *Vasinton* était là... ; et c'était un bon troupier... Or, nous marchions près du *Missipi* ou du *Mississipi*, un grand fleuve, un beau fleuve, ma foi!... large à perte de vue, comme qui dirait le Napoléon des

fleuves... Mais que je suis bête de comparer l'empereur à un fleuve !... — Ça me rappelle que Kléber lui disait à Aboukir : — Mon général, vous êtes grand comme le monde, ni plus ni moins. — Et le petit caporal lui allait à la poitrine, à lui, Kléber... Kléber, c'était une tête de lion sur un corps de géant.... — Mais un jour de bataille, au milieu de son état-major, l'empereur grandissait, grandissait... Voyez-vous? quand il passait devant la ligne, c'était comme une traînée de feu qui courait à travers les rangs; son cheval vomissait du feu, son petit chapeau en était tout rouge... Mille tonnerres !... moi qui vous parle, j'ai vu les aigles d'or secouer leurs ailes devant lui, et les drapeaux courir tout seuls à travers la fumée... Et partout où l'empereur allait, ça chauffait, enfans, ça chauffait... Il pleuvait des *abricots de fer,* et ceux qui avalaient de ces abricots-là ne les digéraient guère... Mais, mordieu ! quand l'empereur étendant la main, disait : — En avant! — et que la garde croisait la baïonnette, elle marchait toujours, toujours, sans jamais rencontrer que des corps morts et des boulets; et elle marchait jusqu'à la victoire. — Les villageois, dont quelques-uns avaient servi, écoutaient ces récits avec une attention superstitieuse.

— Quand les Bourbons, ajoutait-il, le verront revenir de Sainte-Hélène..... — Prends garde, Vétéran, dit vivement un des auditeurs,

prends garde à ce mouchard qui nous écoute...

— Par la pipe de mon père, s'écria le Vétéran, je lui ferai sentir la pesanteur de cette main.... — La personne qui venait d'être signalée ainsi rôdait, depuis un quart d'heure, autour de la ferme; sa redingote verte, son collet galonné, sa figure commune annonçaient sa domesticité, et son regard oblique une surveillance peu honorable. Il enfonça son chapeau et s'éloigna. Le conteur reprit ses narrations animées. Quelques minutes après, un cabriolet entra dans la cour de la ferme; Dervilié en descendit lestement.

L'accueil qu'il reçut de M. de Sérizy fut si froid, si dédaigneux même, que, tout effronté qu'il était, il ne tarda pas à prendre congé.

En entrant dans un estaminet du village où il jouissait d'une grande considération, le conteur vit passer le cabriolet; il le suivit de l'œil, et, à l'extrémité de la rue, il aperçut l'homme à la redingote verte, qui échangea quelques mots avec Dervilié et monta derrière le cabriolet.

— C'est singulier! se dit-il.

Le soir il en parla à M. de Sérizy.

III.

LE RENDEZ-VOUS.

Ils franchirent un large fossé rempli d'eau et pénétrèrent dans le bois.

— Elle n'est pas encore arrivée, dit Anatole en s'asseyant sur un banc posé sous des arbres touffus; elle n'est pas encore arrivée; tant mieux! Tu t'éloigneras au premier bruit que jettera la porte en s'ouvrant.

— Bien entendu, répondit Dervilié; je ne dois pas troubler la douceur d'un entretien préparé par tant de combinaisons savantes. D'honneur! mon cher ami, vous serez un diplomate distingué, un homme d'état de premier ordre, puisqu'en vous jouant vous amusez cette jeune fille à tout votre vouloir! Vous avez le don de magie : vous agissez sur l'organisation physique par la pensée; une nature rebelle s'est fécondée sous des paroles ardentes,

adroitement variées, repliées en mille formes : voilà un véritable chef-d'œuvre !

— Vrai délassement aux affaires, Dervilié, vrai délassement. J'avais un plan, je l'ai suivi avec persévérance dans mes visites. La confidence que j'ai reçue de Cornélie m'a rendu la victoire la plus facile....

— Oh! ce sera bientôt une bayadère enivrante !

— Ne crois pas que je consente jamais à ce qu'elle descende sur la scène ! L'œil du public me profanerait mon bonheur ; j'en suis avare et jaloux ; ces trésors sont à moi, à moi seul.... Elle n'aime guère son père, qui la sèvre de tous ces plaisirs, que je lui ai peints si enchanteurs ! J'en ai mis l'idée et le désir en germe dans cette tête impérieuse, bien sûr que les rêves du jour et de la nuit les développeraient. A cet âge, l'imagination est de cire, et le toucher d'un amant habile la pétrit et la forme à souhait... Mais elle ne vient pas.

— Son père l'épie, peut-être.

— Sa manie pour l'horticulture m'a secondé merveilleusement. Lalagée va chez les pauvres gens du village, M. de Sérizy est toujours avec ses plantes.... Si tu savais combien je dois de reconnaissance à ce petit bois !... Sombre, retiré, il est d'une communication facile avec la terrasse par cette porte recouverte de lierre... Que de soins il a fallu pour la déterminer à y venir ! Billets pres-

saus, petite poste établie sous la pierre de ce banc qu'on soulève, j'ai tout employé, pendant que je dupais ce niais d'Emmanuel. Enfin, elle y est venue une fois, deux fois, trois fois... à présent, nous ne comptons plus, et je brûle d'arriver à un dénouement qui me délivre de toute crainte... Mais lui as-tu bien dit que je l'attendrais?

— Oui, hier au soir, en entrant, sous le vestibule, où elle se trouvait seule et toute pensive.... Le père m'a reçu avec un dédain fort significatif qui équivalait à un congé. Je n'y retournerai plus.

— Une seule fois encore, mon cher ami.

— Mais les soupçons, au moment de la catastrophe, vont retomber sur moi.

— Sur personne!... Et, quand tu serais un peu soupçonné de cette charmante scélératesse, qu'y perdrais-tu? elle ajouterait à ton renom d'habileté... Nos salons et ceux de la Chaussée d'Antin sont plus indulgens : ils ne se traînent pas dans le terre-à-terre de la morale vulgaire ; ils en ont une à eux, qui a bon ton et donne au blâme lui-même des formes adoucies. Mais, je te le répète, personne de nous ne sera compromis; je tiens les fils, je ne les ferai mouvoir qu'à temps. Allons, trembleur! rassure-toi.

— Pas si trembleur que tu veux bien le dire, mon cher. Mais je n'ai pas l'honneur d'avoir un

manteau d'inviolabilité tout prêt à passer sur mes épaules.

— La belle inviolabilité, ma foi! qui ne nous empêcherait pas d'aller à Sainte-Pélagie, comme le commun des endettés.... Sauve-toi.... La porte s'ouvre, tu viendras quand je t'appellerai.

Cornélie parut, vit Anatole et s'arrêta.... Son émotion la mettait dans l'impossibilité de faire un pas; elle resta adossée au mur, elle était immobile, décolorée et frémissait à regarder le banc ombragé. Il alla vers elle et l'encouragea par de tendres paroles, de vives protestations; elle s'appuya enfin sur son bras.

— J'ai bien tort! dit-elle.

— Et de quoi?

— De venir ici... Je suis bien coupable!...

— N'y êtes-vous pas auprès de moi, Cornélie? Ne vous aimé-je pas plus que moi-même?

— A quoi sert cet amour? N'est-il pas un obstacle à toute union entre nous? Ne suis-je pas proscrite de la société, flétrie avant de naître? Ne suis-je pas... bien à plaindre!...

— Calmez-vous, ma Cornélie. Oui, il est plus d'un empêchement à une union légale entre nous; mais le lien naturel reste à ceux que les lois d'une injuste société séparent; ils peuvent s'aimer, se suffire à eux-mêmes, être leur monde à eux. Eh!

qu'aurions-nous à désirer? toutes les jouissances du luxe seraient à nos pieds.

— Et le cri de la conscience, Anatole?

— Je vous l'ai dit souvent : la conscience est une invention des habiles pour s'acquérir les niais, les gouverner, leur imposer une servitude réelle au nom de la morale, c'est un recueil anonyme de vieilles maximes. Les prêtres ont été les premiers charlatans de vertu; il y a eu quelques époques d'exaltation; mais franchissez-les, et vous arrivez aux époques de spéculation : on s'en fait des revenus sur les dupes; témoin les bulles, les indulgences plénières, les billets de confession et aujourd'hui le jésuitisme... Jouir est tout, le reste est incertain, et il ne tombe pas sous la raison que l'on doive être puni pour céder aux impulsions données par les sens. Ce serait mettre Dieu, s'il existe, en contradiction avec lui-même. Ce Dieu-là serait un fort mauvais logicien, un être bien cruel, qui nous aurait inspiré, à nous faibles créatures, d'irrésistibles désirs pour nous punir ensuite de les satisfaire [1]. Je vous parle ici avec conviction, et pour tout au monde je ne voudrais pas vous tromper, ma Cornélie... L'homme ne fait que déplacer les choses : tantôt un système prévaut, tantôt un autre; tous

[1] Il n'est pas besoin de combattre ici les argumens du jeune matérialiste; ce livre-ci est une réfutation en action de ce système dissolvant et qui décomposera la société s'il n'y a réaction. Elle aura lieu.

aboutissent à la recherche du bonheur. Les uns le mettent dans les privations, permis à eux; les autres dans les jouissances, permis encore !... Après, le grand mot de l'énigme, et rien sans doute... En attendant, vous consumez dans les ennuis les belles années, la belle fleur de votre jeunesse... L'amour la rafraîchira.

Elle en était déjà venue à écouter sans étonnement l'expression de ces idées, n'ayant rien à y opposer que quelques phrases morales dont son père l'ennuyait; elle cédait au charme des improvisations élégantes et originales d'Anatole. Il y a tant de séductions dans la voix aimée!

— Mais mon père... lui dit-elle, mon père... je l'affligerai...

— A vrai dire, ma Cornélie, il est fâcheux de songer qu'on a fait pleurer son père; c'est une douleur qui s'efface difficilement... Tu vois avec quelle franchise je te parle... — Mais dois-tu lui sacrifier tout notre avenir, épouser un malaise sans espoir, te marier à sa position? Il y a plus : si les craintes que tu as par momens...

— Que dites-vous, Anatole?...

— Il faut bien tout prévoir... Songe aux scènes cruelles...

— Vous me faites frémir...

— Tu serais forcée d'avouer...

— J'aimerais mieux mourir, me tuer.. — Elle

se tordait les bras dans un désespoir convulsif. Il la consolait et continuait ainsi :

— De grace, ma Cornélie, aie confiance en moi... Jamais, non, jamais je ne t'abandonnerai ; si j'étais assez lâche pour ne pas veiller sur toi, toute la vie je me mépriserais à l'égal du dernier des hommes.

— Oh ! j'ai grand besoin de vous croire pour ne pas tomber dans l'abattement et dans les idées de mort qui me poursuivent.

— Écarte-les, de grace, ma Cornélie... je n'y survivrais pas...

— Anatole... cette pensée elle seule me résignerait à la vie et à toutes ses angoisses... Anatole, jure-moi que tu vivras... Oh ! que je t'aime!..... Pauvre folle que je suis !.... Oh ! oui, vous seriez bien coupable de m'abandonner : car je n'ai plus que vous au monde a qui je puisse dire ce que j'ai sur le cœur; personne ne me comprend plus, excepté vous.

— Et je serai toujours là prêt à recueillir tes moindres paroles... Cornélie, arrache-toi de ces dangers, de ces souffrances continuelles. Dis-moi : crois-tu à de longues douleurs de ton père ? Tu le connais, une rose le consolera !... Il pense comme moi ; il a des idées arrêtées ; il va même plus loin que nous... Il me l'a souvent répété, il croit que le néant nous attend dans la mort. La vie n'est que l'action des

organes mis en jeu; quand l'organisme s'arrête, tout s'arrête, et s'éteint; c'est là sa façon de penser et la mienne... Crois-moi, il méprise l'opinion des hommes; méprisons-la aussi... Ton père te tourmente, et il aime Lalagée plus que toi...

— Oh! Lalagée est plus heureuse que moi... Hélas! que je suis criminelle! Quand je vous écoute, je n'ai plus rien à vous répondre : suis-je seule, je trouve mille raisons à vous opposer... mais peu à peu je cède et je deviens votre opinion vivante.

— Deviens mon existence, ma Cornélie, sois la mienne : prends ma vie pour jouet, si tu veux; pourvu que j'aie tes baisers et que je puisse délirer sur ta bouche, j'oublierai le monde; il ne m'est plus rien... Tu ne sais pas combien tu es aimée; tu ne sais pas ce que je puis te donner de bonheur!...

— Anatole!...

— Ma bien-aimée, je suis riche et puissant; il n'est pas de plaisir que je ne puisse acheter : la richesse est le seul pouvoir réel; les riches sont les rois de la civilisation : et ce n'est pas une royauté représentative que la richesse, c'est un absolutisme avoué, reconnu, et qui règne sans intermédiaire, sans discussion. Je suis riche, je suis une fraction de roi, un roi dans toute l'étendue de mes désirs. Je suis riche, ma bien-aimée, et tu le seras. Tu auras à profusion toutes les parures qui te sont refu-

sées aujourd'hui ; et tu seras belle à désespérer tout un salon , car c'est un miracle de création que ta beauté !

— Ne me flattez pas ainsi, Anatole... Oh ! ce n'est pas bien de flatter une pauvre fille, qui est si troublée de vos éloges... C'est en me flattant que vous m'avez perdue...

— Il ne s'agit pas de flatterie entre nous , ma chère ame , mais d'amour et de vérité. Tu m'as révélé un secret, et je vais t'en avouer un... Écoute...

— Lequel ?... lequel ?...

— Je ne suis pas Anatole Derbain , je suis Anatole de Matarieux , vicomte et pair de France.....

— J'avais un pressentiment que vous me trompiez, dit-elle en se levant avec effroi...

— Vous tromper, Cornélie ! Écoutez-moi...Non, vous ne partirez pas sans m'avoir entendu... Vous tromper !... Et ne savais-je pas la haine de votre père pour l'aristocratie, dont il s'est violemment séparé ?... Je vous ai aimée dès notre première entrevue : devais-je renoncer à vous voir , à être aimé de vous ?... N'ai-je pas déjà compromis ma position pour vous ?

— Tant d'obstacles nous séparent !...

— Tant d'amour nous unit ! Cornélie ! Cornélie ! comment pouvez-vous dire que je veux vous tromper ? Peut-on agir avez plus de sincérité ? Ai-je jamais parlé de mariage ? Ne m'avez-vous pas souvent

répété qu'il n'y en a pas de possible entre nous, et que tout homme qui tient à quelque chose sous le gouvernement des Bourbons ne saurait être votre mari? Eh bien! je supplée à votre déplorable destinée, je la change autant qu'il est en moi; je vous en présente une brillante, où vous serez libre...

Je ne puis entendre ces propositions-là plus longtemps, s'écria-t-elle entraînée enfin par ce sentiment irrésistible de pudeur, qui abandonne rarement les femmes même quand elles ont failli.

— Qu'ont-elles de révoltant, d'amour à amour, de cœur à cœur? Tout n'est-il pas ennobli par une affection vraie?... Mais, je le vois enfin, jamais vous ne m'avez aimé?

— Que dit-il?... l'ingrat!... Moi!... moi!...—Eh! si je ne vous aimais pas, serais-je ici? Y resterais-je, après ce que vous m'osez dire?

— Eh bien!... je me condamnerai moi-même, si j'ai tort et si tu as un autre moyen d'être heureuse; je ne veux qu'examiner ta position avec toi.... Si tu juges notre séparation utile à ton égoïste bonheur, je te dirai adieu; et, tout brisé de chagrin, je m'en irai.... Mais si l'amour est assez fort en toi pour vaincre ces préjugés que la civilisation lime et affaiblit tous les jours.... oh! ma joie n'aura pas de bornes, et je deviendrai toi comme tu seras moi.

— Que vous êtes dangereux!

— Non! je ne veux pas te surprendre, ma Cornélie : je te le jure ; tu agiras en pleine liberté. Promets-moi d'être ici demain : Dervilié y sera, si tu le veux ; nous causerons ensemble. Si tu ne peux venir, laisse un billet sous la pierre de ce banc. Comme d'habitude, ni adresse, ni signature, ni date; une écriture contrefaite... Tu le vois, ma prudence n'oublie rien. Sois donc sans crainte... Viendras-tu demain ?

— Allons!... Peut-être... Je ne promets rien...

— Cornélie... Cornélie... je t'attendrai...

— Je ne dois rien promettre..... Sais-je moi-même ce que je veux?... Je flotte au gré de toutes les impressions de la journée..... Je n'ai rien pour me diriger... Vous m'avez faite bien malheureuse!...

— Tout sera réparé, Cornélie... A demain... J'attendrai... et si tu ne venais pas... tu me mettrais au désespoir...

— Je pars... Mon père est peut-être de retour. Il est allé au village avec Lalagée; il reviendra sans doute avec madame de Flavigny et son fils. Adieu.

— A demain... Un mot d'espoir...

— Adieu, cher Anatole... — Elle poussa la porte qui donnait sur une basse-cour inhabitée, et de là sur la terrasse, où elle avait quitté son ouvrage. M. de Sérizy venait d'arriver avec ses voisins. Ils

parcouraient la grande allée, et l'horticulteur montrait à madame de Flavigny des graines rares exposées au soleil; il les lui offrait en lui expliquant les *variétés* qu'elles produiraient. Emmanuel, quelques plantes à la main, donnait à Lalagée des notions de botanique, mais d'une botanique élevée : celle qui démontre l'ouvrier par l'œuvre. Et dans ses démonstrations il semblait ne jamais trouver de paroles assez chastes pour les poser dans l'esprit de la jeune fille.

Soudain M. de Sérizy appela Cornélie; elle arriva tout essoufflée.

— Où étiez-vous? que faisiez-vous? lui dit-il aigrement.

Elle balbutia et mentit. M. de Sérizy parut mécontent. Lalagée le calma par des caresses enfantines... L'embarras de Cornélie n'échappa pas à Emmanuel : il résolut de se l'expliquer. Pendant toute la soirée il étudia la jeune fille, lui adressa plusieurs questions indirectes, et les réponses lui donnaient le frisson. Le soir il rentra tout pensif; et sa mère lui demanda plusieurs fois ce qui l'occupait, mais elle ne put le tirer de sa rêverie.

Avant de se coucher il pria; puis, ouvrant le manuscrit vert, il en lut plusieurs pages, et s'écria : — A demain!

IV.

UN NOEUD BRISÉ.

S'avouer des devoirs, c'est pour un honnête homme, être à la veille de les remplir autant que le permet l'obstacle matériel interposé; et les dangers mêmes qu'entraîne leur accomplissement sont alors des motifs déterminans et non des conseillers de faiblesse. Toute transaction, tout délai deviennent des sujets de reproches intérieurs.

Sans avoir compris la funeste vérité, Emmanuel se sentait trompé par Anatole, qui, pensait-il, était en correspondance secrète avec Cornélie. Le changement d'humeur et de caractère de cette jeune fille, son goût pour la toilette; le regret qu'elle manifestait de ne pas vivre à Paris; cette avidité de fêtes et de mouvement qu'elle avait laissé percer dans ses réponses aux interrogations adroites mais

inquiètes d'Emmanuel ; le feu dont ses grands yeux noirs étaient chargés ; ces molles rêveries, ces soupirs étouffés, ces distractions, ces mains qui allaient involontaires se poser sur un sein agité, ces observations qu'il avait recueillies dans cette soirée d'angoisses, tout le jetait en des craintes vagues encore. Pendant cet entretien, il avait, sous plusieurs prétextes, éloigné Lalagée, heureuse de ces ordres. Cornélie écoutait aussi le jeune homme avec attention.

Les devoirs d'Emmanuel s'étaient tracés d'eux-mêmes devant lui ; et il s'y était fortifié en communiquant avec le manuscrit de son père, car il ne se dissimulait pas les puissantes inimitiés qu'il attirait sur lui. Si son amitié avec Anatole était brisée, il n'avait plus d'appui contre les envieux que ses succès lui attiraient ; la sévérité de ses mœurs devenait alors un ridicule à exploiter. Les conséquences d'une rupture définitive avec la maison de Matarieux étaient incalculables, effrayantes. Plus de réserve ! on l'attaquerait ; son caractère, un peu anguleux et blessant, s'irriterait contre les injustes censeurs de sa conduite ; il leur donnerait des chances pour achever de le perdre. Mais devait-il reculer devant des devoirs impérieux ?

Il gémissait de voir s'affaiblir les nœuds d'une amitié de collége devenue intime. Cette illusion s'ancrait bien profondément en son sein ; il ne pouvait l'en arracher. Et puis, la trahison d'Anatole

lui semblait parfois impossible; il s'accusait lui-même. Il fallait sortir de ces torturantes anxiétés.

Le lendemain matin, il dit à sa mère qu'une affaire importante le retiendrait à Paris tout le jour et qu'il ne reviendrait guère que le lendemain au soir. Madame de Flavigny concevait une telle admiration pour son fils qu'elle ne lui adressa pas une observation; seulement elle l'accompagna jusqu'à son cabriolet, et resta sur le seuil de la porte jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue.

Il se présenta, plusieurs fois dans la journée, à l'hôtel de Matarieux, sans rencontrer Anatole. Le soir, à neuf heures, il y alla encore. Il fut introduit dans le salon, rempli de monde; c'était un jour de réception. L'apparition d'Emmanuel fit sensation; un murmure léger ondoya, puis cette dédaigneuse société reprit son attitude d'étiquette. Il était trop impressionnable pour cacher ce qui se passait en lui. Aussi, après avoir salué la marquise, Anatole et madame de Matarieux, alla-t-il s'appuyer à l'angle de la cheminée, comme pour se donner un maintien; mais quand il se vit seul, abandonné de tous, il sentit son cœur se resserrer, et sa respiration devenir pénible. Loyse, tout émue qu'elle était, souriait penchée sur la comtesse qui la regardait fixement : Loyse leva enfin les yeux sur Emmanuel, et elle interpréta en faveur de l'amour cette contenance raide et cette gêne combattue.

Néanmoins l'ascendant qu'exerce toujours un caractère ferme nettement prononcé, dont l'originalité excite la curiosité lors même qu'elle en est blâmée, cet ascendant ne tarda pas à se faire sentir. C'est un hommage que la vulgarité railleuse rend involontairement à toutes les supériorités. Elle est contrainte à s'en occuper. Ce jeune homme, pâle, au visage austère, adossé contre le marbre de la cheminée, exerçait peu à peu je ne sais quel empire. Les regards se dirigeaient vers lui; les femmes qui ne l'avaient pas encore vu se tournaient à demi pour admirer sa tête belle d'une expression souffrante. Insensiblement un cercle se traçait autour de lui. Il avait été blessé des chuchotemens dédaigneux et ensuite du silence qui l'avait accueilli à son entrée : il désirait une occasion de rétablir les mérites dans leur équilibre naturel, et de se venger des persifleurs qui s'étaient réjouis tout bas de son isolement; il tourmentait son gant; son regard, qui ne savait où s'arrêter, se posa sur Loyse; il y entrevit de la bienveillance, et, dans le tressaillement qu'il en éprouva, ce gant fut déchiré.

— Eh! que vous a fait ce malheureux gant? lui dit ironiquement Dervilié; le voilà qui périt victime d'un geste un peu trop heurté...

— Tout le monde, lui répondit-il, n'est pas assez heureux pour avoir la souplesse de vos manières.

Cette moquerie ne tomba pas inaperçue. Anatole s'approcha enfin de son ami et le gronda de son absence. Le salon de l'hôtel de Matarieux était un peu de l'opposition. On y ridiculisait assez volontiers le parti de l'émigration, parce qu'il gênait des ambitions moins vieillies, et le ministère y rencontrait de zélés partisans. Emmanuel le blâmait de s'effrayer de ses succès en faveur de la cause libérale, et d'en négliger les résultats après avoir travaillé à les obtenir ; il soutenait cette opinion avec un avantage marqué. Livrée à ce bonheur inattendu, Loyse le savourait phrase par phrase, geste par geste, et elle eût peut-être oublié le rôle d'indifférente qui lui était imposé, si l'œil vigilant de la comtesse ne le lui eût souvent rappelé ! Rien ne sort plus vite d'un cœur aimant que le souvenir d'un passé douloureux, quand le présent sourit.

Au milieu de la discussion, les deux battans de la porte s'ouvrirent bruyamment ; on annonça un jeune et brillant ministre ; le mouvement qui suivit son entrée interrompit les conversations ; ce fut autour de lui une quête plus ou moins empressée de saluts, un échange de regards et de sourires. Emmanuel restait toujours adossé à la cheminée.

Par un mot heureusement placé, Dervilié, qui était bien aise de mettre Emmanuel dans une position désavantageuse, rétablit bientôt la discussion sur le pied où elle se trouvait avant cette arrivée. Il

adressa à Emmanuel, qui crut devoir continuer son attaque en termes plus ménagés peut-être, mais qui du moins ne laissaient aucun doute sur sa façon de penser. Le ministre, en homme d'esprit, y répondit par de ces mots spirituels qui ne disent rien et satisfont ; puis, après un sourire de bienveillance accordé à son jeune adversaire, il alla s'asseoir auprès de la marquise. Il parut, toute la soirée, assez occupé d'elle.

Les heures s'étaient écoulées, on se séparait enfin ; les groupes s'éclaircissaient. Loyse, cédant à des regards impérieux de la comtesse, sortit. Il ne restait plus que des intimes. Anatole s'étonnait de l'immobilité un peu solennelle de son ami ; il observait avec inquiétude l'air de sévérité empreinte sur son visage. Dervilié demeura le dernier, debout auprès du jeune pair. Emmanuel était toujours adossé à la cheminée.

— As-tu quelque chose à me dire? lui dit-il enfin en cherchant à se donner une allure dégagée.

— Oui, Anatole.

— Eh bien !... parle.

— Je désire être seul avec toi.

Dervilié dit alors quelques mots à l'oreille d'Anatole et quitta l'appartement. Les deux amis gardèrent le silence pendant que les domestiques éteignaient les lustres et les candelabres ; ils ne

laissèrent que deux bougies allumées sur la cheminée, où Emmanuel restait toujours sombre, immobile, et cherchant à contenir son agitation qui éclata.

— Anatole, dit-il, une amitié, que j'ai crue profonde, nous a liés, nous lie encore. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que je pouvais en tirer parti, m'en faire un levier, une arme dans le monde. Je t'ai aimé et je t'aime encore par un attrait invincible, que je n'ai jamais cherché à analyser : des événemens ont apporté quelque refroidissement à notre liaison, et c'est un grand chagrin pour moi de me voir remplacé par l'homme qui sort.

— Il n'est pas mon ami, garde-toi de le croire... Toi seul...

— Qu'est-il donc alors? ton complaisant?........ Un flatteur qui te rend ma franchise odieuse; un laquais en gants blancs et mis à la mode ; un spéculateur effronté qui joue à la hausse sur tes faiblesses ; un misérable qui ne vaut pas les coups de cravache qu'on dédaigne de lui donner.

— Emmanuel, s'il était là...

— Non, je ne m'avilirai pas jusqu'à le provoquer ; le duel n'est pas dans mes principes ; le mépris suffit pour faire justice de son insolente fatuité : une goutte de sang n'est pas preuve d'honneur ; si cela était, ce serait chose trop vulgaire et de trop bon marché ! quand même Dervilié me percerait

de vingt coups d'épée, il n'en resterait pas moins le dernier des misérables ; et moi, couché à terre et mourant, un jeune homme digne d'estime, de respect même.

— Sans doute... sans doute...

— Écoute-moi donc !... Tu m'as trompé, Anatole. Quand j'étais en Italie, ta correspondance me rassurait sur *la fantaisie que t'avait inspirée en passant*, me disais-tu, *la fille de M. de Sérizy, fantaisie dont tu étais déjà guéri. Tu avais réfléchi, tu te rendais à la force de mes raisons, tu y renonçais, tu n'allais plus à Ville-d'Avray.* Je cite tes expressions ; ce sont bien les tiennes, tes lettres en font foi : les voici. Dis-moi si elles ne mentent pas, si elles ne sont pas des piéges tendus à ma bonne foi. — Et il tira ces lettres d'un portefeuille, les lui montra et les resserra aussitôt.

— De la défiance !... Tu gardes ces lettres ?...

— Comme des garans de ma loyauté. Mais tu ne me réponds pas, Anatole, tu ne me réponds pas !... Te sentirais-tu coupable ? Existe-t-il une correspondance entre Cornélie et toi ?

— Je n'ai rien à vous répondre, monsieur, reprit-il en relevant fièrement la tête, et je vous retire le droit, que vous vous arrogez, de me faire un interrogatoire.

Les lèvres d'Emmanuel devinrent blanches ; et, quoiqu'il s'attendît à une rupture, il ne la croyait

ni si soudaine, ni si décisive. — Si mes paroles ont eu quelque âpreté offensante, dit-il avec émotion, je les rétracte, Anatole... Dans la chaleur du discours, on lance souvent une expression plus loin qu'elle ne devrait aller... Mon excuse est dans notre amitié;... elle n'est pas éteinte en moi; le serait-elle en vous? n'est-elle plus respectable quand elle remplit un devoir pénible et qu'elle ne peut omettre sans déshonneur?... Anatole, cher Anatole, tends-moi la main comme je te présente la mienne; dis-moi : — Emmanuel, tu t'es trompé. — Et alors je te demanderai pardon.

Cette main tendue ne trouva pas celle d'un ami pour la serrer, elle retomba lentement. Cet abandon touchant devenait un blâme; il n'émut pas, mais il blessa au vif Anatole; il continua à se retrancher dans une froideur stérile. Il ne pardonnait pas à son ami cette supériorité; il en était écrasé. Les torts qu'on a sont presque toujours ceux qu'on ne pardonne pas.

— Je ne sais, monsieur, reprit-il, ce qui a pu donner matière à vos observations, ni de quelle nature elles peuvent être; mais, à coup sûr, le ton investigateur que vous avez pris a dû me paraître étrange. Vos paroles me blessent.

— Toujours la forme et jamais le fond des idées!.... Encore une fois, pardonnez-moi le tort d'une expression un peu vive... Je suis agité, car

je vous aime du plus profond de mon cœur, et il s'agit de l'honneur d'une famille, d'un avenir de jeune fille ; demain vous pouvez la rendre infame à tout jamais, odieuse et vouée à l'opprobre d'une prostitution déguisée...

— Monsieur !

— Chassée de la maison de son père, entretenue et vivant des aumônes de son séducteur...

— Monsieur !...

— Je ne pense pas que vos progrès en soient venus là...

— Je n'imagine point aussi que vous preniez le marbre de cette cheminée pour la table d'un tribunal et le fauteuil où je suis assis pour une sellette. Au reste, je ne reconnais en aucune façon votre compétence.

— Il est un titre que vous ne récuserez pas, je pense ; c'est celui d'ami de M. de Sérizy, dans la maison duquel j'ai été introduit par vous.

— Ami de M. de Sérizy!... Savez-vous bien ce que vous dites là!... Mais non, il vaut mieux qu'il vous en parle lui-même.

— M. de Sérizy est un homme dont l'amitié ne peut qu'honorer.

— Permis à vous de le croire! Eh bien, c'est à titre d'ami de cet homme que vous me parlez? M'avez-vous déjà dénoncé à lui? Suis-je payé d'ingratitude ?

— D'ingratitude?... Oh! arrêtez, monsieur, et déterminons bien où commence l'ingratitude, où doit finir la reconnaissance; et elle a des limites, car sans cela les services rendus dégénéreraient en impôt, l'amitié en clientelle, la protection en féodalité, et la reconnaissance en servage sujet à redevances. J'en ai une tout autre idée, monsieur: sans contredit, je dois beaucoup à votre famille; la noblesse de la mienne m'eût été d'une mince recommandation, sans l'appui de la vôtre, beaucoup mieux en cour. Je l'avoue, je l'ai toujours avoué; si je puis embellir un peu les derniers jours de ma vieille mère, je vous le dois: pour vous prouver ma reconnaissance, demandez-moi ce qu'il est en mon pouvoir de vous donner; l'emploi de mes veilles, tout ce que je possède, mon sang, ma vie; prenez, je suis prêt, je vous l'offre de grand cœur; mais n'exigez de moi ni le sacrifice d'une conviction, soit politique, soit religieuse, ni l'oubli de mes devoirs, ni des secours qui vous aident à tromper un vieillard et une jeune fille, car alors, dans le sens que vous attachez à ce mot, je serais ingrat, invinciblement ingrat. Il y a plus, monsieur; je crois en ce moment-ci vous prouver ma reconnaissance par la franchise un peu rude peut-être de ma démarche... Vous avez de nobles sentimens.. mais vous êtes égaré par des désirs qui ne peuvent être assouvis qu'à un prix indigne... Oh! renon-

cez-y, écoutez les conseils d'un ami véritable..... En vérité, je ne me rends pas bien compte de ce qui se passe ici; je ne conçois pas vos froideurs et ce ton d'étiquette auquel je n'étais pas habitué avec vous... Vous me donnez l'exemple, et je me contrains pour le suivre. Qu'ai-je donc fait qui me rende si indigne de votre attachement? suis-je emporté trop loin par une crainte mal fondée? Détrompez-moi; et je me croirai trop heureux de vous demander pardon. Avez-vous des torts? reconnaissez-les et réparez-les. Ne consommez pas le déshonneur commencé... songez aux maux irréparables qui le suivraient... Oh! je voudrais avoir quelque éloquence pour vous persuader... L'amitié vraie a toujours la sienne..; mais, hélas! vous ne comprenez plus celle-là... Et pourquoi?... Ne retrouverai-je plus, un seul instant l'Anatole qui m'a aimé?.. Où est-il l'Anatole du lycée? l'Anatole de 1814, qui me disait au pied de Montmartre : — Prends garde! un tirailleur russe te couche en joue. — Et tu vins te placer devant moi! Chacun de nous était plus inquiet de la vie de l'autre que de la sienne!... Et nos promenades au parc de Matarieux pendant la guérison de ta blessure et de la mienne! Et ces protestations d'inviolable amitié!... Et ces élancemens si purs, qui t'ont rendu si heureux toi-même... Je ne te flatte pas, mais je te chéris, mais je suis malheureux si tu cesses d'être mon ami... Où pourrai-je

épancher mes souffrances?... Mon voyage en Italie m'a été bien fatal!... Où est-il l'Anatole qui m'a dit tant de fois qu'il serait toujours fier de mériter mon estime? Où est-il? Je n'ai pas changé, moi, je suis toujours le même. J'ai toujours une main à lui tendre, des bras pour l'étreindre, une voix pour l'avertir de ses erreurs, un cœur pour l'aimer.

Anatole, ébranlé, mais avec embarras, s'émeut enfin et lui tend la main. A ce toucher, Emmanuel, tout en larmes, se jette dans ses bras; ils s'embrassent... effusion rapide, passagère, mais qui ne les rend pas également heureux; et cet effort que venait de tenter Emmanuel pour se ramener un ami, devait être décisif! Que dire à un homme qui ne s'est rendu ni à vos raisonnemens, ni à vos cris de douleur naïve, ni à vos larmes? Il espéra toutefois, et, tremblant d'émotion, il s'assit auprès d'Anatole.

— Je suis vraiment touché, mon cher ami, lui répondit-il, de ces preuves d'affection, et si je ne possède pas ta chaleur entraînante, j'ai du moins un attachement bien sincère pour toi.... mais, je te l'ai toujours dit, tu exagères tout. Eh! qui te demande des services honteux en échange de ceux que ma famille peut t'avoir rendus? qui en parle? N'en dis plus un mot, ou je me fâcherai!... Tu me donnes des avis, je les écoute. Eh! ne t'en pourrais-je pas donner à mon tour? n'es-tu pas vif, tranchant

dans tes opinions, vrai tyran au nom de la morale, despote de par je ne sais quelle religion? Souffre un peu de contradiction, je t'en prie! un peu plus de tolérance! ne heurte pas imprudemment les usages ou, si tu veux, les travers du monde. Tu le prends au collet, mais il te renversera à terre et t'écrasera sans presque s'en apercevoir. La société est comme une machine à vapeur lancée par une force secrète et prodigieuse; c'est extravagance que de croire l'arrêter en jetant sous une de ses roues ton petit grain de sable que tu appelles principes religieux. Folie! folie! dont tu seras victime, toi qui laisses passer devant toi une belle destinée, sans lui crier halte, sans faire un pas vers elle. Folie, te dis-je, mon cher Emmanuel! tu me fais peine vraiment! Et comment ne sens-tu pas qu'il n'existe plus aujourd'hui qu'un seul lien d'homme à homme, de société à société, de gouvernement à gouvernement! l'intérêt! l'intérêt lui seul!

Après l'expansion à laquelle il s'était livré, Emmanuel fut étrangement surpris de cette argumentation; il répondit toutefois :

— Je sais que les intérêts dominent exclusivement aujourd'hui, mais ils se sentiront bientôt insuffisans, et ils réclameront des garanties contre eux-mêmes, et ces garanties sont dans le christianisme, mieux compris qu'il n'a été jusqu'à ce jour... Nous marchons à une réaction morale et religieuse...

L'époque, on ne peut la préciser, mais elle est inévitable, et c'est l'intérêt de la société qui la portera à chercher un appui ailleurs qu'en elle-même... Tu me présentes le rôle de victime !... Je suis peu de chose, bien peu de chose, une unité dans le grand tout... Eh bien! si l'exemple d'un homme endurant de longues souffrances pour ne pas dévier de ses principes est utile, j'accepte ce rôle de victime, quelque douloureux qu'il puisse être... Mais, ajouta-t-il avec un sourire amical, il ne s'agit pas de lutter avec la société, et il me semble que la question s'est un peu déviée... Nous parlions de la famille Sérizy, et je te demandais, d'un ton un peu trop vif, mais excusable peut-être, si tes intentions étaient de troubler le repos de cette famille. Je t'accusais d'une dissimulation blâmable. Tu n'y es connu que sous le nom de Derbain, et tu corresponds...

— Mais comment diable peux-tu avoir pris de tels soupçons?

— Et ne vois-je pas que Cornélie, si froide il y a un an, a maintenant une démarche et des poses amollies qui trahissent des impressions d'amour?

— Ainsi, pour emprunter ton langage, le vase n'est pas si hermétiquement fermé que les émanations du parfum qu'il recelle ne s'en exhalent!

— Je n'ai pas oublié que tu m'as dit un jour : « *Je serai le Prométhée de cette admirable statue,*

« *je lui soufflerai la vie et l'amour dans un baiser.* » Et nul ne reconnaît plus que moi l'influence des idées sur l'organisation physique elle-même.

— Ah ! tu as remarqué cela !

— Sans doute.

— Eh bien, reprit-il assez gravement, il y a fort long-temps que je ne suis allé rendre visite à M. de Sérizy. Demain, j'irai à Ville-d'Avray, je lui dirai mon nom, ma position dans le monde, et quelques jours après je partirai pour la Touraine. Es-tu content? Je veux réparer le manoir patrimonial de ma mère qui a toujours été sacrifié à Matarieux; la gothicité assez lugubre de ce vieux château ne me plaît guère à moi qui n'ai pas ton imagination romantique, mais c'est une jouissance que j'accorde à la vanité toute féodale et blasonnée de ma mère. — En achevant ces mots, il bâilla, tira le cordon d'une sonnette, regarda à la pendule et s'écria : — Une heure un quart! — et quand le domestique se présenta :

— Faites avancer, lui dit-il, la voiture de M. de Flavigny.

Il prit une bougie avec nonchalance, comme un homme à moitié endormi, et salua Emmanuel de la main, en lui disant : — Excuse-moi, mon cher Emmanuel, j'ai passé l'autre nuit au bal, celle-ci est déjà bien avancée.... Je vais à la Chambre demain... Au revoir.

V.

DOULEUR.

Le domestique, un flambeau à la main, précédait Emmanuel; les lampes de l'escalier étaient éteintes. Il monta dans son cabriolet et partit. Des pensées incohérentes, cruelles comme un poignard retourné dans une plaie, déchiraient son esprit; il se perdait en un doute horrible. Et dans les affections trompées on est toujours prêt à échanger le doute pour la certitude du malheur. Des réponses évasives en retour de l'abandon et de la franchise, un adieu fat et nonchalant, des menaces présentées sous la forme de généralités, une sécheresse de cœur déjà commencée et qui allait s'accroître dans la contagion du monde; c'est là ce qu'Emmanuel trouvait dans Anatole; c'est là ce qui lui semblait résulter de son athéisme religieux, moral, qui devait enfin dégénérer en athéisme politique. En effet, quand

on nie le principe, comment ne pas nier bientôt toutes les conséquences? Otez l'axiome, et les corollaires tombent; les vérités morales et les vérités politiques se tiennent; elles sont les corollaires de Dieu. Otez-les, et la société est livrée aux plus habiles joueurs de mots, aux premiers dupeurs d'oreilles qui prêcheront leurs intérêts, en paraissant prêcher ceux de la nation; la politique n'est plus qu'une farce avilissante qui parfois devient tragédie, quand les spectateurs, las de siffler, s'élancent sur la scène et frappent les histrions dorés qui leur volent leur argent.

L'enthousiasme ridiculisé, tué, la société allanguit et meurt; seulement elle met quelquefois des siècles à mourir. Alors sa décrépitude est l'objet du dégoût et des risées des autres nations; car elle est assez semblable à ces vieilles femmes jaunes et ridées, qui, parées de robes fraîches, brillantes et de diamans, provoquent à leur passage le rire et les huées.

En réfléchissant sur son entretien avec Anatole, il songeait bien plus au refroidissement de cette affection qu'à ses suites probables. Il ne pouvait consentir à sanctionner par le silence des erreurs si graves; il ne pouvait acheter ainsi sa rentrée en grace. Mieux valait suivre la ligne droite du devoir; mieux valait être en paix avec soi-même qu'avec de telles exigences. La société semblait le défier

et lui jeter le gant : il le relevait. Cependant un saisissement rêveur s'emparait de lui ; il n'acceptait pas sans effroi une lutte aussi inégale. Il ne croyait pas non plus les hommes assez méchans pour le punir de son courage à ne pas vouloir transiger avec les mœurs reçues... Mais une si jeune amitié déjà éteinte !

Son cabriolet passa devant l'hôtel de Coislier. Partout régnait ce nocturne silence qui est plus sensible à Paris qu'ailleurs : ce silence est très philosophique ; il est l'image de la mort, qui, sur la terre, est le plus absolu de tous les silences. — Les réverbères éclairaient un peu les rues ; ces portes fermées, cette obscurité à toutes les fenêtres... Il crut voir l'éclat d'une lumière brillante derrière les volets de l'appartement de la marquise.

— Elle veille ! pensa-t-il. Mais comme elle semblait attentive aux complimens du ministre ! Comme elle se posait avec coquetterie et grace devant lui ! Le bonheur tranquille du mariage n'est pas ce qui lui convient ; elle a besoin d'être toujours réveillée par les impressions. Que je serais inquiet avec elle ! que de soupçons ! que de chagrins !.... Lalagée, que je sens mieux le prix de tes vertus, l'attrait de ta modestie ! Oh ! tu as tout mon amour et tu le mérites ! Comme je m'applaudis de préférer une médiocrité douce avec toi, à un luxe enivrant avec elle ! Et ta tendresse ne sera-t-elle pas féconde

aussi en purs enivremens? Béni soit le jour où je t'ai connue!

Arrivé à la rue Notre-Dame-des-Champs, il dit à son domestique de dételer le cabriolet; et, pour donner le change à sa douleur, il parcourut à grands pas la rue large et déserte. La nuit était froide, il marchait sur des pavés humides et ne s'en apercevait pas; il se découvrait même pour exposer sa tête au souffle glacial du vent. — Renoncer à une amitié à laquelle on se fiait comme à soi-même, la mettre au rang des illusions déçues; avoir cru à l'échange d'un sentiment, et n'avoir été que dupe; sentir se découdre une des adhérences qui vous attachent à la société, cela est affreux! On est long-temps à se persuader un tel malheur, alors même qu'il n'est plus permis d'en douter et qu'il vous presse de toutes parts.

VI.

POÈTE TOI-MÊME.

La main posée sur la poitrine, il rêvait, hélas! bien douloureusement, quand il entendit crier : — Qui vive? — Il regarda, et vit Vétéran, accompagné d'un jeune militaire.

— Vous à Paris, Vétéran, et à cette heure dans les rues?

— Mon commandant (c'est ainsi qu'il appelait M. de Sérizy, qui avait ce grade dans le régiment de la Sarre quand la révolution éclata)... mon commandant m'a donné *campo* pour jusqu'à demain matin, c'est-à-dire aujourd'hui, vu l'heure; et j'en profite avec le sergent, jeune troupier, qui irait loin, mordieu! si Napoléon n'était pas encagé dans Sainte-Hélène. — Le sergent paraissait à peine âgé de vingt ans. L'intelligence et la fermeté éclataient sur son visage brun et dans ses yeux un peu caves,

ombragés de sourcils. Son port et sa tenue attestaient le libéralisme de son éducation.

— Et où allez-vous coucher, Vétéran?

— A la caserne, dans la chambrée du camarade.

— Et la consigne?

— Enfoncée, mon cher monsieur, enfoncée comme les carrés des Russes à Austerlitz... Par la pipe de mon père! s'il n'y avait pas eu des *trahisseurs* en 1814, les ennemis étaient flambés devant Paris... Nous avions pris, sur leurs derrières, tous les parcs d'artillerie... Nous avions coupé les vivres à leurs canons... Pas une bouchée de poudre et de fer à leur mettre dans la bouche! Nos canons avaient faim et avaient de quoi manger... L'Alsace, qui était une caserne en fureur, lâchait ses braves et ses chiens contre les nigauds d'alliés... La victoire venait en poste par la route de Fontainebleau.... Mais va te promener! les *trahisseurs* avaient rampé plus vite que nous; ils s'étaient traînés à plat ventre jusqu'aux grand'gardes des ennemis, de peur des balles; puis la capitulation, mille tonnerres! la capitulation!... Et en 1815 c'était bien pis encore!... Eh bien! aujourd'hui, pas de consigne!... Enfoncée la consigne!... Enfoncée la consigne des Bourbons!...

— Silence! dit le sergent en lui saisissant vivement la main.

— Ne vois-tu donc pas, conscrit que tu es, que monsieur est un de ces braves... carrés, comme

disait l'*Autre*, qui ne se dérangent pas d'une prise de tabac quand les canons crachent la mort, et n'ont pas besoin de parapluie quand il pleut des balles?... Ne va pas dire que j'ai bu... La vérité est que je n'ai pas fini mon second litre.

— Excusez-nous, monsieur, dit le sergent en saluant avec aisance : nous rentrons un peu tard ; mais je ne m'expose tout au plus qu'à une détention de quelques heures.

— N'ayez aucune inquiétude, monsieur, répondit Emmanuel... Et vous, Vétéran, parlez moins haut, même la nuit, et soyez plus mesuré dans le choix de vos paroles.

— Merci du conseil, mon cher monsieur, reprit-il en lui secouant cordialement la main. Je vous aime, en vérité, comme le verre d'eau-de-vie de la cantinière, après une nuit froide passée au bivouac... Nous venons de la barrière, où nous avons bu et causé avec des paroissiens de notre bord....

— Oui, interrompit le sergent, Vétéran nous a conté des aventures de ses campagnes. Savez-vous qu'il est poète?

— Poète toi-même, sergent, entends-tu! poète toi-même!..... Mille tonnerres! me *confronter*, moi qui ai eu l'honneur d'être caporal dans la trente-deuxième, me *confronter* à un poète!...

— Comparer, veux-tu dire?

— Confronter, comparer, je m'entends..... Moi

poète!... Ces poètes qui venaient baiser les mains, les bottes... que sais-je, moi... de l'*Autre*, et qui, lorsqu'il a été mis à bas, lui ont donné des coups de pied; ils chantent aujourd'hui, pour de l'argent, cette race de Bourbons qui a nommé Wellington maréchal de France. Ces chanteurs sur toutes les gammes, je les renie!..... Moi poète!..... Je suis caporal.... je suis tout galonné... de chevrons!....... S'entendre dire de ces choses-là par un camarade, ça fait mal!... Mille tonnerres! si ce n'était pas toi, nous croiserions le fleuret démoucheté, et une, deux... Je suis caporal, entends-tu? caporal en retraite... Poète toi-même! — Vétéran était réellement en colère; le jeune militaire riait et cherchait à le calmer.

— Ne sais-tu donc pas ce que je pense de toi, Vétéran? J'estime peu les poètes caméléons, courtisans de tout ce qui réussit: je les méprise. Il en est plusieurs d'honorables, et que notre admiration salue, parce qu'ils chantent la patrie et la liberté: ce qu'elles inspirent est durable; ces chants-là passent de bouche en bouche, de cœur en cœur, et ils préparent à de grandes choses.

Un langage aussi ferme, aussi net, surprenait Emmanuel; mais il était trop préoccupé pour témoigner sa sympathie à ce qu'il disait.

— A la bonne heure, reprit Vétéran; je sais qu'il y en a de bons. N'ai-je pas chanté *le Vieux*

drapeau du fameux qui comprend si bien l'*Autre?* et *le Champ d'Asile* donc? Dans ses chansons, le mot de liberté ça me fait l'effet d'un sabre qu'on dégaîne au soleil!... Cré coquin!... Et ces *poésies* sur la vieille garde : — *Ils ne sont plus, laissez en paix...* — Quand tu les récites je pleure comme une bête. C'est-il beau! à la bonne heure! Allons, mon petit, sans rancune... Bonne nuit, mon cher monsieur. Et enfoncée la consigne!

Le sergent saluait affectueusement Emmanuel, quand Vétéran s'écria : — Viens donc, Bories!

VII.

QU'EST-CE DONC?

Le lendemain au soir il trouva Vétéran occupé, sous les ordres de M. de Sérizy, à des travaux de jardinage. — Je vous prie de m'excuser, monsieur, lui dit-il; j'étais un peu en train quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer c'te nuit, mais il n'y a pas si grand mal à *enfoncer la consigne* pour rentrer à la caserne. — Et un gros ricanement agitait ses moustaches.

— Ce jeune sergent s'exprime bien, et il a de nobles pensées.

— Oui, oui, il a du bon; c'est encore un peu conscrit; mais ça se dégourdira.

M. de Sérizy vint à Emmanuel. — Encore un mois d'automne et nous verrons, mon ami, l'hiver siffler et amasser les pluies et les givres autour de nous; les chicorées commencent à blanchir; la

verdure dépérit, et les feuilles des arbres jaunissent à vue d'œil. Je voudrais que cet hiver fût écoulé. Que ne sommes-nous dans la douce attente du printemps, au mois d'avril, quand le bourgeon grossit, se couronne au sommet, se fend et ouvre passage à la feuille d'un vert si tendre et si beau! Cet hiver, cet hiver que n'est-il loin, bien loin de moi!

Lalagée accourut vers son père et l'informa que M. Derbain était au salon.

— Monsieur Derbain! que veut-il? qu'a-t-il à faire ici? s'écriait-il d'un accent de mauvaise humeur. — Ses sourcils se rapprochèrent et sa physionomie prit cette expression dure qui s'y dessinait quelquefois. Lalagée, qui l'observait, lui jeta un de ses bras autour du corps, et dit, à la fois vive et caressante : — Tu m'as promis de n'être plus triste, bon père; tiens parole, ou je ne t'embrasserai pas de tout le jour.

— Fille excellente! répondit-il en la baisant au front. — Emmanuel les suivait inquiet de la scène qu'il attendait. Anatole s'était assis assez loin de Cornélie; mais les joues de la jeune fille se coloraient, et elle baissait les yeux. Des paroles froidement polies et de convenance furent échangées; après quoi, Anatole demanda à M. de Sérizy la faveur de l'entretenir en particulier; ils entrèrent dans un cabinet.

A leur sortie, M. de Sérizy était pâle, morne; les plis de son front avaient reparu. Anatole, le sourire sur les lèvres, salua et remonta dans une calèche brillante.

— Votre démarche auprès de M. le vicomte de Matarieux, lui dit gravement le vieillard en le conduisant dans le jardin, me prouve, monsieur, la droiture de votre ame et de vos intentions. Quoique fort léger, votre ami est un honnête homme, et je lui ai de bien grandes obligations. Il part pour la Touraine. Ses explications m'ont satisfait : il a des droits à mon estime et à la vôtre.... Venez demain soir ici; j'ai besoin de vous parler... Aujourd'hui je me sens trop agité....; laissez-moi seul. — Et le vieillard, croisant les bras sur la poitrine, s'enfonça sous une allée couverte. Ses pas imposans broyaient les feuilles mortes dont la terre se jonchait déjà. Emmanuel le regarda s'éloigner, prêta l'oreille au bruit lointain, et crut entendre quelques gémissemens sourds mêlés au vent qui se plaignait dans les branches à demi dépouillées. Il ne trouva au salon ni Cornélie ni Lagée; pas un domestique dans la cour, personne aux fenêtres...; un silence de mort, un ciel grisâtre d'où tombait la nuit. — Il partit sans trouver à qui dire un adieu.

Le lendemain matin, à son arrivée à l'hôtel du ministère, on lui remit une pressante invitation de

se rendre auprès du ministre. Il descendit à son cabinet. Là, après un accueil plein d'obligeance et fort empressé, il en reçut l'ordre de partir sans délai pour un département du midi. Une chaise de poste attendait dans la cour; la mission était d'une haute importance, délicate, périlleuse même, il y aurait eu déshonneur à demander même une heure de réflexion. Il accepta sans hésiter, prit les renseignemens nécessaires, écrivit à sa mère un billet où il la priait de l'excuser auprès de M. de Sérizy, serra la main du ministre qui le félicitait en lui donnant ses dernières instructions, et monta dans la chaise de poste.

Comme il sortait de la cour du ministère, il y aperçut l'équipage et les gens de la marquise.

VIII.

LA MALHEUREUSE !

Le vent d'ouest courbait bruyamment les branches des arbres, et lançait leurs feuilles et la pluie contre les vitres du salon où se réunissait ordinairement la famille de Sérizy après le déjeuner. Le père, assis près du feu, agaçait les tisons sans avoir pris un moment pour briser l'enveloppe de son journal d'horticulture posé sur la cheminée. Lalagée cousait, et tournait vers lui des regards pleins de larmes, pendant que Cornélie formait, avec distraction, des nœuds de ruban. A la brusquerie de ses gestes, on devinait en elle une inquiète agitation. La sourde-muette gisait sur son fauteuil; Vétéran serrait les serviettes dans le buffet et comprenait sans doute la tristesse de son maître, car il était triste lui-même.

— Bon père, dit timidement Lalagée, veux-tu que je te lise ton journal?

— Non ,non; merci.

Il la refuse! mauvais signe, pensa Vétéran; il ne l'appelle pas son ange : encore plus mauvais signe! — Il essaya à son tour d'égayer son maître.

— Voici les feuilles dans une déroute complète mon commandant; et quand l'*Autre* serait là et leur crierait : Halte! elles n'en resteraient pas plus à leur poste... J'ai vu des pays où les arbres sont toujours verts, c'est triste... J'aime que les feuilles tombent... Quand elles courent comme des folles, à terre... mordieu!... tenez! ça ressemble à la déroute des Autrichiens à Marengo... après la fameuse charge de cavalerie de Kellermann et l'arrivée de Desaix... Mais que diable ferons-nous c't hiver, quand nous aurons allumé les poêles de la serre?

— Ma foi! Vétéran, ce que nous pourrons. Tu fumeras ta pipe. — Et il se tut.

— Vous me conterez des histoires de la révolution et moi des...

— Oui, Vétéran, oui. — Le ton bref de ces paroles était significatif. Vétéran plia la nappe et sortit, pendant que Lalagée repoussait vers le foyer, avec soin et à l'aide d'un balai à longues soies, les miettes de pain tombées sur le parquet luisant. Elle revint s'asseoir, rapprocha sa chaise du fauteuil de

son père, lui prit doucement la main et la baisa ; il déploya enfin son journal, en parcourut quelques lignes, recommença à renverser et à reconstruire d'une main distraite l'édifice mal posé de son feu. Sa' fille souriait bien tristement à le regarder faire ; elle prit en n son mouchoir et le porta à ses yeux.

— Pauvre ange ! s'écria M. de Sérizy en l'embrassant, pauvre ange ! tu méritais un autre sort...

— Console-toi... ne pleure pas, bon père... tout ira bien... — Et elle sanglotait.

— Il est étonnant que M. de Flavigny soit parti si vite sans me parler, sans m'écrire... Que dis-je ? rien ne doit m'étonner ; manque de foi, trahison, je dois m'attendre à tout de lui... Emmanuel est un homme.

— Oh !... non... M. Emmanuel est chargé d'une mission du gouvernement... Sa mère nous l'a dit... Il reviendra bientôt, n'en doutez pas.

— Pauvre enfant ! dit-il avec amertume, pauvre enfant !... je te plains !... Qui sait ?... que de chagrins vous aurez tous !... — Cornélie continuait à faire des nœuds de ruban ; et la sourde-muette, devinant que son frère s'apitoyait sur Lalagée, saisit la main de la jeune fille.

— Laisse-moi donc coudre, bonne tante, disait-elle en souriant à travers ses larmes. — La sourde

posa la main qu'elle tenait sur son cœur. Elle avait entendu par le jeu de la physionomie.

— Quel temps!... comme il pleut! disait M. de Sérizy devant la fenêtre, et les bras croisés derrière le dos; mes pauvres arbres, mes pauvres arbres!...

— Les routes doivent être bien mauvaises, reprit Lalagée, dont la main était libre enfin.

— La récolte a été bien contrariée, cette année... Nous sommes condamnés à bien des économies, cet hiver.

— J'y suis toute résignée, bon père; et si tu veux, je...

— Ce n'est pas pour toi que je dis cela, mon enfant : je sais que tu économises afin de donner à tes malades du village; ils te bénissent, et ces bénédictions sont un excellent revenu : mais je parle ainsi pour mademoiselle Cornélie, qui me ruine en rubans, en chiffons de toilette; je serais charmé qu'elle voulût bien me répondre.

— Vous me les reprochez toujours, répondit-elle, et pourtant je suis habillée comme une paysanne... C'est toujours moi qui suis grondée ici!...

— Eh! ne méritez-vous pas de l'être? daignez-vous prendre part aux soins du ménage? n'en laissez-vous pas tout le fardeau à votre sœur? ne des-

cendez-vous pas, tous les matins, fort tard de votre chambre? qu'y faites-vous?

— Bon père! dit Lalagée.

— J'entends, mademoiselle, que vous soulagiez cette chère enfant; j'entends que vous portiez des robes aussi simples que les siennes.

— Pourquoi pas un sac de toile? s'écria Cornélie.

— Vous devriez le revêtir, mademoiselle, en signe de repentance, vu l'affliction que vous causez à votre vieux père. Avez-vous la moindre prévenance pour moi? sont-ce là les conseils que je vous ai donnés dès votre enfance? Quand je suis las, me présentez-vous un siége? Si je suis triste, venez-vous m'embrasser? Trouvez-vous une seule parole de consolation? Non; vous êtes taciturne, triste, maussade, revêche...

— Je ne suis pas flatteuse, moi!

— Bon père, dit Lalagée joignant les mains.... de grace, ne la gronde plus... Elle t'aime bien, va! et moi aussi.

— Vous me ferez mourir de chagrin, Cornélie. Je vous chéris autant que votre sœur... mais votre conduite mérite-t-elle d'être comparée à la sienne? L'affection se paie par l'affection; en avez-vous pour moi?

— En doutez-vous... mon père?... balbutia-t-elle.... Je m'ennuie ici, mais je vous suis attachée.

— Eh bien ! prouvez-le-moi, mademoiselle ; n'ajoutez plus à mes peines ; ne m'imposez plus des dépenses que j'ai tolérées jusqu'à ce jour, faiblesse dont je me repens. J'y suis décidé, il faut réduire de moitié vos frais de toilette par mois.

— Est-ce moi seule qui cause vos chagrins et vos dépenses ? dit-elle de plus en plus irritée ; est-ce moi seule ? On m'accuse de tout ici, et j'en suis fatiguée !... Est-ce moi qui achète des plantes étrangères ? est-ce moi qui entretiens une serre chaude ? est-ce moi... ?

— Malheureuse enfant !... s'écria le vieillard stupéfait... tu me reproches les consolations que je cherche !... Malheureuse !...

— Oui, malheureuse, bien malheureuse ; car vous me tourmentez, car vous m'avez isolée de la société qui nous rejette ma sœur et moi, car nous étions maudites et punies avant que de naître.

— Va-t'en ! va-t'en ! lui crie-t-il ; et il s'élance sur sa canne. Cornélie, effrayée, s'enfuit, et lui dit à la porte : — Oui, vous avez fait mon malheur !

Lalagée crie, enlace étroitement son père et le retient, traînée par lui sur le plancher. La sourde-muette se lève et menace du geste Cornélie qui sort enfin. La canne s'est échappée des mains du vieillard... son front plissé, mouillé de sueur, son œil hagard, sa lèvre tremblante, le rendaient un objet de pitié, et il murmurait ces mots : — Est-ce une punition ?

IX.

LA PLACE DE LA RÉVOLUTION.

Encore vêtu de ses habits de voyage, Emmanuel entre dans la ferme. Personne dans la cour, comme à son départ; personne sous le vestibule; le salon est désert; les portes sont ouvertes; même silence! Il s'arrête, appelle, prête l'oreille.... aucun bruit! Il parcourt le jardin qu'il a vu si soigné, si parfumé, si bariolé de fleurs : maintenant ce n'est plus qu'une solitude négligée et couverte de feuilles sèches... il s'effraie et des pressentimens le saisissent. Où est Lalagée? est-elle morte?.... il court comme un insensé..... il sait qu'elle a été triste, malade de son départ... Il se demande s'il est dans son destin de troubler toutes les existences qui l'entourent; s'il n'est pas temps d'enchaîner enfin ces agitations qu'il jette d'un cœur à l'autre; s'il passera sa vie à désespérer celle des autres, et s'il n'est bon

qu'à tuer à coups d'épingle les femmes assez malheureuses pour l'aimer. La rapidité de sa marche, les idées qui l'ont préoccupé dans son voyage, des alarmes tendres, des souvenirs dans toutes ces allées où il a contemplé Lalagée, douce et recueillie à ses enseignemens, le troublent à chaque pas ; son cœur bat, heurte sa poitrine, il ne respire que péniblement... Enfin il se dirige vers le cabinet où les deux sœurs ont l'habitude de travailler... Il la voit... C'est elle !.... elle pleure, inclinée sur les coussins d'un canapé.

— Lalagée !

— Emmanuel !... Elle se lève, lui tend les mains, chancelle ; il la retient il l'étreint de ses bras... La jeune fille a plus d'émotion qu'elle n'en peut supporter ; sa tête s'amollit et se penche, ses yeux se ferment, elle demeure sans mouvement, il frémit, la pose sur le canapé et s'agenouille auprès d'elle. Qu'est-elle devenue, cette figure enjouée, mignonne, où se lisaient le plaisir d'être, et je ne sais quelle joie enfantine éveillée par de douces sensations ? ce n'est déjà plus que la tristesse et la langueur... Y a-t-il un dissolvant dans la pensée ?... Comme elle prédomine la matière ! comme l'amaigrissement léger des joues de Lalagée a dessiné ses traits plus déliés, plus attrayans par leur finesse et leur débilité même ! Il est à genoux, il la contemple, il l'adore : mais que de tendresse, de pureté dans sa

contemplation ! Elle revient à elle confuse, éperdue ; il s'assied à ses côtés et s'efforce de la rassurer par le respect de son attitude.

— Fuyez ! lui dit-elle dès qu'elle put prononcer une parole ; fuyez, monsieur Emmanuel ! cette maison est une maison de désolation et de malheur... La main du Seigneur est tombée pesante sur nous... Cornélie... Cornélie...

— Achevez, mademoiselle, achevez.

— Cornélie s'est enfuie ce matin, cette nuit.... nous ne savons pas... elle a laissé sur la table un billet où elle dit à mon père qu'elle est lasse de la vie, et qu'elle ne le reverra plus. — Oh ! monsieur Emmanuel ! laissez-nous à nos larmes...

— Cornélie !... Grand Dieu !... et vous me parlez de vous fuir, moi qui ne suis pas sans reproche en tout ceci, moi dont la funeste condescendance.... Vous fuir, Lalagée !... Oh ! quand d'autres motifs ne me retiendraient pas, votre affliction me serait un lien que rien ne briserait au monde.

— Mon père, dit-elle émue de l'élan de ces paroles, mon père et les domestiques parcourent les environs...

— Espérons que Cornélie vous sera rendue !... Mais pourquoi me proposez-vous de vous abandonner, de ne plus vous voir ?... Lalagée, ma présence vous gêne-t-elle ? Suis-je assez malheureux pour vous déplaire ?...

— Oh ! monsieur ! — Ce fut toute sa réponse, et jamais aveu d'amour n'échappa d'un cœur de vierge avec une naïveté plus éloquente. Il la devina.

— Eh bien ! reprit-il d'une voix tendre, dont les sons résonnaient, pour ainsi dire, dans la jeune fille, comme des chants résonnent dans une guitare posée près de là. Eh bien ! pourquoi donc m'engagez-vous à vous fuir?

— Pourquoi.... je vous engage.... à me fuir !... C'est que j'ai appris... je ne connaissais pas tout mon malheur, je ne l'appréciais pas... j'avais des idées très fausses sur l'opinion que le monde attache à.... n'exigez pas que je continue.... je n'en ai pas le courage... et peut-être serait-ce une indiscrétion dont on me gronderait.

— S'il est des secrets qu'il me soit interdit de connaître, je les respecterai.... mais les obstacles, dont vous parlez, vous sont-ils personnels ?

— Non ; je ne veux qu'éloigner de vous le contact de notre malheur.

— Mademoiselle, répondit-il gravement, il y a lâcheté, infamie à abandonner un cœur tel que le vôtre, frappé d'une affliction imméritée ; c'est se rendre complice de l'injustice du sort que de fuir qui souffre et porte une ame digne de bonheur. Y faire naître des sentimens affectueux, s'en réjouir, et puis déserter au premier aspect de l'infortune,

c'est le fait d'un homme vil, et je ne le suis pas.

— Vous ne le serez jamais, monsieur Emmanuel !...

— Je n'ose me flatter de vous avoir inspiré un peu d'affection pour moi; mais ne pensez-vous pas que, si l'on aime vraiment, on aime pour la santé comme pour la maladie, pour le bon destin comme pour le mauvais? Aimeriez-vous ainsi?

— Vous l'avez dit.

— Alors vous méritez le même amour, soyez-en persuadée, vous l'aurez, mademoiselle !... Et ne vous ai-je pas suivie dans vos moindres actions? Ne vous ai-je pas vue résignée au chagrin, souffrir en chrétienne? Vous avez une compassion pour toutes les peines; vos lèvres consolent, vos mains secourent l'affligé; vous êtes aimable et pure; bonne fille, vous vivez en votre père; excellente épouse, vous vivrez en votre mari.

— Oh ! oui !... mais...

— L'objection du malheur, je vous l'ai dit, n'en est pas une pour moi. J'ai sondé mon ame, je me suis souvenu des avis de mon père, et de ce manuscrit dont je vous ai parlé; je sens qu'il me serait doux de me réjouir et de pleurer avec vous, d'épouser les chances de votre vie. Partageriez-vous les miennes? Vous serait-il doux de vous réjouir et de pleurer avec moi?

On sent l'impuissance du langage extérieur à

traduire le langage de l'ame... Elle ne put proférer un seul mot, étonnée qu'elle était de son bonheur : mais, par une pudeur charmante, elle détourna la tête et laissa aller sa main dans celle d'Emmanuel.

Le vieillard parut à la porte. Ses traits décomposés devinrent plus sombres encore. — Emmanuel se leva solennellement, sans quitter la main de Lalagée, que son ivresse accablait; elle était insensible à force de sentir; sa vue était voilée, fixe; on eût pensé que, par une puissance magnétique, elle regardait dans son bonheur pour le comprendre. Emmanuel dit : — Monsieur, au nom de la mémoire de mon père, au nom de ma mère, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Lalagée de Sérizy, votre fille.

Une joie soudaine détendit le visage du vieillard: mais ce ne fut qu'un instant, et la douleur lui rendit sa raideur première : — Vous aurez ma réponse ce soir, monsieur, répondit-il.

— Je comprends, monsieur; le moment est mal choisi pour les fiançailles.... mais vous devez concevoir aussi pourquoi j'ai fait parler si soudainement ma franchise et mon affection.... Dites-moi, avez-vous des nouvelles de votre fille ?...

— Non, Emmanuel, non !

— Eh bien !... acceptez mon bras, allons....

— Où ?

— A Paris.

— Chez qui ?

— Chez M. de Matarieux, chez Dervilié.

— Je vois que vous nourrissez les mêmes soupçons que moi... Pourtant je doute encore ; je ne conçois pas une habileté aussi atroce, moi, qui ai tant de mépris pour les hommes. — La sourde-muette entra, se traînant à pas lourds ; elle jeta un cri de joie en apercevant Emmanuel, lui caressa la main, et alla s'asseoir auprès de Lalagée.

— Emmanuel, j'accepte vos offres ; donnez-moi le bras et allons à Paris.... Toi, ma chère fille, sois résignée à tout ; fais-toi une habitude du chagrin ; je t'y sens condamnée ! Adieu ; tu diras à Vétéran que nous l'attendrons, ce soir, à trois heures, dans les Tuileries.

Ils passèrent à la maisonnette, où madame de Flavigny apprit la fuite de Cornélie et pleura... Le vieillard ne pleurait pas ; un feu sanglant brillait à travers l'émail sec de ses yeux. Le cabriolet attelé, ils partirent. Le trajet fut silencieux ; ils s'arrêtèrent enfin devant l'hôtel de Matarieux.

— M. le vicomte est en Touraine, messieurs, leur disait le suisse ; il y a trois semaines qu'il visite les terres de madame la vicomtesse, et je ne

sais pas quand il reviendra. Si vous voulez monter chez madame, elle est visible.

— Allez, Emmanuel, je vous attendrai. — Il monta, et M. de Sérizy resta au fond du cabriolet. Le jeune homme ne tarda pas à reparaître, et lui annonça qu'Anatole serait à Paris le soir même ou pendant la nuit. Ne sachant qu'imaginer l'un et l'autre, ils allèrent chez Dervilié.

— Vous adresserez la parole à cet homme-là, mon ami ; lui dire un seul mot m'est impossible. Si je n'étais pas encore dans l'incertitude de mes soupçons, un soufflet lui demanderait son sang ou lui donnerait le mien ; il se rajeunirait en coulant pour la plus juste des vengeances, comme il a déjà fait pour la liberté. — Ils franchissaient les degrés, quand ils entendirent des éclats de rire prolongés, qui redoublèrent lorsqu'ils sonnèrent à la porte. Cette gaîté bruyante leur déchirait les entrailles. Quand nous souffrons, la joie des autres nous semble une insulte.

— Arrivez, lambins, arrivez, disait une voix avinée ; le Falerne est bu ; et nous sommes dans le bienheureux état où se trouvaient d'ordinaire Horace et Rabelais quand ils avaient déjeuné.... Rubis sur l'ongle ! Il est fameux, le tour, mes gaillards. — Et d'Orbéry poussa la porte. — Les voilà ! dit-il en chancelant. — Les rires éclatèrent, les manches des couteaux tombèrent en cadence

sur la table, avec un cliquetis de verres et de fourchettes. Emmanuel et M. de Sérizy étaient sur le seuil, immobiles comme deux statues. A leur aspect, le bruit cessa. Quatre jeunes gens, assis autour d'une table, achevaient de déjeuner; des débris de verres épars sur le plancher prouvaient la vivacité tumultueuse de leur gaîté.

— C'est singulier, balbutia d'Orbéry... Emmanuel !.... je crois que j'ai la vue un peu trouble... Eh ! bonjour, mon cher ami !

— Daignez m'excuser, monsieur, dit Dervilié en s'avançant; nous attendions deux convives, et nous nous sommes imaginé que c'étaient eux qui arrivaient.

— Nous désirons vous parler en particulier, monsieur, lui dit Emmanuel. — Ils passèrent dans une pièce latérale, et là il lui exposa la douleur de M. de Sérizy, qui, muet et morne, observait Dervilié. Étonnement de ce dernier, qui demandait pourquoi on s'adressait à lui pour obtenir de tels renseignemens, et à quel titre il pouvait les donner. — Sortons, s'écria vivement M. de Sérizy. — Et, saisissant Emmanuel par le bras, il l'entraîna hors de l'appartement.

— Marchander ma fille m'était un supplice trop cruel; ma raison s'égarait, j'allais frapper cet homme, et je n'en avais pas le droit. Sans preuve, devais-je l'outrager et jouer sa vie contre la mienne?.

Et Lalagée! ma fille! que serait-elle devenue sans protecteur!... Demain, ce soir peut-être elle n'en aura plus qu'un seul, vieux et méprisé....

— Que dites-vous ? Expliquez-vous...

— Ce soir! je vous attends à cette épreuve.

— De grace ! un mot....

— Je vous ait dit ce soir.

Ils passaient devant l'hôtel de Matarieux; une chaise de poste fangeuse y était arrêtée. Sur l'invitation de M. de Sérizy, Emmanuel monta seul chez Anatole, qui le reçut froidement d'abord, et ensuite avec des signes de surprise et de chagrin. Après le récit de ses stériles observations pendant cette visite, il entendit le vieil horticulteur murmurer : — Si c'est une comédie, elle est jouée avec une adresse désespérante... Et ce service rendu... je m'y perds. — Ils descendirent devant la grille des Tuileries; Vétéran y entrait : ils l'appelèrent; et, pendant que les oisifs passaient et repassaient, insoucieux, ils eurent, à voix basse, cette conversation.

— Et bien ! Vétéran...

— Savez-vous ?...

— Mon commandant... je n'ose...

— Tu pleures !...

— Comme une femme, mordieu !... Si c'était pour moi, je ne pleurerais pas... mon commandant.. Quand la vie est comme une vieille capote déchi-

rée par les bivouacs, je conçois qu'on jette cette guenille... mais quand elle est toute neuve...

— Qu'est-ce?... Achève donc...

— Parlez...

— Du courage, mon commandant, du courage...

— Elle est morte?... Je l'aimerais mieux morte que déshonorée...

— Mon commandant, vous avez de la fermeté, écoutez-moi : Je passais sur le pont de Saint-Cloud, quand un de vos garçons de ferme est venu à moi tout essoufflé; il m'a montré un schall et des gants qu'il a trouvés au bord de l'eau.

— Eh bien! quoi?

— Ce schall, ces gants...

— Ce sont ceux de mademoiselle Cornélie...

— Noyée!

— Elle s'est noyée... de désespoir, peut-être. Pourtant je l'ai toujours traitée avec douceur; je voulais assouplir son caractère par la persuasion et des conseils échappés du cœur... Une seule fois elle m'a entraîné hors de mon caractère... Malheureux père! Noyée, noyée!... oh! c'est affreux! —Et il sanglotait dans son mouchoir. Emmanuel cherchait à le consoler par des mots affectueux et par des pleurs. Vétéran avait passé la main sous son gilet, et y tordait convulsivement sa chemise. Quelques passans les regardaient d'un œil curieux;

d'autres traversaient sans les voir, occupés de leurs affaires ou de leurs propres chagrins.

— Monte dans le cabriolet, mon pauvre Vétéran, cours à Saint-Cloud, fais sonder la rivière ; que des bateliers et des gens à pied la parcourent en tout sens... Prends cet argent ; prodigue-le..! Moi, je ne veux pas être témoin de ces recherches sur cette eau où ma fille est ensevelie... — Peut-être déjà en a-t-elle été retirée... peut-être... Voilà plus de douze heures qu'elle s'est évadée pour se précipiter... Cornélie !... Cornélie !... Et vous, jeune homme, vous sentez-vous la force d'accomplir un devoir ? m'accompagnerez-vous ?...

— Où ?

— A la morgue...

— Grand Dieu !...

— Je n'y entrerai pas, moi !... Quoique j'aie de l'énergie, je n'y suffirais point ; je regarderais et je ne verrais pas... Et comment ai-je pu proférer ce mot si terrible ? Venez, je suis tourmenté de l'affreux besoin d'acquérir la conviction de mon infortune ; je veux en finir avec elle ! Quand j'en aurai la preuve, peut-être retrouverai-je plus de fermeté !

S'efforcer de l'en dissuader, c'eût été inutile. Le vieillard avait dit, et sa parole ne changeait pas. Ils montèrent dans une voiture de place. Horrible trajet !... Emmanuel fait arrêter les chevaux

à quelque distance du pont Saint-Michel, et se rend à pied dans ce sépulcre toujours ouvert : il se glisse tout palpitant d'angoisses parmi les spectateurs de l'exposition, regarde à la lueur du jour blafard et sale qui descend du toit... Il ne distingue rien d'abord, puis les traits se dessinent... Elle n'y est pas ! — Il interroge le gardien, qui lui répond avec une impassibilité née de l'habitude, qu'il n'a pas eu de jeune fille noyée depuis la veille.

— Elle n'y est pas, dit Emmanuel en remontant dans la voiture, qui les reconduisit aux Tuileries.

— Venez, mon jeune ami, donnez-moi le bras et allons nous asseoir; mes forces défaillent.

Une fois assis sur un banc, le vieillard tomba dans une rêverie imposante, que le jeune homme n'osait troubler; ce n'était plus cet humble horticulteur, penché sur des plantes et marchant courbé, il se tenait droit, regardait, le poing appuyé sur la cuisse, le château des Tuileries. Le reflet de ses pensées semblait passer sur son visage. Ses cheveux blancs, le feu sinistre et déjà observé de ses yeux, ce mélange de bonté et de rudesse, la saillie prononcée des pommettes de ses joues, son nez aquilin; sa bouche dédaigneusement contractée, le malheur supporté avec courage; je ne sais quelle dignité raide et jetant un défi ; tout un passé fait homme! toute une époque vivante et silencieuse-

ment passionnée saisissaient impérieusement. On subissait, à le contempler, l'attrait puissant qui environne tout homme historique, témoin de grandes choses diversement racontées qu'il a vues, qu'il a faites.

— Maintenant, venez, dit-il en se levant. —La nuit tombait; Emmanuel le suivit dans un silence profond et agité. Ils traversèrent les allées pleines de feuilles, sortirent du jardin et traversèrent la place de la Révolution.

La place de la Révolution!... Espace immense, arène, à proportions grandioses, où l'œil se promène de la chambre des Députés à l'église inachevée de la Madeleine, de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, commencé par la victoire, interrompu par la défaite, au palais des Tuileries, où chaque pierre raconte; place à laquelle on a vainement ôté son nom, comme si l'on pouvait ôter les faits; place qu'on a souvent repavée, comme si l'on pouvait dépaver le souvenir du sang versé là; place où se sont heurtées et broyées tant de passions, où passèrent tant de victoires, où campa une grande humiliation, où défilèrent tant de bataillons, tant de drapeaux pour les Invalides, tant de foules, les unes hostiles, les autres joyeuses, où brûlèrent tant de feux d'artifice; place que nos députés traversent parfois insoucieux et sans se rappeler les terribles enseignemens de l'histoire!

Le vieillard et Emmanuel la parcouraient lentement, de l'avenue des Champs-Élysées aux grilles déjà fermées du jardin ; la nuit était tombée. Le vieillard recueilli, mais agité, ne parlait pas encore.

— Ces souvenirs vous semblent pénibles, monsieur? lui dit Emmanuel.

— Jeune homme, vous en jugerez.

— Ils vous blessent peut-être?

— Vous avez l'expérience des choses et des hommes, car la méditation a doublé vos années. Vous savez comment se forgent les foudres de l'histoire, avec quelle légèreté on les lance contre un inculpé pour la plus grande harmonie de la phrase, pour avoir un contraste dans le tableau; vous savez comment on écume les mémoires les plus controuvés, afin de varier les scènes; vous savez combien de fois on a brisé les portes et les murs de la vie privée. Le domicile une fois violé, on a dressé inventaire des ouï-dire les plus absurdes : et lorsque, vivant, on assiste à cette mensongère autopsie morale, et que des circonstances inouïes vous interdisent le redressement des erreurs qui vous calomnient; quand on se sent honnête, digne d'estime et d'admiration, quand on a tout sacrifié à son pays, et qu'en retour on est mis au carcan de l'opiniôn publique avec un infame écriteau, que doit-on éprouver au dedans de soi? de

quelle haine n'est-on pas saisi? Et qu'a-t-on de mieux à faire que de mépriser les hommes, et de regarder les fleurs.

Telle est ma position, imméritée sur presque tous les points, méritée sur un seul. J'unis un cœur tendre à une tête forte, et j'ai eu beaucoup à souffrir des combats que cette organisation a livrés en moi.

Et le vieillard retomba dans son silence, porta plusieurs fois la main à sa tête; et, se redressant tout à coup, il dit avec dignité :

— Jeune homme, vous m'avez demandé la main de ma fille... la seule que j'aie maintenant... mais, avant d'acquiescer à votre désir, j'ai dû l'éclairer, me montrer à vous tel que je suis, et vous dire ceci; écoutez :

« Le plus grand ennemi des révolutions, c'est « le passé d'où elles sortent; il y rejette toujours « ses vieux intérêts, tandis que la révolution, si « elle est conséquente à son principe, les repousse; « il y a lutte, et cette lutte entraîne des catastro- « phes. Les faibles préfèrent des momens de répit « à une révolution agitée quand elle s'opère, mais « complétée; les forts attendent, et lèguent en « mourant leurs espérances à d'autres. Voilà pour- « quoi de long-temps en France on aura une « succession de mouvemens, au lieu d'un mouve- « ment décisif.

« Quel homme, pensant et foulant à ses pieds « les préjugés du sang et de la féodalité, abolie par « les mœurs avant de l'être par les lois, n'a battu « des mains au spectacle sublime de la France, « émancipée, s'offrant en modèle au monde atten- « tif et discutant les droits de tous les peuples en « discutant les siens? Qui n'a pas eu des tressail- « lemens de joie, de fierté naturelle et des vœux « pour la cause de la liberté? J'ai plus fait, moi, « j'ai agi. Le jour où j'ai été nommé représentant « du peuple, je me suis regardé comme ne m'appar- « tenant plus; mon individualité a été absorbée, « je suis devenu principe, et toutes mes actions « ont dû être le développement de ce principe. « S'arrêter à de mesquines considérations d'hommes « et de noms propres, c'eût été, selon moi, mal « comprendre la haute importance de son mandat. « Les prémisses étaient posées, j'en étais la con- « clusion.

« En 1788, les idées reçues donnaient un dé- « menti aux faits, les mœurs aux livres des mora- « listes, les théories aux réalités, le rajeunissement « à la décrépitude. La monarchie ressemblait à la « statue colossale et aux pieds d'argile de vos livres « saints; une pierre lancée par le peuple pouvait la « renverser, et le peuple en masse se rua dessus, « elle fut pulvérisée.

« Si l'on eût voulu, on aurait pu la réédifier en

« lui donnant d'autres bases ; mais l'aristocratie,
« qui était cette argile, cette fange dorée, se prétendit assez forte pour soutenir la monarchie
« croulante, et sa résistance attira la catastrophe.
« La lutte m'a toujours paru engagée entre la nation
« et l'aristocratie. Le trône était un prétexte.

« Continuant son système de déceptions et
« d'irritantes calomnies, qui, par l'exaspération
« qu'elles causaient, devenaient bientôt des vérités,
« l'aristocratie armait l'Europe contre la France.
« La noblesse, en prophétisant, en provoquant les
« vengeances, poussait le peuple à les exécuter;
« elle les lui jetait sous la main et il prenait. Elle
« peignait dans ses insolens manifestes la représentation nationale comme une poignée de factieux sans mission; et, du sein de l'émigration,
« elle défendait à Louis XVI de faire les moindres
« concessions aux intérêts du tiers, et, sous le
« prétexte qu'il n'était pas libre, elle le mettait en
« interdit. Ainsi, à l'en croire, la monarchie et la
« nation n'étaient plus en France, elles se trouvaient à la cour du roi de Sardaigne avec le
« comte d'Artois. L'aristocratie, émigrée, marchandait le prix de son retour, elle achetait, en
« espoir, l'invasion de la France, au prix de la
« cession de nos colonies et de plusieurs provinces.
« Les pièces authentiques sont là, preuves manifestes, avouées.

« La question était ainsi posée, quand j'allai « m'asseoir sur les bancs de la Convention. Je me « demandai si j'appartenais à l'aristocratie ou à la « nation, au privilége armé contre le droit, ou au « droit se défendant contre le privilége. Évidem- « ment je représentais le droit, la nation. Or j'avais « déjà remarqué que les peureux gâtaient les plus « belles positions, et livraient leurs amis en se « livrant eux-mêmes. La peur est la plus funeste « des trahisons parce qu'elle a toujours des excuses « et des contagions toutes prêtes.

« J'étais donc un principe agissant; émané de la « souveraineté du peuple, je la défendais : et il « s'agissait de savoir qui triompherait d'elle ou de « l'aristocratie, car le trône abandonné se trouva « bientôt en butte aux coups des deux partis. Dans « ce conflit que les basses menées de la noblesse « rendaient chaque jour plus terrible, on n'avait « pas toujours le choix des moyens de défense. « Elle jetait à chaque instant des digues dans les « bouillonnemens du fleuve populaire; irrité, il « s'élance... Demandez au torrent d'avoir la com- « plaisance de ne pas faire de ravages. Inclinez- « vous, saluez profondément, adressez-lui requête.

« Je n'avais pas d'autre parti à prendre; je « résolus de suivre toutes les conséquences de ce « que j'étais.

« La Gironde et la Montagne se disputaient la

« direction des affaires. Louis, arrêté à Varennes,
« était prisonnier au Temple; un grand procès
« allait s'ouvrir; l'Europe nous attaquait de toutes
« parts; la guerre civile était organisée. La Gironde
« parlait bien et honnêtement; elle avait un cou-
« rage passif, des phrases sonores, des idées de
« fédéralisme, et presque toujours des demi-mesures
« à proposer; la Montagne voulait l'unité, l'indi-
« visibilité, la défense à tout prix du territoire
« français, et je m'étais assis parmi les montagnards.

« Je ne vous raconte ici que l'histoire de ma
« tête : celle de mon cœur, pendant ces orages de
« sang, serait trop longue... Mais croyez-vous donc
« qu'on se détermine, sans qu'il en coûte, à dé-
« créter qu'une tête humaine sera coupée et tom-
« bera dans le panier d'un échafaud?

« Louis XVI fut cité à la barre de la Conven-
« tion. On invoqua son inviolabilité, je n'y vis
« qu'un mot. Je distinguai les actes ministériels,
« dont il n'était pas responsable, des actes volon-
« taires et individuels, sa correspondance avec
« l'émigration, ses promesses, ses parjures qui
« avaient si profondément agité la nation... Je fus
« ému...; mais j'écoutai ma conviction, et quand
« vint mon tour de monter à la tribune, je dis : —
« La mort! »

Emmanuel frissonna... La lune cachée par des
nuages en sortit en ce moment, et soudain éclaira

la place de la Révolution et la longue avenue des Champs-Élysées ; le vieillard était pâle, mais calme.

« — Voici la place, » continua-t-il en étendant la main, « voici la place où Louis XVI a été guil-
« lotiné ; mon vote a contribué à sa mort. Homme, j'ai pu le pleurer ; juge, j'ai dû le punir. Et c'est par conviction que je fus régicide. »

L'émotion d'Emmanuel s'exhalait de tous ses mouvemens.

« — Vous frémissez, jeune homme ; écoutez
« encore, je n'ai pas tout dit... Je fus membre du
« comité de salut public. Oh! qu'elle était chaude
« la chaise où je m'asseyais ! Les lettres des papiers
« épars sur la table me semblaient parfois rouges,
« et j'ai usé plus d'un habit par le frottement con-
« vulsif de mon bras sur cette table où j'ai signé
« tant d'arrêts de mort ; car, en ce temps-là, ac-
« cuser c'était condamner. Au milieu de renseigne-
« mens contradictoires, il fallait démêler l'inex-
« tricable vérité. La république, attaquée par des
« ennemis acharnés, glissait dans la mare de sang
« qu'elle s'était faite autour d'elle ; lasse de frap-
« per, elle devait frapper ou périr. J'étudiais ces
« rapports, je les confrontais, je m'interrogeais ;
« quand j'avais trouvé un être évidemment inno-
« cent, je n'avais plus un instant de relâche, j'al-
« lais dans sa prison, je le consolais, je brisais les

« portes de son cachot, et même, quand je ren-
« contrais des obstacles dans la haine déguisée en
« justice, je le faisais évader : heureux d'exposer
« ma tête, heureux de dormir, la nuit, sans me
« réveiller en sursaut sous le cauchemar du re-
« mords !

« Mais quand j'avais des doutes; quand les
« preuves se démentaient l'une l'autre, mes yeux
« fatigués, malades à force de lire, ne saisissaient
« plus les mots ; mes idées se heurtaient dans mon
« cerveau; les figures de mes collègues m'appa-
« raissaient hideuses à la lueur des chandelles; je
« me surprenais m'essuyant la main, comme si du
« sang la tachait ; la pensée d'immoler un homme
« calomnié m'écrasait ; je questionnais, je soule-
« vais des scrupules. Un de mes collègues, homme
« doux et conciliant, était devenu féroce à voir
« tous les jours combien étaient vils et infames les
« ennemis de la république. Toujours des com-
« plots, des calomnies ; toujours des conspirations.
« Ces mots nous semblaient écrits sur tous les
« murs, sur les nappes de nos tables ; ils réson-
« naient dans l'air ; ils étaient sur tous les visages,
« et je portais souvent avec répugnance à mes lè-
« vres mon verre rempli de vin... Eh bien! sur-
« montant tous ces dégoûts, je veillais, je passais
« de longues nuits à me former une opinion sur un
« homme; et, dès qu'elle était faite, je votais

« froidement, impassible comme un article de loi.
« Et quand je pense que tout cet héritage d'é-
« nergie, de gloire, de sacrifices inouïs, d'efforts
« surhumains, de méditations, de pleurs, de sang,
« a été un jour troqué contre une couronne d'or,
« hochet qu'un soldat s'est mis insolemment sur
« la tête ; quand j'ai vu les bonnets rouges se chan-
« ger en chapeaux à plumes ; quand j'ai vu la fri-
« perie de l'empire galonnée sur toutes les cou-
« tures ; quand j'ai vu cette valetaille se pavaner
« sous des costumes de théâtre, et jouer des farces
« courtisanesques, aux Tuileries, sans que la na-
« tion se mît à les siffler ; oh ! alors, je fus en
« amertume avec les hommes et la vie ; oh ! alors
« un rire de dégoût et de mépris s'empara de moi :
« j'aurais voulu que la nation fût un seul homme
« pour lui cracher au visage.

« Je m'étonnai de tant de promptitude à l'es-
« clavage, et Bonaparte dut s'en étonner lui-même.
« Plus il avait de génie, plus je le haïssais. Il eût
« pu déployer à consolider la liberté les vastes ta-
« lens qu'il mit à la détruire.

« Il démoralisa la nation, et fit un spectacle de
« ce qui avait été une réalité. Il changea l'affiche ;
« et, au lieu de celui de la liberté, il annonça le
« drame de la gloire militaire. Les longs efforts
« lassent ; les grandes ames seules en sont capa-
« bles ; mais elles étaient en minorité comme tou-

« jours. Arena et Carracchi, nobles cœurs, se « trompaient ; s'ils avaient réussi, on les eût dés- « approuvés, et on eût cherché un autre despo- « tisme.

« J'ai un frère, patriote ardent, et qui n'était « pas resté étranger à la révolution ; il m'aime, et « il montrait de la déférence pour moi ; il me sui- « vit à la campagne, au fond d'un département « éloigné ; nous y vécûmes quinze ans dans une « retraite absolue. Là, afin d'oublier les sociétés, « j'étudiai les plantes ; cette partie du monde vé- « gétal me consolait du monde pensant. Les « fleurs ont pour moi le même attrait que pour « J.-J. Rousseau, avec qui j'ai herborisé ; je ne con- « cevais pas son dédain pour les hommes, je le con- « çois maintenant; j'aime les fleurs vivantes et non « pas mortes, desséchées, ensevelies dans un her- « bier. Les herbiers m'ont toujours déplu... Le « temps que j'ai passé à la campagne a été le plus « heureux de ma vie. Mon frère et moi, nous « avions pris un nom de terre, et si vous désirez « maintenant savoir mon nom... le voici...

Il se pencha à l'oreille d'Emmanuel et le prononça. Le jeune homme fit un mouvement...

« Qu'importe un nom ? » continua-t-il en arrêtant la main d'Emmanuel, qui allait soulever son chapeau ; « qu'importe un nom ? Ce sont les ac- « tions qu'il faut voir ; mes actions, je puis mon-

« ter sur une borne et les conter aux passans tout « haut et sans rougir... Il en est une pourtant dont « j'ai repentir; c'est une faiblesse... je vous la di- « rai... Poursuivons.

« J'avais perdu ma femme après quelques an- « nées de mariage ; j'élevais mes deux filles dans « les principes d'une saine morale : je vous ai dit « pourquoi je ne leur avais pas parlé de religion ; « je n'y crois pas , je ne sais rien de l'autre monde. « En 1815, je vins à Paris, et, comme les pa- « triotes se ralliaient, je m'inscrivis parmi les fé- « dérés. Nous subîmes la honte d'une seconde « restauration; j'étais humilié, malheureux des « malheurs de ma patrie, de cette belle France « que je voulais si grande et que l'ambition d'un « homme a laissée si petite, que les soldats étran- « gers y ont tenu caserne, où ils ont bu et mangé « à nos dépens !... Mais, » reprit-il en élevant la voix, « il a fallu une coalition européenne, une « réunion de Xercès. Et encore si la France, toute « lasse et vide de sang qu'elle était, eût voulu, « elle leur eût dévoré le cœur, à ces tyrans de la « sainte alliance. Mais le modérantisme et la tra- « hison paralysaient tout. J'ai toujours aimé mon « pays plus que moi-même, et c'est la cause de « la faiblesse que j'ai à vous avouer.

« La loi d'amnistie m'avait atteint : de cette « Chambre des députés, que vous voyez blanchir

« aux rayons de la lune, était parti le coup qui me « frappait, moi, pauvre et vieux. Au nom de l'ou-« bli on se souvint de moi, au nom du pardon « on m'exila. L'exil!... Oh! si vous saviez comme « ce mot m'effraya, comme il m'effraie encore, « comme il sonne épouvantablement à mon oreille, « quelles images il offre à ma vieillesse affaiblie! « C'est une douleur pour moi, même après celle « de la mort de Cornélie, de cette malheureuse « enfant qui me livre au vautour du regret.... Le « regret!... Non!... Qu'ai-je fait qu'être bon père « pour elle?... Je pleure, mon jeune ami.... « Vous me comprenez... Quand toutes les infor-« tunes tombent à la fois sur un homme et l'écra-« sent, on peut bien lui pardonner un cri de dou-« leur.

« L'exil m'était odieux, horrible; j'avais deux « enfans, une sœur sourde-muette : pouvais-je les « traîner avec moi sur la terre étrangère? Mon frère, « libre, sans enfans, m'offrit de s'exiler à ma place... « J'acceptai. Quinze ans d'absence, une ressem-« blance assez frappante, la mort ou le bannisse-« ment de presque tous nos amis, un secret juré « par quelques autres, un prénom changé... Mon « généreux frère partit. Il est plus heureux que « moi...

« M. de Matarieux, dans la dernière visite qu'il « me fit, m'expliqua comment sa position sociale

« et politique lui ordonnait d'étouffer, à leur naissance, les sentimens qu'il avait pu concevoir pour « Cornélie. Il m'avoua que mon secret était connu « du gouvernement, qui allait prescrire de constater mon identité, l'ordre en a été suspendu par « les soins de votre ami ; il m'en donna la preuve « écrite. Je voulais vous en faire part, et c'était devenu un devoir, quand vous partîtes brusquement. Aujourd'hui la vérité vous est connue. J'ai « rapidement déshabillé ma vie sous vos yeux. Calomnié, paria politique, je n'ai plus qu'à prendre « mon bâton et à mendier un abri de quelques jours « sous un autre soleil, ami des fleurs; car voici mon « nouvel ordre d'exil ; il m'a été intimé ce matin. « L'exil et la mort de ma fille en un jour! Jeune « homme, trouvez-vous que ce soit assez! Croyez-vous qu'il faille une ame ferme pour lier encore « des mots et les prononcer sur cette place, à deux « pas du lieu où fut dressé un échafaud auquel « j'ai donné ma part de victimes? Croyez-vous « que le remords aurait la parole si haute et des « souvenirs si nets ? Êtes-vous digne de me comprendre ? Êtes-vous homme, ou la contagion de « mon infortune vous fait-elle peur? Dois-je prendre Lalagée sous le bras et lui dire : — Viens « souffrir avec moi ?

— Il achevait de parler. Une voiture passa auprès d'eux; Emmanuel reconnut les gens de la mar-

quise. Tout à coup la glace s'abaissa, et il vit une femme voilée s'incliner à la portière et regarder. Il se tut un moment.... Le régicide attendait, stoïque et les yeux baissés.

— Monsieur, dit enfin Emmanuel, je n'ai pas écouté votre récit sans une vive émotion. Votre conduite politique n'est peut-être pas celle que j'aurais tenue en des occurrences si extraordinaires, et que d'ailleurs je ne saurais bien juger : je n'en signerais pas tous les actes. Vous avez cédé à des convictions terribles, mais non pas déshonorantes. Lalagée est un ange sur la terre, la femme que du haut des cieux me montre mon père. J'ai apprécié cette ame, toute amour, charité, résignation. Sa modestie, son activité aux soins domestiques, sa pureté humble et qui s'élève vers le Dieu que j'adore, tous les trésors qui sont en elle m'ont entraîné à vous demander sa main; car je l'aime et la veux heureuse. Maintenant je vous demande encore si vous consentez à me l'accorder pour femme?

— J'aurai donc une joie en ce jour !.... s'écria le régicide. — Soit fait ainsi que vous dites, mon fils. Elle est votre femme.

X.

LE BAISER.

Il était neuf heures du soir. Lalagée attendait son père; son anxiété croissait d'instans en instans. Sur une table reposaient le schall et les gants de Cornélie. Les objets qui ont appartenu aux personnes que nous avons aimées et qui ne sont plus, conservent quelque chose d'elles. Il suffit d'un simple ruban pour les rendre et les dessiner à l'imagination.

Malgré le froid de la nuit, Lalagée se tenait près d'une fenêtre ouverte; puis, saisissant les gants de sa sœur, elle les baisait, et semblait s'enivrer de sa douleur. Vétéran, ému, morne, cherchait en vain à les cacher; elle les lui arrachait. Son père et Emmanuel entrèrent; elle courut à son père et l'embrassa avec de longs sanglots.

— Pourquoi cette fenêtre est-elle ouverte ? dit le vieillard.

— Mon commandant, mademoiselle vous attendait, et....

— Ferme-la.... Eh bien ! les recherches ?

— Rien !....

— Tes courses ?

— Rien !

— Les bateliers ?

— Rien !

— Laisse-nous, et porte ce schall et ces gants dans ma chambre.

Emmanuel alla s'asseoir auprès de Lalagée, et s'efforça d'apaiser les spasmes de son chagrin. En lui parlant, il avait passé son bras sous le sien ; et peu à peu, elle ressentit le pouvoir de la voix qu'elle aimait. Le souvenir de la conversation du matin, et l'incertitude pénible où elle était restée, lui donnaient un embarras charmant, révélation involontaire. Il la traduisait, plus d'une fois il fut tenté de presser sur son cœur le bras replié sur le sien : la désolation qui régnait dans cette maison le lui interdisait : mais il céda au charme ; quand il se leva pour sortir, il prit la main de la jeune fille et la baisa. Le vieillard, malgré son mortel ennui, goûtait la consolation de cette scène touchante.

— Ma fille, dit-il, Emmanuel a suivi ton vieux père aujourd'hui ; il m'a accompagné, soutenu, en-

courage à vivre ; il mérite récompense..... embrasse-le.

Elle comprit alors, et son embarras changea de caractère. Pauvre fille, elle ne savait plus comment accommoder sa joie avec sa douleur... — La joie, arrivant comme un éclair inattendu, domina un instant, et illumina, pour ainsi dire, tout son être.... — Elle ne put que dire :

— Moi !... l'embrasser !...

— Si tu refuses... songe que j'interpréterai ce refus !... Tu m'entends...

Alors, embellie par son trouble, ravissante comme une pensée suave, elle avança lentement, et par mouvemens pleins de grace, sa tête vers celle d'Emmanuel frémissant, incliné ; les yeux humectés de douces larmes, les mains portées en avant, elle offrit sa joue aux lèvres de son amant, qui l'effleura d'un baiser. Puis toute confuse, elle alla cacher sa rougeur sur la poitrine de son père.

XI.

LE DEUIL.

Une femme qui s'est fait une habitude de plaire, et qui, dès le matin, est accoutumée à mettre sa coquetterie sous les armes, vient-elle à négliger sa toilette, s'enveloppe-t-elle au hasard d'une robe chiffonnée, laisse-t-elle les boucles détendues de ses cheveux flotter sans grace le long de ses joues, oh ! alors cette femme a un grand chagrin, n'en doutez pas. Et gardez-vous de penser que ceci soit une ironie ; non : une raillerie contre les peines du cœur m'est odieuse comme un blasphème.

Et la douleur n'a pas la démarche théâtrale, compassée, solennelle qu'on se plaît à lui donner ! On croit la rendre plus forte en l'exagérant : erreur. Qu'elle est bien plus poignante avec toutes ses petitesses ! que de décousu et de contradictions dans la vraie douleur !... Elle se prend à une con-

solation, se dupe quelque temps, puis la rejette pour en prendre une autre, jusqu'à ce que, n'en trouvant plus, elle se résolve à vivre avec elle-même, ou à se détruire.

Ah ! qu'il y aurait de courage à se mettre le cœur à nu pour la plus grande confusion de nos moralistes à belles phrases ! Que si l'on osait se dire avec toutes ses faiblesses et son désespoir, comme on ferait mentir ces pages si prétentieuses ! Mais comment s'immoler ainsi ?... Et d'ailleurs la société vous en saurait-elle gré ? non ! Elle a tant d'horreur de son néant qu'elle se saisit des premières illusions venues : la vérité lui est trop importune ; mieux lui vaut le mensonge vieilli et sanctionné par la décrépitude même.

Loyse, dans un grand désordre de toilette, et saisie de palpitations violentes, écrivait à la comtesse, et voici les lignes brisées qui s'échappaient de sa plume.

« M'accuseras-tu encore de folie ? oh ! oui, tu
« en as le droit... Je crois que j'en deviendrai folle...
« Écrire d'hôtel à hôtel quand on est séparé par
« quelques rues seulement, c'est démence peut-
« être. Je ne le conteste pas : mais j'éprouve du
« soulagement à extraire de moi-même un peu de
« mes souffrances.

« Avec toi je puis tout dire ; tu pleures un in-

« stant, mais ces pleurs essuyés, tu vas rire et
« folâtrer ailleurs ; le soir tu danses ou tu cours
« dans les salons, dans une loge, faire admirer
« une robe ou un chapeau, ta passion de quelques
« heures.... Et pourtant je crois que tu m'aimes !
« oui, pourvu que je ne te demande pas une trop
« forte dose d'attention... — O ma bonne amie!
« qui m'aurait dit que tout ce que nous avons si
« péniblement élaboré serait vain ! Tant de soins
« perdus !... Il se marie... Conçois-tu ce qu'il y a
« de regrets, de pleurs, d'angoisses, de remords
« peut-être renfermés pour moi dans ce peu de
« mots : —Il se marie ! Ce bourreau de Louis XVI,
« ce régicide odieux donne sa fille à Emmanuel
« qui l'adore... Oh ! qu'elle est jolie, cette jeune
« fille !... Je l'ai vue.... Assez petite, frêle, timide,
« séduisante comme une vignette anglaise ; elle a
« besoin d'un protecteur sur la terre, elle n'y peut
« vivre sans appui... Ce protecteur, c'est Emma-
« nuel ! Il ne m'a jamais aimée..., ou peut-être
« s'est-il imposé de m'oublier pour s'attacher à
« cette... Comment la nommer ?.... Puis-je la
« vanter, elle qui me cause tant de pleurs !... Nous
« pensions, ma chère amie, qu'elle suivrait son
« père ; non, elle reste, et je n'ai fait que hâter
« mon malheur... On ignore ce que sa sœur est
« devenue... Vois-tu ? je connais Emmanuel : loin
« d'être intimidé par les infortunes de cette famille,

« il voudra les partager. Il se croirait pusillanime « en reculant devant elles.

« Viens, et donne-moi conseil, car je suis dans « un affaissement qui ressemble à une mort anti- « cipée, douloureuse.... Parfois il me prend des « fantaisies à t'effrayer ; je songe à poursuivre ma « vengeance... Mais par momens aussi, je m'apitoie « sur Emmanuel, sur cette pauvre jeune fille, qui « l'aime tant ! et je me dis qu'il faut les laisser « être heureux. Je sens que si j'écoutais mon « ressentiment, j'irais trop loin.... Oui, je suis « décidée à être plus calme...; je jouirai de cette « vie, des plaisirs qu'elle m'offre à profusion, et « je veux que le bruit de mes fêtes et de mon « bonheur retentisse jusqu'à Emmanuel, l'impor- « tune dans sa médiocrité et le tourmente comme « un remords.

« N'est-ce pas que j'ai raison, ma chère « amie?.... »

Une demi-heure après, elle reçut le billet suivant, écrit sur un papier rosé et doré sur tranche.

« Je suis tout en larmes, ma chère amie; ta « lettre est bien touchante, en vérité. Je ne sais « que te dire, tant je suis émue. Oh ! oui, sans « doute, tu as raison d'oublier l'ingrat qui ne « mérite plus ton amour ; tu as bien raison de

« vouloir être enfin heureuse. Amuse-toi, donne
« des fêtes, choisis-toi un mari... Je vais m'ha-
« biller et j'irai te voir. Décidément, ce soir je
« t'emmène aux Bouffes : ta loge est si commode !

« Comtesse de Touresnel. »

Pendant que Loyse lisait ce billet, Emmanuel et l'abbé Jaumers descendaient le sentier qui conduisait de la maisonnette à la ferme. — Mon jeune ami, ce que vous dites est juste, et je vous approuve de ne pas vous asservir à toutes les considérations vénales qui retiennent les hommes penchés vers la boue de ce monde, disait le bon abbé. Ce n'est pas que vous deviez faire bravade de votre sagesse ; l'ostentation gâte tout, et Dieu ne veut pas qu'on aille au devant du malheur. Mais suivez vos droites inclinations, rassurez-vous en elles et marchez. Vous aimez cette jeune fille ; elle est digne de votre affection ; elle vous chérit : eh bien ! épousez-la, mon cher enfant. Votre mère a consenti à cette union, après quelques répugnances vaincues ; je les conçois, car moi aussi je n'aurai jamais d'amitié pour l'homme qui a voté la mort de Louis XVI ; mais son erreur ne doit pas retomber sur sa fille.

— J'ai pris, dit Emmanuel, les précautions que ma mère a exigées : j'ai parlé au ministre de mon mariage prochain ; il m'a répondu qu'il n'y

voyait aucun inconvénient. Au reste je n'ai agi ainsi que pour satisfaire aux désirs de ma mère.... Si vous saviez, mon respectable ami, combien je me trouve heureux auprès de Lalagée! quelle ame! quelles vertus! quelle source abondante de tendresse et de piété! quel courage dans sa faiblesse même! Je goûte à ses côtés un bien-être intérieur, une félicité douce comme elle, une confiance inaltérable. Auprès de la marquise, j'étais inquiet, agité, j'avais des tressaillemens, j'étais livré à des angoisses délirantes : auprès de Lalagée, je respire le calme, une satisfaction d'elle et de moi-même : si sa beauté m'agite, sa chasteté virginale me contient, j'atténue l'expression de mes regards pour ne pas l'intimider, j'enveloppe toutes mes actions de respect afin que sa candeur n'en soit pas blessée, et c'est un charme pour moi que sa docilité, qui me consulte toujours et recherche ma protection. Autant mon existence eût été tourmentée avec la marquise, autant elle sera reposée et heureuse avec Lalagée, même au sein de traverses inattendues.

— Il faut achever l'éducation religieuse de votre fiancée. Aurez-vous bien assez de confiance en moi pour me charger de ce soin?

— Je ne répugne pas à ce que ma femme suive le rite catholique, si sa foi l'adopte; mais, je vous l'avoue, je serais désolé qu'on prêchât à cette ame

de paix tout le rigorisme haineux de l'église romaine : selon ses canons je serais damné, moi qui travaille de toutes mes forces à la vertu.

— Il y a bien de l'orgueil dans cette réponse, jeune homme, dit l'abbé. Et qui sait si vous n'entrerez pas dans la vigne sur le soir, et si vous n'en serez point récompensé comme ceux qui étaient venus dès le matin ? — Emmanuel se tut pour ne pas engager une discussion toujours vive entre eux.

Ils furent reçus par le vieillard, que le malheur avait dépouillé de son caractère de bonhomie pour lui redonner l'âpre stoïcisme de sa virilité. Ils étaient auprès du feu, quand Vétéran lui remit une lettre. Le vieillard montra une surprise pleine de joie en l'ouvrant. Cette lettre, elle était écrite par Cornélie !!!... elle vivait !!!.... Cependant plus il lisait, plus sa physionomie s'assombrissait. Emmanuel et l'abbé attendaient en silence qu'il s'expliquât; mais il replia froidement le message, et dit : — Ce n'est rien.

Lalagée entra vêtue d'une robe de deuil et tenant un crêpe qu'elle destinait au chapeau de son père.

— Ma fille, lui dit le vieillard, nous porterons pendant six mois le deuil de celle qui fut ta sœur.

XII.

LE BAPTÊME.

Ce serait une cérémonie bien touchante et bien persuasive que celle du baptême si l'on ne le célébrait qu'en âge de raison, et si, par sa libre volonté, on approchait des fonts baptismaux pour être ondoyé en disant : — Je veux être chrétien ! — Toute cérémonie pieuse dont le vouloir est banni est dépouillée de son pouvoir.

Lalagée n'avait pas été baptisée ; elle le fut, sous le patronage de Marie. Quand elle se présenta vêtue de blanc, timide, faisant elle-même les *répons* aux versets interrogatifs, recevant le sel sur les lèvres, l'eau pure sur son front pur, Emmanuel et l'assistance furent attendris, édifiés, car il y avait en elle quelque chose de raphaélesque et de divin.

Rentrée à la ferme, elle dit à Emmanuel : — Je suis Marie pour l'église, mais que je sois toujours Lalagée pour vous.

10.

XIII.

UN MARIAGE A LA CAMPAGNE.

Décembre régnait ; la neige couvrait la terre, des voitures attendaient les fiancés dans la cour de la ferme. On était réuni dans le salon. Le vieillard avait obtenu un délai, ou plutôt un sursis pour assister au mariage de sa fille bien-aimée. Un bonheur réfléchi était sur tous les visages : il s'y mêlait pourtant des nuances de chagrin ; le vieillard partait, le lendemain, pour la Suisse ; il prétextait des affaires à régler avec son frère ; et Lalagée ne pensait pas que ce voyage fût un commencement d'exil. Vétéran avait endossé son uniforme, et sa large croix d'honneur s'agitait sur sa poitrine ; il allait, venait, réglait tout en parsemant la vulgarité de ses expressions d'images hardies et chaudement colorées.

Avant le départ pour l'église, Lalagée, qui, le

matin, avait reçu la bénédiction de son père, alla s'agenouiller devant madame de Flavigny; la vieille dame, tout émue, étendit les mains sur elle, et prononça une courte prière pour le bonheur de ses deux enfans; car Emmanuel avait aussi fléchi le genou, en donnant la main à sa tremblante fiancée.

Mais quelle scène touchante les attendait à l'église!... Les pauvres du village, la sœur Marthe, la femme de la rue Saint-Médard, son mari et ses deux enfans s'étaient placés sous le portail, où se pressaient les villageois accourus de tous côtés. Quand les mariés descendirent de voiture, ce fut une soudaine rumeur d'éloges et d'admirations naïves.

— Il m'a sauvé la vie, disait la femme de la rue Saint-Médard... Elle m'a soignée pendant ma maladie.

— Elle nous donne du pain.

— Il paie notre loyer.

— Bonjour, sœur Marthe.

— Bonjour, chère ange.

— Elle a l'air d'un chérubin du bon Dieu!

— Que Jésus-Christ et les saints les bénissent!

— Dieu vous rende le bien que vous m'avez fait, bonne dame!

— Qu'elle est gentille!

— Qu'il a bonne tournure!...

— Laisse-moi passer, voisine: que je baise sa chère petite main.

— Aussi belle que bonne et charitable.

— Assez, mes bonnes amies! assez! murmurait Lalagée, qui fléchissait sous tant d'émotions.

— Sacredié! s'écriait Vétéran, ouvrez donc les rangs : vous lui foulez sa robe... bonnes femmes, ouvrez les rangs, s'il vous plaît!

Et il essuyait les grosses larmes qui allaient mouiller ses moustaches. Ce cortége de bénédictions les suivit jusqu'aux marches de l'autel. Elle se mit à genoux; Emmanuel, s'inclinant aussi auprès d'elle, lui dit d'une voix pénétrante : — Comment pourrais-je ne pas t'adorer? Oh! tu es ma vie... Ma joie est toute dans toi... La plus aimée des femmes, je te chérirai jusqu'à mon dernier jour!

Ces paroles passionnées, les premières qu'elle entendait, fascinèrent Lalagée; elle croisa les mains sur son sein, et dit : — O mon Dieu! tu sais si je l'aime! — L'abbé Jaumers monta les degrés de l'autel, et un silence dévot régna dans l'enceinte consacrée à la prière. Ces têtes inclinées, ces mains calleuses jointes, ces genoux pliés sur les dalles humides; ces vitraux bordés au dehors par des flocons de neige; ces murs sans ornemens, une chaire sans ciselure; la liturgie de la messe accomplie, par l'abbé Jaumers, avec une exaltation posée, pénétraient le vieillard lui-même d'un profond respect. Madame de Flavigny était touchée jusqu'aux larmes. Lalagée priait avec amour; Emmanuel invo-

quait intérieurement son Dieu. Église, église, si tu veux rajeunir et devenir forte, plonge-toi dans la piscine de ta simplicité native.... L'exhortation de l'abbé fut toute paternelle, et, comme il était attendri, il attendrit tout le monde. En retraçant la peinture de la jeune femme selon le Seigneur, il se servit des expressions bibliques du manuscrit vert : — *Sa modestie est sa plus belle robe. — Elle frappe à la porte de ceux qui ont faim et leur donne le pain et l'eau.* — Emmanuel prit la main de celle qui était déjà son épouse, et dit : — O mon père! bénis-la. — Un murmure flatteur parcourut l'assemblée, et les louanges reconnaissantes allaient éclater encore, si l'abbé n'eût d'un geste recommandé le silence dû à la sainteté du lieu.

En retournant du temple, les deux jeunes époux ne voyaient rien, n'entendaient rien; ils étaient encore troublés de leur bonheur. Emmanuel dévorait du regard Lalagée, qui semblait craindre les caresses qu'il lui dérobait en passant. La vivacité d'impressions qu'elle tenait de la nature lui revenait, mais sanctifiée par la chasteté du mariage.

— Maintenant je puis mourir! s'écria le vieillard.

Cette exclamation jeta comme un voile de tristesse sur la joie des deux jeunes gens; ils songeaient, l'un à l'exil, l'autre à un voyage lointain. La félicité de l'homme sur la terre est incomplète comme

lui. — La sourde-muette seule s'abandonnait à toute sa joie instinctive.

Le soir, accompagnée par madame de Flavigny, Lalagée était montée à la chambre nuptiale. Emmanuel fut appelé sous le vestibule, et on lui remit une lettre; l'adresse était écrite de la main de Loyse: il s'étonna, et l'ouvrit.... C'était un message du ministère! c'était une destitution sèche et dure des fonctions administratives qu'il y remplissait!... Le coup fut terrible; il pâlit... Heureusement il était seul à lire auprès de la lampe. — Voici, pensa-t-il, une lettre qui coûtera bien des larmes à ma pauvre Lalagée! Voici la déclaration de guerre que la société m'envoie; la voici! Anatole me l'avait annoncée!...La voici!... Si elle ne frappait que moi!... Mais c'est une destitution à plusieurs tranchans; elle atteint et tue deux femmes.... Tuer! — Oh! non, j'ai de l'énergie et quelques facultés!.... je saurai bien gagner leur vie et la mienne. — Cachons-leur cette nouvelle un jour ou deux... Elles l'apprendront assez tôt.... Demain, après-midi, je le leur annoncerai : mais un jour de bonheur!... Lalagée m'attend!..... Ma douce, ma charmante épousée! avec toi je puis braver bien des revers, lutter contre les méchans.... N'ai-je pas accepté?

Vétéran entra tenant sa pipe de buis toute chargée de tabac : — Pas plus de papier ici que dans les sables de Thèbes, sacredié!... C'est embêtant.

— Emmanuel déchira la lettre ministérielle, la tordit, et dit à Vétéran :

— Tiens, allume ta pipe. — Il la regarda se consumer sur les carreaux du vestibule.

Elle est montée, monsieur Emmanuel ! dit Vétéran avec un rire spirituel ; elle est montée.

Et le jeune époux s'élança rapidement vers la chambre de sa bien-aimée.

XIV.

ADIEU! ADIEU!

— Tu auras soin, disait l'horticulteur à son jardinier en se promenant dans la serre, de n'ouvrir les châssis que par vingt degrés de chaleur et non pas dix-huit, comme le prétend le nouveau traité du jardinage; les orangers sont amis du soleil. Ne chauffe pas trop les poêles; une température tiède et toujours égale, entends-tu?

— Vos rosiers seront superbes, ce printemps, not' maître; je le gagerais : les....

— Oui, oui, répondit-il brusquement.... Voici un citronnier qui est bien malade; il est trop près de la porte; tu le mettras ailleurs. — Il donna des instructions minutieuses au jardinier qui s'en étonnait et lui rappelait qu'il se chargeait ordinairement lui-même de ces soins-là. Le vieillard soupira, jeta un dernier regard sur la serre et sortit.

On croyait dans la maison que son voyage ne serait pas très long, et qu'il n'allait en Suisse que pour voir son frère. Combien cette dernière promenade dut lui être pénible ! Il aimait tant ses arbres? Quel mal faisait-il, pauvre, vieux, oublié, au milieu de ses fleurs? Pourquoi lui ôter sa part du soleil de France? Pourquoi lui envier le peu de gorgées d'air qu'ils avait à respirer ! Encore quelque jours, et la terre qu'il chérit le recouvrira. A quoi bon l'exiler d'un tombeau de France, pour lui donner un tombeau étranger? La terre est la même pour les morts ! Et le vieillard parcourait les allées, s'arrêtant devant ses arbustes favoris, leur adressant des adieux et dévorant les larmes près d'échapper de sa paupière : mais il leva la tête, regarda l'appartement de sa fille et sourit. — Elle est heureuse ! pensa-t-il.

En passant près de la terrasse, il aperçut Vétéran qui posait sur une chaise, dans le vestibule, un sac tout usé, compagnon de ses campagnes. Il portait un chapeau rond, un pantalon bleu, orné d'un liseré; et le ruban de la légion d'honneur était noué à la boutonnière d'une redingote grise, présent d'Emmanuel; il marchait d'un pas résolu, en sifflant l'air de *Veillons au salut de l'empire.* — A qui ce sac? lui dit le vieillard.

— Pardié! à moi, commandant.

— Pourquoi le places-tu là?

— Quand le troupier se met en route, il prend son sac, je crois.

— Tu pars?

— Oui je pars... avec vous.

— Avec moi, Vétéran!

— Avec vous, je l'ai promis à mademoiselle... bête que je suis!... à madame votre fille. Si vous aviez vu comme M. Emmanuel montait à l'assaut de sa chambre, hier au soir, ça vous aurait ragaillardi... Dame! c'est beau d'avoir vingt-quatre ans et de l'inclination!..

— Mais, malheureux, sais-tu où je vais?...

— En Suisse, là où Masséna a si bien retourné les Russes.

— Mais sais-tu quand je reviendrai?

— Ça ne me regarde pas...

— Et si c'était l'exil!

— L'exil!... Diable!... Eh bien! je dirais: — Adieu, France! en avant, marche.

— Silence! entends-tu?

— Je comprends.

— Je ne veux pas que tu me suives... mon frère est là....

— Et qui brossera vos habits, s'il vous plaît? Qui vous aimera comme moi?... D'ailleurs, nous pouvons fort bien envoyer promener hors de France ceux qui vous exilent..... Suffit, je m'entends.... Morbleu! je partirai avec vous... Nous irons dire, en passant, un petit bonjour au Saint-Bernard. Il

y a long-temps que nous ne nous sommes vus, l'ancien et moi.... L'*Autre* était debout sur la neige, et l'Italie paraissait tout en bas, tout en bas, verte et belle; il étendit la main dessus en nous parlant, et l'on voyait dans son regard que tout ça était déjà à lui, le gaillard!... L'exil... dites-vous... eh bien! va pour l'exil. Il ne sera peut-être pas long... Vous ne répondez pas? Vous ne voulez pas que j'aille avec vous?... Est-ce que vous ne m'avez pas empêché de crever de faim?.... Laissez-moi partir, ou je me fâche! Laissez-moi vous escorter, ou je penserai que vous ne m'aimez pas, et que je n'ai jamais été que votre domestique.

— Tu es mon ami, Vétéran, et tu viendras avec moi. — Il lui tendit la main, et le vieux soldat, après l'avoir serrée, porte son sac dans la voiture.

Lalagée descendit bientôt après au salon, charmante de pâleur et d'embarras... Mais elle perdit la pensée de son bonheur, et fut dominée par celle du départ de son père. La vieille dame de Flavigny, qui déjà l'aimait d'une affection toute maternelle, la consolait de son mieux. La piété douce de Lalagée, le mysticisme éclairé qu'elle tenait d'Emmanuel, la rendaient si bonne, si bienveillante à tout le monde; il existait en elle une telle attraction morale, qu'il devenait impossible de la voir sans la chérir. Mais elle, qui exerçait tant et de si douces

influences, en subissait une supérieure, celle de son mari.

La voiture s'attelait... Les adieux furent déchirans... et pourtant la jeune femme ignorait l'étendue de sa peine. — Tu m'écriras, bon père ?

— Oui, ma chère enfant, répondait le vieillard morne, mais ralliant toute sa fermeté.

— Tu m'annonceras ton retour... Tu reviendras dans quatre mois, n'est-ce pas?

— Oui, ma bonne fille.

— Vétéran, ayez bien soin de mon père.

— Comme si j'étais son fils, madame... Ah! ah! la fine bouteille d'eau-de-vie! Je vous reconnais bien là!...

— Ménage-toi.... As-tu ton manteau?... Enveloppe-toi bien... Dans quatre mois, n'est-ce pas?...

— On voyage commodément aujourd'hui, murmurait la vieille dame de Flavigny.

— Nous parlerons tous les jours de toi, mon Emmanuel et moi....

— Soyez heureux, chers, bien chers enfans.

C'étaient des sanglots étouffés, des étreintes, des immobilités pénibles, des paroles confuses, des exclamations qu'on ne traduit jamais...

— Emmanuel, je la mets sous la sauve-garde de ton amour, cria le vieillard en étendant la main hors de la portière.

— Adieu... Dans quatre mois!

— Mon père, répondit Emmanuel, son bonheur avant le mien; sa vie avant la mienne..... Soyez tranquille... Nous irons vous voir, au printemps.... si vous tardez....

— Douces paroles, Emmanuel! bien douces paroles!... Adieu!... J'y compte!... Adieu!...

— Adieu!...

La sourde-muette ne put qu'agiter les mains; la voiture partit. Emmanuel enleva de terre sa femme qui s'affaiblissait, l'emporta dans le salon, et là, l'entourant de ses bras nerveux : — Lalagée, j'ai pour toi toutes les affections réunies d'un père, d'un amant et d'un époux.

— Épargne-moi, mon ami! lui dit-elle, épargne-moi!... En ce moment, vois-tu? trop de bonheur fait mal.... et, je le sens... si je n'avais que toi... tu me suffirais.

Ainsi cette jeune femme, à son entrée dans le monde, était, sans le savoir, frappée dans ses besoins matériels par la destitution de son mari; dans la considération qu'elle devait attendre de la société par l'opprobre de sa sœur, et dans ses affections par l'exil de son père!!!

Oui; mais elle s'appuyait sur le cœur d'Emmanuel; et tous deux, ils croyaient, ils aimaient!!!

XV.

UNE SOIRÉE D'HIVER.

Oh! l'hiver! l'hiver! les douces causeries du coin du feu dans une chambre bien close; sa mère d'un côté, sa jeune femme de l'autre; parfois un grave et bon ami vous écoutant, vous instruisant; ces bavardages du cœur gais ou touchans; ces légères friandises, placées là par la jolie ménagère attentive à tous vos désirs.... Oh! que de bonheurs l'homme a sous la main! et qu'il est fou de se tourmenter à en poursuivre bien loin d'imaginaires, à s'en créer de faux et d'empoisonneurs!

Si la haute société est blasée, c'est qu'elle a, pour ainsi dire, appliqué la chimie à ses jouissances; elle les décompose, les recompose, les falsifie; elle n'en veut pas de vraies et de naturelles; tous ses plaisirs sont frelatés.

Emmanuel concevait mieux le bonheur; il le

goûtait dans la simplicité de ses vœux. Il avait trouvé un emploi assez lucratif chez un banquier, et l'économie de sa femme chérie, ses talens domestiques lui improvisaient mille innocentes surprises. L'ordre régnait dans cette petite maison de la rue Notre-Dame-des-Champs où ils étaient retournés pour l'hiver. Une exquise propreté, des mets sains, délicatement préparés ; ces soins ingénieux que l'amour invente et que l'amour seul apprécie; la chasteté dans l'ivresse, le mystère dans la volupté ; la décence de la toilette, la coquetterie avec une robe d'indienne, un nœud de ruban et un bonnet de mousseline ; cette puissance qu'a une affection vraie de se suffire à elle-même, de se renouveler par une légère bouderie; des riens, une lecture, une promenade, une rêverie, les pleurs d'une prière, une aumône, une visite chez quelques pauvres, leur composaient un bonheur à eux, individuel comme leur manière d'être. Ils ne consultaient pas le tarif des plaisirs à la mode, ils s'en composaient à leur goût.

Qu'une jeune femme bien exercée aux devoirs du ménage y répand de bien-être ! elle a tout deviné. Le linge est là, blanc, plissé à ravir ; la boisson de la vieille mère est versée dans la coupe accoutumée ; son livre d'*Heures* attend sur la cheminée ; l'écran se lève ou se baisse devant elle. Le jour est-il trop vif pour ses yeux, le rideau va

tomber. Veut-elle marcher, un bras est tout prêt. S'assied-elle, le coussin de son fauteuil a été soulevé. La sourde-muette est comprise sur un signe. La jeune épouse sonne sa domestique, elle la prie d'un service, et cette prière est un ordre. Tout marche d'un mouvement doux et sans secousses. La charmante femme qui opère tous ces prodiges, c'est Lalagée! Et qui lui donne ce pouvoir? le désir de plaire à son Emmanuel.

Elle regarde à la pendule; elle l'attend!..... La porte s'ouvre, elle va au devant de lui; elle est heureuse de ce bruissement de la porte; elle est heureuse de le voir; elle le débarrasse de son manteau, le gronde doucement de ne pas prendre de voiture, essuie ses joues, réchauffe ses mains, le place près de la cheminée, ranime le feu et le délasse d'un mot. Elle se pose en riant sur le tapis quand il parle, mais elle ne s'incline ainsi que pour satisfaire à je ne sais quel besoin du cœur qui recherche les formes de l'adoration; il la devine et l'attire sur ses genoux. Ils parlent de leur père éloigné d'eux; elle relit sa dernière lettre, elle espère et pleure; Emmanuel sèche ses joues par des baisers et boit ses larmes.

Ils sentent leurs jours s'écouler, bercés par l'habitude et la confiance. Viennent les malheurs : ils ont des réserves de consolations dans l'estime réciproque, l'affection, les bonnes œuvres et les

croyances ; si la rapidité du temps les effraie en causant dans une promenade solitaire, ils se serrent involontairement l'un contre l'autre, et ils regardent le ciel où doit se continuer leur félicité. Oh! joies pures ! délices terrestres ! inondez leurs ames ; et, par souvenir, coulez dans la mienne, à moi qui écris avec le désespoir de ne pouvoir vous exprimer comme je vous ai senties. . . . . .
. . . .

Ce soir-là, vers la fin de février, ils étaient en cercle autour du foyer. Emmanuel lisait tantôt un livre édifiant, tantôt des poésies tendres et parlant à l'ame. L'abbé Jaumers entrecoupait ces lectures de réflexions judicieuses ; puis Lalagée avait servi des gâteaux, des gelées, des confitures préparées par elle et dont on faisait l'éloge en mangeant. Une gaîté franche animait la collation. On causait ; point d'apprêts; de la pureté, de la sincérité, du bonheur à peu de frais. Avant dix heures, l'abbé se retirait.

Lalagée incline sa tête sur l'épaule de son bien-aimé ; il contemple cette figure angélique et ces yeux bleus qui le regardaient d'en bas. Elle lui dit : — Embrasse-moi, mais sans me déranger. — Il essaie. Impossible !

Elle rit et s'obstine à ne pas vouloir être dérangée. Elle se complaît dans cette *câlinerie* piquante; elle feint de s'endormir, et dès que les cils de ses

paupières s'abaissent, il pousse légèrement la tête de sa femme et l'embrasse ; elle se réveille en disant que c'est une trahison. La sourde-muette et la vieille dame rient de leurs jeux.

Lalagée les accompagne à leur chambre à coucher et revient auprès de son Emmanuel. La soirée s'est passée dans un contentement intime et avec des nuances auxquelles manquent le pinceau et la parole de l'homme.

Oh ! l'hiver ! l'hiver ! les douces causeries du coin du feu dans une chambre bien close ; sa mère d'un côté et sa jeune femme de l'autre ! ! !

XVI.

LA FILLE D'UN RÉGICIDE.

Elle avait enfin appris l'exil de son père !...

Mais pleurer avec Emmanuel, s'entretenir des apprêts d'un voyage en Suisse auprès du banni, attendre son mari ; le soir, être la première auprès de son cabriolet dès qu'il entrait dans la cour, n'était-ce rien ? Le dimanche, ils ne se quittaient pas ; et, loin de s'affaiblir au sein des jouissances, leur bonheur s'y fortifiait. C'est qu'ils s'estimaient et se respectaient en s'aimant.

La ferme méritait déjà mieux ce nom depuis qu'Emmanuel y donnait des soins ; il ne négligeait pas les fleurs, mais ils s'occupait d'améliorer les terres, et deux heures de son temps, données par jour à ces travaux, y suffisaient. Il allait chez son banquier, et au retour il avait sa femme chérie et sa mère.

La basse-cour était repeuplée, et Lalagée y présidait; c'était, pour eux, une douce habitude d'aller, après le déjeuner, jeter des miettes de pain aux poulets empressés, à la chèvre capricieuse et blanche. Le matin ils couraient se tremper, pour ainsi dire, dans la fraîcheur de la nature; et leur admiration inépuisée était un hymne agréable à Dieu.

Au reste, ne demandez pas qu'on vous raconte tout leur bonheur.... Pour analyser un rayon du soleil, il faut le briser à l'aide du prisme et y saisir les couleurs. Eh bien! qu'on vous définisse ces couleurs l'une après l'autre, qu'on vous dise qu'elles sont réunies en un faisceau, cela vous donnera-t-il l'idée du rayon de soleil? Il en est de même du bonheur pur et vrai goûté dans l'innocence de deux cœurs honnêtes épris l'un de l'autre; on ne le raconte qu'à ceux qui le sentent, et en leur disant :— Ils s'aimaient et ils vivaient dans une retraite occupée et fleurie.

Emmanuel avait acquis sur la sourde-muette une puissance magnétique; des rapports invisibles existaient entre eux. S'il parlait à Lalagée des harmonies de la nature et de leur cause première, la sourde était là regardant le visage mobile où se peignait le discours. S'exprimaient-ils leur tendresse, s'embrassaient-ils, la sourde allait à eux et leur serrait les mains; c'était son langage. Elle sem-

blait avoir de secrètes intuitions de la pensée d'Emmanuel.

Les deux époux voyaient fort peu le monde. Eh! qu'y seraient-ils allés faire? Où auraient-ils trouvé ce qu'ils laissaient à la ferme? Qui les aurait dédommagés de ce plaisir factice pris à l'éclat des bougies? La rupture d'Anatole et d'Emmanuel, sans être déclarée, était réelle.

Une pompeuse soirée avait été pour le banquier une occasion de déployer un luxe entretenu par ses gains sur les emprunts des cabinets de l'Europe. Cédant à de pressantes invitations, Emmanuel y avait conduit Lalagée. La simplicité de sa toilette parut un peu singulière dès l'abord; mais elle captiva les suffrages. Et pourtant Loyse était là!... C'est qu'une étrangeté piquante réveille les goûts blasés d'un salon; et, quand parfois une simple fleur a le courage de s'y montrer, elle y fait oublier les plumes et les diamans. Lalagée en paraissait un peu confuse. La fête avait un aspect sérieux. Des membres distingués de l'opposition y assistaient; Anatole figurait encore parmi eux : mais sa conduite politique leur inspirait fort peu de confiance. Il régnait dans son hôtel un luxe ruineux, et l'on se demandait à quelle source il en puisait l'aliment. Il avait emmené sa sœur à ce bal dans un but tout parlementaire et d'intérêt. La comtesse de Touresnel y était aussi, elle n'avait pas d'opinion au bal toutes les fois que

sa coquetterie froissée ne lui en donnait pas. Elle se trouvait étincelante de parures et de marabouts, placée à côté de la fraîche Lalagée. Le contraste écrasait sa vanité féminine.

— Dites-moi, comtesse, quelle est cette jeune femme? lui demanda une dame placée auprès d'elle.

— C'est la fille d'un régicide, répondit-elle à mi-voix.

Lalagée frémissante se lève à ces mots, et va se jeter dans les bras d'Emmanuel. Il s'informe avec anxiété de ce qui l'émeut; plusieurs députés l'interrogent aussi. — Rien, mon ami, rien murmurait-elle. — Mais elle était pâle, son regard se tournait du côté de la comtesse et de la marquise. Il devina, lança à ces dames un coup d'œil plein de fierté, et conduisit sa femme sur une autre banquette, où il y eut empressement à la recevoir. On n'interrogea pas son mari sur cet incident.

— O mon bien-aimé! ne retournons plus dans le monde... Jamais, entends-tu? lui disait Lalagée en rentrant.... Dis-moi, qu'ai-je donc fait à ces femmes? Je ne leur veux pas de mal, moi; et elles m'en font.... J'ai été toute triste pendant la soirée. J'ai songé à notre pauvre père, à ma malheureuse sœur; et, pour te plaire, il m'a fallu danser!... O mon bien-aimé, restons avec nous-mêmes; d'après ce que je vois, nous ne serons jamais mieux... Oh! je t'ai-

merai plus encore s'il est possible! — Il fallut bien des caresses d'Emmanuel pour effacer cette impression. En vain il lui répétait que l'inconvenante méchanceté de la comtesse serait blâmée, que la raison éclairée de la société en faisait justice; elle s'écriait toujours : — O mon ami! ne retournons plus dans le monde.

Ses joues se décoloraient, son cœur palpitait violemment ; tout oppressée, elle appuyait sa tête sur le sein d'Emmanuel effrayé; elle se remit. Puis, à contempler cette délicate, frêle et céleste beauté, agenouillée et priant avec des élancemens pieux, il vint à penser dans un horrible accès de douleur qu'un monde aussi froissant n'était pas un séjour digne d'une si angélique créature ; et que sa vie, comme une flamme éthérée, subtile, s'envolerait bien vite peut-être vers le ciel, sa patrie.

Lalagée devint, bientôt après, enceinte, ce qui fut une excuse légitime ; et ils goûtèrent leur isolement dans tout son charme. Que le nouvel état de sa femme la lui rendit touchante ! Comme il craignait pour elle la moindre fatigue! que de recommandations au départ! que de questions au retour ! comme il la soutenait dans leur promenade, repoussant du pied tous les cailloux qui pouvaient la blesser! Et comme l'œil humide de Lalagée le remerciait! Il l'aimait pour elle, et encore pour l'enfant qu'elle portait. La pluie, le vent, le soleil, il craignait

tout, tandis que, légère, heureuse de son malaise, elle prenait un exercice qui lui rendait la santé. Le soir, quand les feuilles se découpaient sur le ciel radieux du couchant, que de fois, devant ces tableaux révélateurs, ils ont eu, sans se parler, les mêmes vœux et les mêmes espérances!... Mais j'ai renoncé à tout dire; mon faible talent n'y suffit pas, la force des sentimens l'accable, il se débat sous elle; il ne peut, malgré ses efforts, renfermer en quelques pages les reflets des visions charmantes qu'il a. Ceux qui ont vraiment aimé y suppléeront. Que dire aux autres? . . . .

. . . .

La comtesse de Touresnel ne pardonnait pas à Emmanuel le regard dédaigneux qu'il lui avait lancé. Elle était bien résolue à ne plus remettre les pieds dans les salons, insolens de luxe, de ces banquiers de la Chaussée-d'Antin. Elle était triste du départ de Loyse, et lisait une lettre qu'on venait de lui remettre, et qu'elle ouvrit avec précipitation.

LOYSE A LA COMTESSE.

« Genève, le 23 mai 1818.

« Est-ce un rêve, ma chère amie? suis-je bien
« à Genève? Ai-je bien pris la résolution de m'éloi-
« gner? Ne changerai-je pas d'avis, et ne reviendrai-

« je pas à Paris avant le premier mois de mon
« voyage?...Comment tout cela s'est-il passé?... Je
« suis partie, je suis avec mon oncle et ma tante; je
« vais traverser la Suisse et me rendre en Italie,
« j'y séjournerai.... J'ai dit, je crois, un an, deux
« ans... Oui, je me le rappelle. Effrayée de mon
« état, tu me l'as conseillé toi-même.

« Mon oncle a été élevé en Italie, sa santé est
« fort délabrée; et, depuis la mort de mon père,
« il s'est épouvanté. L'air tiède de la Toscane lui
« semble un préservatif pour sa vieillesse; il va le
« chercher, et ma tante le suit en regrettant Paris,
« c'est-à-dire Saint-Thomas-d'Aquin et son direc-
« teur; elle est méchante, bavarde et la plus
« ennuyeuse personne du monde. J'avais proposé
« à mon oncle de voir, sous ses auspices, cette
« Italie qu'Emmanuel m'a retracée si belle, cette
« Toscane dont l'air guérit... J'avais follement
« pensé qu'elle me guérirait, moi aussi, moi qui
« tiens moins à la vie que ce vieillard.

« Des désirs de voyage m'agitaient depuis le
« mariage d'Emmanuel... Il y avait des momens
« où je m'applaudissais en pensant qu'il a dû
« reconnaître mon écriture sur l'adresse;... il y en
« avait d'autres aussi où le repentir s'emparait de
« moi.

« Le duc de B***, que j'avais vu d'abord avec
« plaisir, tu le sais, a fini par m'importuner, me

« devenir odieux. Ces galanteries sont gênantes...
« On ne peut plus rien aimer, ma chère, quand
« on a aimé Emmanuel. La fatuité du duc, les
« services qu'il m'a rendus, les avantages qu'il en
« avait acquis me harcelaient dans tous les salons,
« et ses impérieuses assiduités à mon hôtel
« n'ont pas peu contribué au parti désespéré que
« j'ai pris.

« Que la soirée de ce banquier, chez lequel m'a
« entraînée mon frère, m'a causé d'ennui!.... que
« j'y ai enduré de douleurs!... A-t-on une toilette
« plus impertinente que celle de cette petite
« femme!..... Est-on plus jolie avec une robe de
« mousseline et une rose dans les cheveux! Que
« d'orgueil dans cette simplicité! N'était-ce pas
« une épigramme dirigée contre nos parures? Et
« n'avais-je pas honte pour mes diamans!... Aussi
« ai-je été bien aise du mot dont tu l'as punie;
« mon cœur en a bondi de joie... Oh! que les lon-
« gues douleurs donnent de méchanceté!...—Mais
« quand je l'ai vue, comme une biche effrayée,
« traverser le salon et s'aller réfugier dans les bras
« de son mari; quand j'ai vu l'approbation que ce
« mouvement ingénu soulevait, quand j'ai vu Em-
« manuel nous jeter un dédaigneux regard, con-
« duire cette enfant timide, et qu'il adore, vers
« la banquette opposée, puis calme, tel qu'un
« homme fort et puissant par lui-même, retourner

« vers le cercle qui l'écoutait, et là reprendre l'en-
« tretien,... alors j'aurais voulu avoir un poignard
« pour m'en porter un coup dans le cœur et mourir
« à ses pieds!....... — Un moment après, j'allais
« figurer à une contredanse!... Et je voyais passer,
« repasser devant moi cette jeune femme, dont la
« danse gracieuse, décente,... je suis forcée de le
« dire,... ravissait les spectateurs...... J'avais des
« idées de folle.

« Ma chère amie, je vais m'éloigner deux an-
« nées; j'essaierai de tout oublier. Je reviendrai
« calme et dédaigneuse à mon tour. Alors je me
« marierai peut-être; et, une fois mariée, tout
« sera fini.

« Si j'ai des torts, je les expie, je t'assure. Mon
« oncle trouve l'air du lac trop vif; il tient toutes
« les fenêtres hermétiquement fermées; végétation
« mourante, il ne bouge pas de son fauteuil. Ma
« tante gronde tous ses gens, ne me parle qu'avec
« une aigreur doucereuse et murmure incessam-
« ment des prières latines dont elle ne comprend
« pas un mot. Quelle pitié! ces momeries abrutis-
« santes, c'est là sa religion: ne pas faire comme
« elle, c'est se damner, c'est se vouer à des flam-
« mes éternelles. Comment ne pas rejeter ces
« stupidités!... Arrivée en Italie, je prétends m'af-
« franchir de toute contrainte. Florence est déli-
« cieuse, dit-on; assise dans une belle plaine,

« couverte de fleurs, d'arbres à fruits et de hauts « peupliers, l'Arno la fertilise. Je veux, livrée à « de molles sensations, y respirer l'oubli; je veux y « être heureuse, si jamais je puis l'être.

« Je reviendrai; et, si l'absence ne m'a pas « guérie, si je suis encore obsédée.... malheur à... « Non, non, malheur à moi seule! »

XVII.

LES DEUX MESSAGES.

Il y a dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, des semaines, des jours, des instans qui résument de longues années; ce sont ces événemens-là que je saisis, les intermédiaires s'expliquant d'eux-mêmes.

Trois années d'un bonheur aussi complet que l'homme peut le goûter viennent de s'écouler pour le jeune ménage.... Que de fois Emmanuel eut occasion de se féliciter de sa résistance à de puissantes séductions! Que de fois il s'écria : — Oh! c'est là le bonheur! Lalagée, tu me l'as fait concevoir et goûter. L'égoïste place sa jouissance en lui seul; il y vit, il y meurt; le cœur dévoué à un autre cœur comme le mien au tien double sa joie et allège sa peine. J'ai eu auprès de toi des heures, des jours de ravissemens auxquels rien ne saurait être com-

paré, sinon le désir et l'espoir de les voir se continuer au ciel. — Lalagée répondait avec une simplesse touchante, et, pour ainsi dire, enivrée. — Maintenant si, dans le cours de ce récit, la douleur arrive, si la société les frappe dans leur bien-être, si l'ame s'apitoie à la peinture de leurs maux, qu'on se souvienne qu'ils ont eu ces trois années de bonheur.

La marquise de Coislier était arrivée d'Italie, et le bruit de son mariage avec le duc de B*** avait couru : mais une rupture soudaine donna lieu à des interprétations vagues et diverses. La comtesse de Touresnel seule connaissait la vérité : cette vérité l'épouvantait enfin. Qu'y avait-il entre la marquise et sa volonté? elle tenait encore aux convenances sociales; mais elle commençait déjà à les mépriser, voyant ce qu'elles cachaient le plus souvent. Elle avait essayé de tous les moyens dilatoires; le dépit, la haine, les arts, les voyages, la vengeance, tous ces révulsifs d'une passion avaient été employés. Elle ne rencontrait rien à comparer à Emmanuel. Ces luttes orageuses, ces retours soudains, ces délires vaincus, cette exaltation maladive, ces espérances ranimées, tout ce dramatique de la passion lui rendait les autres amours qu'elle avait inspirés froids et mesquins. — Elle était revenue sans être guérie, et elle avait dit : — Malheur!

Emmanuel, à l'aide de ses économies et de

quelques avances faites par son banquier, avait renoncé aux fatigues de son emploi. Les terres de la ferme s'étaient accrues et améliorées; et ce faible revenu suffisait aux jeunes époux. Mais tant de bonheur fut bientôt troublé. Leur enfant chéri mourut... Pauvres parens! ah! surtout, pauvre mère!.... Un enfant nourri de son lait, qui bégayait déjà deux noms et qui ressemblait à Emmanuel!.... Ils lui avaient élevé une pierre tumulaire, et c'est là qu'on les trouvait priant.

Un matin ils reçurent deux messages, venus de deux ministères. Le premier était à l'adresse de madame de Flavigny, et lui annonçait la radiation de sa petite pension qu'elle avait sur la liste civile.

— La volonté de Dieu soit faite! disait la vieille dame.

— C'est le nom de mon père, c'est moi qui vous attire cette disgrace, s'écriait Lalagée.

— Ma bonne mère; Lalagée, disait Emmanuel, ne vous affligez pas. Nous avons des ressources en nous-mêmes et dans mon travail. La récolte n'a pas répondu à notre attente cette année; eh bien! l'hiver prochain je reprendrai mes occupations accoutumées.

Le second message était adressé par le ministre des affaires étrangères à Emmanuel, qui ne concevait pas pour quelles raisons on l'appelait. La politique du gouvernement affectait depuis quelques

années des allures rétrogrades tellement prononcées, et le dessein d'anéantir la charte, article par article, était si visiblement celui de la congrégation toute-puissante, que les bons citoyens frémissaient des orages prêts à crever sur le trône. Des conspirations vraies ou supposées, mais toujours exagérées par le pouvoir, prouvaient le mécontentement général. Le sergent qu'Emmanuel avait rencontré avec Vétéran, et que pendant les trois années écoulées il avait vu quelquefois, venait d'être arrêté à la Rochelle, accusé d'un complot contre la dynastie régnante. Une correspondance courte et insignifiante, au sujet d'un service réclamé par le jeune militaire auprès de Vétéran, alors en Suisse, avait eu lieu : mais à peine Emmanuel en avait-il gardé le souvenir.

Quel pouvait donc être l'objet du message ministériel?... Allait-il être réintégré dans l'emploi dont il avait été dépouillé? Il y pensait vaguement : il l'espérait peut-être. Il eût été si heureux d'améliorer la position de sa femme et de sa mère!!... — Il prit une place dans une voiture publique, car il commençait à s'imposer des privations, et se rendit à l'hôtel du ministère. Pourquoi m'appeler ici? se demandait-il encore en montant les degrés du large escalier. — Voici pourquoi : on avait trouvé dans les dossiers des rapports si nets sur la situation de l'Italie, rédigés par Emmanuel, alors secrétaire

d'ambassade, que le ministre songeait à lui donner un poste distingué dans une chancellerie de cette contrée, si agitée en ce moment-là. Mais les opinions d'Emmanuel étaient suspectées de libéralisme ; et il fallait prendre des garanties avant sa promotion déjà signée.

L'huissier de service était prévenu de l'audience extraordinairement accordée ; et à peine le jeune homme avait-il donné son nom que la porte s'ouvrit comme elle s'ouvre pour un homme distingué. Dans un ministère il y a, pour un huissier bien appris, tant de nuances dans les manières d'ouvrir les portes ! Croit-on qu'il ne s'agit que de tourner le bouton et de pousser ?... Oh ! non. Le beau, le sublime de l'art d'ouvrir la porte consiste à faire connaître au ministre la dignité du personnage introduit. C'est une science qui a ses règles positives, depuis les deux battans lancés avec fracas, comme si on les enfonçait, jusqu'au léger entrebâillement par où se glisse le solliciteur crotté ; il y a des degrés qui exigent des méditations. Et la majesté officielle du portechaîne, l'inflexion de la voix en annonçant, tantôt solennelle, tantôt sonore, tantôt affaiblie ; les belles traditions du salut, n'est-ce rien ?.... — Cette fois l'huissier, en homme versé dans son art, ouvrit la porte avec une demi-vivacité, et annonça d'une voix sonore : — Monsieur Emmanuel de Flavigny, ancien secrétaire d'ambassade.

La tête belle et noble du jeune homme, ces cheveux noirs naturellement bouclés, l'expression énergique de ses traits, la dignité de son port, la modestie simple de ses manières, prévinrent en sa faveur. Le ministre était en ce moment avec un ambassadeur. Ils attendaient. L'accueil du ministre fut rempli de bienveillance et d'une affabilité élégante. Il lui parla de ses rapports avec éloge, et lui demanda des renseignemens verbaux qui pussent éclairer quelques doutes. Ils furent donnés avec une telle connaissance des localités et de leurs intérêts, que le ministre et l'ambassadeur se regardaient, en manifestant une honorable surprise. L'homme supérieur, dès que l'occasion lui était offerte, se montrait.

L'ambassadeur, sans sortir de l'incognito qu'il gardait, lui demanda pourquoi il avait cessé d'être employé dans les chancelleries; il répondit qu'il l'ignorait et qu'il ne pensait pas avoir démérité de son pays et du roi. Ce mot *pays*, placé avant le roi, parut mal sonnant à ces messieurs, qui s'attendaient à des protestations de fidélité; à l'instant même, elles auraient eu leur récompense. Mais Emmanuel ne voulait pas acheter une faveur au prix d'un mensonge. L'ambassadeur, qui eût été bien aise de se servir des talens du jeune homme, et de cacher ainsi peut-être son ignorance et sa nullité, s'autorisant des regards du ministre, poursuivit l'examen

commencé et dit : — Monsieur, que pensez-vous de la marche des affaires en Italie?

— Me demandez-vous toute mon opinion? dit Emmanuel en se recueillant. Elle pourrait se trouver opposée à celle de l'administration; et mon intention n'est pas de tenter ici une discussion, et moins encore une bravade. Je réclame votre indulgence.

— Parlez, monsieur, parlez; le gouvernement du roi recherche tous les éclaircissemens; il ne craint pas le grand jour; il l'appelle au contraire sur tous ses actes. N'est-ce pas, mon cher ministre? — Et l'ambassadeur, charmé de ce qu'il venait de dire, prit une attitude diplomatique, affectant de n'écouter qu'avec précaution, comme si un mouvement de sa paupière ou de son petit doigt eût pu révéler un secret d'état.

— Les agitations de l'Italie ne sont peut-être pas aussi faciles à endormir qu'on affecte de le penser. Naples, Bologne, la Romagne, la Sardaigne, le Piémont sont en fermentation; et si, à l'aide des baïonnettes, on y rétablit des apparences de tranquillité, elles seront bientôt détruites. Il y a en Italie des souvenirs de grandeur et de liberté, écrits partout sur les ruines des arcs de triomphe, sur les voies romaines, au front des colonnes, sur les tombeaux, dans l'air : la classe inférieure est ignorante, mais elle se passionne, s'agite, court, chante, prie, danse et tue sur un geste; les lazzi

d'Arlequin et de Polichinelle, une prière aux pieds d'une madone, peuvent être le signal d'une insurrection. La domination autrichienne y est en horreur, et le nom de Napoléon vénéré comme celui d'un saint armé, d'un envoyé de Dieu; les imaginations italiennes se prosternent devant tout ce qui est grandiose. Une servilité monotone et régulière est un non-sens dans ce pays; vouloir l'y établir par la force me semble une folie dangereuse et bien sujette à repentir. Loin de seconder la politique autrichienne, le gouvernement français doit la combattre. La religion catholique est le pivot des libertés de l'Italie; l'unité absolue y est impossible : mais si un pape comprend l'importance de sa position et de sa haute influence, il peut y établir un fédéralisme puissant et religieux, dont il serait le point central. Cette œuvre immense, qui immortaliserait un homme de génie sous la tiare, peut être préparée par de légitimes concessions faites aux peuples. La religion en Italie doit être la sanction de la liberté. La France, en créant peu à peu ce système que les événemens féconderont, en ferait comprendre l'utilité, la nécessité même à la cour de Rome; et bientôt peut-être l'Italie et la France deviendraient, par position et par confraternité, deux alliées invincibles. Je ne demanderais pas qu'on allât plus vite que les faits : mais je voudrais que ce système fût le but secret de notre diplomatie.

— Des concessions! le fédéralisme!... En vérité, monsieur, s'écria le diplomate, vous n'y pensez pas; vous attisez l'incendie au lieu de l'éteindre.... Des concessions! le fédéralisme! Eh! mais.... Permettez-moi de vous dire que c'est là le langage d'un *carbonaro*.

— Non, monsieur l'ambassadeur, répondit Emmanuel qui l'avait reconnu; c'est le langage d'un patriote, ami de l'ordre, qui n'avait pas recherché l'honneur d'être appelé dans ce cabinet, et qui, en exprimant son opinion, n'a fait que répondre à votre invitation.

— Vous avez là, mon cher ami, des principes dangereux et condamnables... C'est tout ce que je puis vous dire.

— En qualifiant mes principes, monsieur, ne me mettez-vous pas dans la nécessité de qualifier les vôtres? s'écria vivement Emmanuel. N'ai-je pas acquis le droit de vous dire qu'il n'y a rien de condamnable dans ma sincérité. Oui, si les rois ne donnent pas des libertés aux peuples, s'ils écoutent les conseils des privilégiés, ils attireront sur les trônes de terribles orages.

— Monsieur... monsieur...

— Que votre Excellence me pardonne, reprit Emmanuel; j'ai dû repousser l'attaque de M. l'ambassadeur.

Et il pensa qu'il venait, par sa franchise, de com-

promettre ses espérances. L'ambassadeur paraissait gêné et ne se pardonnait pas d'avoir oublié la réserve qui lui paraissait imposée. Le ministre, en termes polis, un peu froids et laconiques, se montra opposé à ce système, mais sans rentrer dans la discussion ; puis il se fit un silence. Emmanuel prit alors congé et se retira, satisfait de n'avoir pas mis bas sa conscience politique. Eh! pouvait-il servir d'instrument à la congrégation et à la sainte-alliance ?

— C'est un jacobin, un forcené, un terroriste, disait l'ambassadeur en souriant; mon cher ministre, je me suis vraiment emporté comme un écolier. Que voulez-vous ? La tendance de la jeunesse me fait peur. Elle insulte nos bons missionnaires, siffle la congrégation et crie : Vive la Charte!... C'est effrayant.

— Ce jeune homme, dit le ministre, vient de donner sa démission d'une place bien enviée. — Et il prit un papier plié sur la table, le déchira avec soin, et en dispersa les débris dans un panier placé sous son secrétaire.

XVIII.

L'ARRESTATION.

Il était quatre heures du matin ; un jour brillant d'été s'annonçait à l'horizon, et l'aube jetait ses premiers rayons à travers les rideaux blancs de la chambre à coucher des deux époux : ils dormaient. La tête de Lalagée reposait sur l'épaule d'Emmanuel, et d'un bras assoupli elle entourait son cou.

Emmanuel se réveilla et la contempla dans ce désordre charmant où jette le sommeil : elle en était plus séduisante encore ; ses joues, un peu pâles d'ordinaire, s'étaient revêtues d'un incarnat léger ; ses cheveux s'échappaient d'un côté et tombaient sur son épaule ; son bonnet à ruches de tulle s'était coquettement posé sur une de ses oreilles. Elle dormait, la bouche un peu entr'ouverte, et montrait ses petites dents perlées ; son souffle était

doux, régulier ; le calme de sa conscience semblait répandu sur son front. Il la regardait dormir, et l'attendrissement le gagnait.... Il se pencha lentement, séduit par un irrésistible attrait, et posa les lèvres sur son front.

— Tu m'as embrassée! dit la dormeuse.... je l'ai senti du fond de mon sommeil... Maintenant je ne pourrai plus fermer l'œil.

— Dors! dors! ma chérie, et pardonne-moi ; tu étais si jolie avec ton bonnet sur l'oreille !....

— Ne me dis pas cela, méchant ; je ne pourrais plus dormir.

— Essaie! essaie!... — Et il replaça la tête de sa bien-aimée sur l'épaule qui lui servait d'oreiller ; alors elle lui prit la main, la posa sur son cœur et s'assoupit dans cette position. Une demi-heure s'écoula sans qu'il osât bouger, heureux de voir sa douce vivacité ainsi réparée ; il jouissait de tout le sommeil qu'elle avait.

— Je te fatigue, mon bon ange, dit-elle en rouvrant les yeux.

— Non, non, je t'assure.

— C'est assez dormir, s'écria-t-elle avec une gaîté soudaine, pétillante, avec la joie d'une enfant; il fait beau temps! Quel bonheur ! je ne vois pas un nuage. Entends-tu, mon bien-aimé, comme la fauvette chante ? Elle est dans la treille. — En voilà une sur la fenêtre... deux! Ne faisons pas de

bruit. Elles regardent... Soyez tranquilles, pauvres petites... Elles s'envolent... — Il faut nous lever vite et courir les champs. Nous irons à la métairie, et la vieille Suzon nous donnera des gâteaux et du lait tout chaud.

— Elle est si reconnaissante des soins que tu as eus d'elle!

— Et puis, reprit-elle en comptant sur ses doigts, nous reviendrons, et puis nous ferons servir le déjeuner sur l'herbe. Notre bonne mère est malade; l'air et le soleil la ranimeront... Le doux sommeil!... Et toi, mon gaillard, as-tu bien dormi? — Et elle lui frappait légèrement la joue.

— Comme tu te portes bien! reprit-elle.

— C'est que je suis heureux, ma chérie; c'est que je t'aime et que je suis fou de toi!

— Mauvais sujet! dit-elle en posant un doigt sur ses lèvres, soyez sage. — En ce moment ils entendirent le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte et le piétinement des chevaux.

— Qu'est-ce?

— Je l'ignore.

— Écoute donc!... écoute! — Elle saute hors du lit et regarde en écartant un des coins du rideau.

— Des gendarmes! s'écrie-t-elle.

— Des gendarmes!

— Oui, des gendarmes! — Elle s'étonne, s'in-

quiète, toute sa joie s'est évaporée ; elle est pâle, tremblante, abattue. Les gens de la ferme se réveillaient et descendaient dans la cour où une voiture de la police était entrée. Emmanuel sourit, rassure Lalagée, et s'habille, tandis que sa jeune femme se couvre à la hâte d'une robe du matin.

— Calme-toi, ma bonne amie, lui disait-il !.... c'est une erreur !...

— Il est impossible que ce soit ta conversation avec le ministre...

— Impossible !... le ministre est homme d'honneur !...

— Et l'ambassadeur ?...

— Un être nul, mais incapable d'une telle infamie... D'ailleurs on n'arrête pas pour une opinion émise.

— Tu as raison... on se trompe. — Madame de Flavigny entre, soutenue par la sourde-muette; depuis quelques jours elle était plus souffrante que de coutume, et son dépérissement commençait à effrayer. La pâleur de la mort empreinte sur ses joues ridées, le tremblement convulsif qui l'avait saisie, ses cris inarticulés, ses défaillances que l'effroi semblait contenir, ses yeux roulant dans un orbite agrandi frappaient de pitié; son fils et sa fille la conduisirent à un fauteuil. Un commissaire, suivi de quatre gendarmes, se présente. — Monsieur Emmanuel de Flavigny? dit-il.

— C'est moi!

— Au nom du roi, je vous arrête.

— Vos pouvoirs?

— Prévenu de complicité dans un complot tramé contre l'état! criait Lalagée en lisant les papiers remis à son Emmanuel... Lui! mais c'est une dérision.

— Cet écrit ne mérite que mon dédain!

— Je ne suis pas juge, monsieur, j'accomplis les ordres qui me sont donnés.

— Faites, monsieur.

— Veuillez ouvrir le secrétaire.

— Ouvrez-le vous-même, monsieur. — Le sang-froid d'Emmanuel était si méprisant que l'agent du pouvoir paraissait humilié de ses fonctions, il rassembla pourtant toutes les lettres trouvées, visita les autres meubles, fit un paquet des écrits qu'il suspectait, et les cacheta. La vieille dame de Flavigny n'a plus de force que pour souffrir; la sourde-muette menace du regard les gendarmes; et le ridicule de cette scène, la fierté railleuse de son mari soutiennent un peu le courage de Lalagée. Mais quand elle entend donner l'ordre du départ, elle ouvre une fenêtre, et crie aux garçons de ferme rassemblés dans la cour : — Laisserez-vous, mes amis, conduire en prison votre bon maître! — Non madame, non! répondent-ils. — Et ils courent aux

fourches et aux faux tranchantes. Les gendarmes brandissent leurs sabres.

— Arrêtez ! leur crie Emmanuel ; je vous défends toute résistance ; obéissez à la loi. Je lui obéis bien, moi, qu'elle atteint pur de tout crime, innocent ! Croyez-moi, je reviendrai bientôt libre parmi vous ; et la honte de mon arrestation retombera sur ceux qui l'ont ordonnée. Je vous le répète, bas les armes ! obéissance et respect à la loi !

Ces paroles, prononcées avec fermeté, produisent leur effet : les faux menaçantes s'abaissent, les sabres rentrent dans le fourreau, et l'admiration commence à s'emparer des gendarmes eux-mêmes. Lalagée se jette au cou d'Emmanuel ; la sourde-muette lui baise les mains : la terreur semble clouer la malheureuse mère sur son siége ; tous ses membres frissonnent, ses dents se heurtent, sa tête s'affaisse ; elle n'a plus assez de souffle pour former un cri.

— Tu ne partiras pas seul, s'écria Lalagée ; j'irai avec toi... Ils me mettront en prison avec toi, et par pitié ils nous tueront tous deux le même jour... Mon bien-aimé ! que suis-je autre chose que toi-même ?...

— Où est ta résignation, Lalagée ?

— Je n'en ai que pour moi : mais je ne serai jamais résignée à ce que tu souffres... Messieurs, de

grace, emmenez-moi... Ayez pitié d'une pauvre femme, emmenez-moi.

— Impossible, madame.

— Comment! impossible!... S'il est coupable, je le suis; il n'a pas une seule pensée que je ne partage... Et quel crime peut-il avoir commis, lui le meilleur des hommes?... Ah! si vous le connaissiez! si vous saviez comme il est bon, comme il est aimé!... Qu'il dise un mot, et tout le village se soulève, et pas un de vous ne sort d'ici vivant. Messieurs, ayez compassion!... Une place dans la voiture, une place dans le cachot!.... Je ne gênerai pas... Que deviendra-t-il s'il n'a personne qui ait soin de lui? La nuit, dans une prison! seul! mon Dieu!... J'aimerais mieux être morte que de le savoir malade sans pouvoir le secourir!... Mais comment obtiendrai-je la faveur d'aller en prison et d'y rester tant qu'il y restera?... Enseignez-moi comment!... Faut-il dire que j'ai voulu la mort du roi? Eh bien! oui, je l'ai voulue... A bas les Bourbons!... Je suis la fille d'un régicide.... Les Bourbons ont banni mon père... A bas les Bourbons! Ma sœur est morte noyée... A bas les nobles! à bas les Bourbons!... Je les déteste aujourd'hui, parce que lui, mon Emmanuel, je l'aime! je l'aime!..... Mais vous ne comprenez pas.

— Que dis-tu, ma chère amie?

— Vous verrez qu'ils ne m'emmèneront pas ! s'écriait-elle dans le délire de la douleur.

— Lalagée, veux-tu donc m'enlever mon courage au moment ou j'en ai tant besoin?... Ta faiblesse se communique à moi !... Va ! console-toi, console ma mère; je serai bientôt libre... Tu obtiendras la permission de me voir : mais je dois partir seul, Dieu nous envoie aujourd'hui des afflictions pour nous éprouver ; supportons-les avec patience et méritons des jours meilleurs.

— Vous l'entendez ! Comment voulez-vous que je me console de le voir partir pour une prison ? accusé d'un crime... lui, mon Dieu !...

Ton devoir est ici, reprit-il d'un ton plus grave, auprès de notre vieille mère... Vois dans quel état cette scène l'a mise. — Ne t'afflige pas ainsi, pauvre mère ; je confondrai cette absurde accusation, et je reviendrai...

— Mon fils !... mon cher fils !...

— Ma conscience ne m'accuse pas !...

— Je le sais..... mon fils.... — Elle s'efforçait en vain de parler, sa langue semblait attachée aux parois de sa bouche. Emmanuel, effrayé, dévorait ses mortelles anxiétés, où il craignait qu'on ne vît de la peur. Il montra sa mère à Lalagée ; et la moindre volonté de son mari la trouvait toujours soumise.

— Emporte le manuscrit vert avec toi, dit Lala-

gée en le tirant d'un tiroir caché du secrétaire. Il te consolera.

— Un manuscrit! dit le commissaire de police; il doit m'être remis.

— Vous me tuerez plutôt, s'écria Emmanuel en le mettant sur sa poitrine.

— Au nom de la loi, monsieur, je l'exige.

— Vous ne l'aurez pas, vous dis-je!

— Ne nous forcez point à user de moyens pénibles.....

— Ce manuscrit est écrit par mon père.

— C'est égal... L'ordre porte tous les papiers...

— Je n'y consentirai jamais.

— Gendarmes, je vous requiers de me prêter main forte.

— Gardez-vous de faire un pas vers moi! — Et il saisit un pistolet, les coucha en joue..... Mais, sur un cri de Lalagée, il jeta l'arme à terre, baisa le manuscrit, et le remit en disant : — Prenez vite. — Et cet homme qui avait jusqu'ici montré tant de courage paraissait atteré.

— Vous m'en répondez, dit-il au commissaire.

— Il vous sera remis après le procès.

— Quel procès?

— Vous verrez.

La sourde-muette irritée s'élança sur le sabre d'un gendarme; un geste d'Emmanuel l'apaisa. Enfin il voulut terminer cette scène, et dit : —

Messieurs, partons.. Adieu, ma Lalagée... Adieu, ma mère... — Mais Lalagée se ressaisit encore à lui ; la vieille dame se dressa toute convulsive et alla tomber aux pieds de son fils... La douleur était partout ; pas un seul être présent qui ne fût ému !.. On replaça la mère infortunée sur son siége ; on la ranima, et, dès qu'elle put donner signe de vie, elle étendit les mains sur la tête de son fils en balbutiant un adieu.

Imprimant une secousse à son courage, Emmanuel s'écria : — Lalagée, me remplacer auprès de ma mère est un devoir sacré que je confie à ton amour.

— Oui, mon cher mari, dit-elle.

— Laisse-moi donc remplir le mien... Adieu.

Les pleurs des domestiques éclataient partout sur son passage. Il monta dans la voiture et dit : — Messieurs, ne traversez pas le village, si vous désirez remplir vos ordres sans trouver d'obstacles. — Et il leur indiqua la route à suivre. L'agent de police était stupéfait. Mais que de chagrins Emmanuel cachait, frémissant au souvenir de la douleur de sa femme et de l'état où il avait laissé sa mère !

XIX.

LE CACHOT.

La civilisation n'est pas encore descendue avec ses progrès dans les prisons; on les a badigeonnées peut-être, on a replâtré leurs toitures; mais c'est un nouveau système, déjà indiqué qu'il faut y introduire. L'emprisonnement ne doit être que la suspension de la liberté; en faire un long, un épouvantable supplice, condamner à la maladie, au tourment d'une obscurité continuelle, au méphitisme de l'air, à une asphyxie prolongée pour la plus grande douleur du patient, et aux angoisses morales qui résultent de tout cela, je ne sache pas que le société en ait le droit; je ne le vois écrit nulle part, pas même dans les lois vandales. Au reste, on est d'accord, la théorie est fixée; mais nous avançons si lentement dans la réalisation des idées justes et philanthropiques que c'est pitié!

La Conciergerie, où fut conduit Emmanuel, est une prison immense, sombre, à longues avenues, où le jour ne pénètre pas, si vous en exceptez *la Pistole*, lieu de faveur; car il y a des priviléges jusque dans les cachots. Il faut, pour être admis à les acheter, en avoir une autorisation signée : elle fut refusée à Emmanuel. Il fut *écroué*, c'est-à-dire enregistré, étiqueté avec son numéro d'ordre et la date de la prise de possession de la justice, de l'entrée en jouissance de la geole. Il entendit crier les énormes clefs dans les serrures, retomber les lourdes portes de fer, et il fut conduit dans un de ces cachots destinés aux grands coupables, aux voleurs, aux assassins et aux criminels d'état. Eh! qu'entend-on par criminel d'état? les hommes *suspectés* d'être en opposition avec le gouvernement établi et d'avoir voulu le renverser.... c'est-à-dire, aujourd'hui mon tour et demain le vôtre! — Après cela, vantons la douceur de notre législation!

La porte se referma; il fut seul. Le cachot était noir, étroit; une table, un banc, un lit dans un coin. Et il venait de traverser une campagne fraîche, parée de maisons élégantes, de belles eaux, embellie par l'éclat de ce lever du soleil toujours si éloquent pour lui. Il songeait qu'il voyait, il y avait à peine quelques heures, Lalagée endormie sur son épaule; il se rappela les images gracieuses et coquettes de son réveil, la pudeur de ses cares-

ses, la joie qu'elle se promettait à parcourir les champs, à prendre du lait chaud à la métairie voisine, où pour elle vit le souvenir d'une bonne action; le chant de ces fauvettes appuyées sur la fenêtre; toutes ces phases de bonheur qu'on goûte à se réveiller près d'une femme aimante, enchanteresse. Et il se demandait comment il se trouvait dans ce cachot odieux, où il croyait à chaque instant voir un immonde reptile courir le long des murs mouillés, lui à qui l'on n'avait pas même dit pourquoi, lui qui se sentait intérieurement approuvé par sa vie entière et qui n'avait le tort que de vanter trop chaleureusement peut-être la vertu.

Un cœur droit, la franchise, un amour du bien qui ne transige pas avec le mal existant, sont donc des dangers continuels dans la société telle qu'elle est? pensait-il. Je me suis attiré des ennemis par l'accomplissement de mes devoirs. Ils ont rougi devant moi et me punissent de cette rougeur que j'ai vue. Je ne sais d'où part le coup qui m'atteint; mais, à ne s'y pas tromper, ce sont des inimitiés secrètes qui se vengent. Des paroles, imprudentes peut-être, sont-elles ainsi punissables? Je me garderai bien de soupçonner le ministre... Mais dans quelques salons je m'exprime sans détour quand on m'interroge, et j'oublie toujours que la conversation est souvent une guerre déguisée, où l'on tue à l'aide d'un sourire. Quel peut être mon crime?

je l'ignore. Serait-ce mes courtes relations avec ce jeune sergent, inculpé dans la conspiration de la Rochelle?.... Elles se sont bornées à un service peu important : s'il n'est pas plus coupable que moi, les murs de son cachot doivent bien lui peser..... — Lui peser! Qu'importe, si sa conscience est légère? Il est libre par la vertu, libre par son courage. Je le suis, moi!

Il voulut regarder le ciel, et son regard se brisa sur la voûte sombre; il promena un œil découragé autour de lui, et songea à Lalagée, à sa mère.... Survivra-t-elle aux horribles secousses qu'elle a éprouvées? — Être cause de la mort d'un être chéri, quelque indirectement que ce soit, c'est une torture inexprimable, un tiraillement sans cesse renouvelé au cœur!.... Il s'imaginait voir sur le mur l'image de sa mère mourante, ses cheveux blancs en désordre sur son visage éteint, ses gestes convulsifs, cette bouche s'ouvrant sans parler : cette figure le poursuivait; il se mettait les mains devant les yeux, et il voyait toujours!!! Les bruits de la prison lui arrivaient lugubres, effrayans, à travers les longs corridors. Il écoutait, et croyait entendre des soupirs étouffés, le râle de la mort.... Son imagination se perdait. Il se jeta à genoux et pria avec ferveur. Il retrouva un peu de calme. La douleur de sa femme, si éloquente de tendresse, lui offrait des peintures moins terribles; là du moins les

pleurs étaient corrigés par un amour plein de vie.

Il se sentait, lui, le plus aimant des hommes, contraint à des sentimens haineux ; il craignait de s'y arrêter ; il avait peur de haïr un jour.

S'il avait eu le manuscrit vert, il y eût puisé des sentimens miséricordieux et de pitié pour ses ennemis ; il cherchait à s'en rappeler les passages analogues à sa situation, mais sa mémoire troublée le servait mal. Il s'indignait de savoir ce gage sacré de la prévoyance paternelle profané dans les bureaux de la police ou égayant les employés d'un greffe.

Une idée traversait toujours cette fantasmagorie d'images funèbres, c'était l'espoir que les magistrats avaient été abusés et qu'au premier interrogatoire il démontrerait l'absurdité révoltante de l'accusation. Alors il franchissait, en imagination, le seuil de la Conciergerie ; il respirait l'air de la rue, un air d'homme libre. Lalagée l'accompagnait ; il courait embrasser sa mère, non telle qu'il l'avait vue à son départ, mais joyeuse de son retour et retenue à l'existence par le bonheur.... Puis, soudain, la terreur prenait sa revanche, s'acharnait après lui, lui ôtait ses espérances une à une, et replaçait devant lui les planches d'un cercueil où gisait un corps dont la tête ressemblait à celle de sa mère.

La clef du guichetier a tourné dans la serrure ;

on ouvre.... C'est l'abbé Jaumers qui l'embrasse.... Ils s'asseyent tous deux sur le banc. La surprise et la douleur du digne ecclésiastique éclatent à travers un calme affecté ; son austérité en est vaincue.

— Ma mère ?... Lalagée?... ma mère?...

— Votre femme m'a écrit qu'elle est malade.

— Et la mort peut-être... Si âgée !... un coup si imprévu, si foudroyant pour sa faiblesse !...

— Lalagée est auprès d'elle. Ayez espoir. — Et il trouva pour le consoler cette onction mélancolique que donne la méditation des misères de l'homme et le cœur surtout. Il lui dit qu'il irait visiter le magistrat pour hâter l'interrogatoire d'où sortirait, sans nul doute, sa justification ; il lui demanderait le manuscrit précieux qui lui serait bientôt rendu. La fermentation d'Emmanuel s'apaisait, et, grace aux consolations de l'abbé, qui lui promit de le revoir le lendemain avec Lalagée, il eut quelques instans d'un sommeil d'épuisement.

Le lendemain.... les heures s'écoulent.... — Personne ! ! — Il a quelques livres apportés par l'abbé Jaumers : il pourrait lire à la clarté douteuse qui descend d'une haute fenêtre grillée : mais sa mère ! sa mère !... Il braverait la mort, il irait à l'échafaud... Mais sa mère ! sa mère ! Lalagée, quels devoirs a-t-elle à remplir ? Est-elle agenouillée au pied d'un lit où brûle un cierge, où un rameau est trempé dans un vase d'eau bénite ?.... Sa mère !....

vit-elle? Est-elle morte en ce moment? Cherche-t-elle son fils à son chevet?... Est-elle expirante?... Quelles mains l'enseveliront? D'étranges pensées lui tombent de plus en plus pesantes minute par minute... Il s'affaisse sur lui-même : on dirait que son corps se rapetisse... Il oublie même sa prison... La prison n'est plus qu'un accessoire de son tourment.

C'est une chaîne trop courte qui l'empêche d'aller jusqu'à son malheur. Il entre en fureur, il se lève, secoue la porte qui ne retentit même pas, tant elle est fortement scellée au mur.... comme désormais son ame à la douleur. Elles sont rivées maintenant, et l'on ne pourra plus briser l'une sans l'autre. — Il se jette sur son lit, l'œil attaché à cette porte qui ne s'ouvre pas : il attend qu'elle s'ouvre. — Qui ne conçoit la torture d'un fils emprisonné qui attend la vie ou la mort de sa mère, et qui ne voit pas s'ouvrir la porte de son cachot?... Il croit par momens qu'elle s'ébranle. Ces figures fantastiques, que la douleur maladive rêve dans l'obscurité, entrent tantôt lentement, tantôt vite, s'agrandissent, s'évaporent, se posent devant lui, les unes horriblement rieuses, les autres mornes...

— Je n'ai plus ma raison, se dit-il en lui-même. — Il chasse ces images; elles reviennent. La diète, l'insomnie, les souvenirs, l'attente, l'agitation du sang fouettent ses angoisses. La fièvre d'une imagi-

nation tourmentée réalise les visions infernales du Dante; et c'est tout un lugubre poème qui s'improvise en elle.

Enfin, le soir, on lui remet un billet. Il est de l'abbé. Le voici.

« La situation de votre mère, mon cher et malheureux ami, exige que je reste à Ville-d'Avray.
« Ayez courage et priez. »

Au bas était écrit de la main de Lalagée :

« J'irai te voir, mon Emmanuel, dès que je le
« pourrai.... Au nom du ciel, vis, si tu veux que
« je vive. »

— Ma mère est morte! s'écria-t-il... Et mon infortune a hâté sa mort!

Il passa la nuit et une partie de la journée suivante dans une immobilité léthargique, ne répondant que par gestes au guichetier qui le servait.... Des idées d'immortalité, récompense des souffrances terrestres, lui venaient de temps à autre comme un soulagement à ses peines.

Lalagée entre!... Sa robe de deuil a parlé... Pas un mot; un embrassement mêlé de sanglots, des sanglots de femme; puis un silence!...— Les yeux d'Emmanuel étaient secs, brûlans.

— Je n'ai plus de mère, Lalagée.

— Mais tu as une épouse.

Elle vit soudain la disposition de son esprit et

ce désespoir fixe qui ne voulait pas être consolé. Alors, d'une voix émue, mais douce, elle lui récita un chapitre du manuscrit vert. Il écoutait, et croyait entendre la parole de son père. Ces consolantes pensées, qui allaient si bien à la foi d'Emmanuel, les engagemens sacrés qu'elles lui rappelaient, cette mémoire fidèle et chérie, qui lui rendait un bien absent, agirent puissamment sur lui; il fondit en larmes. Quand elle s'aperçut qu'il était un peu plus calme, elle lui dit que leur mère avait succombé, dans la nuit qui suivit son départ, avec les espérances d'une chrétienne, et après avoir reçu les sacremens des mains de l'abbé Jaumers.

— Ses dernières paroles, mon Emmanuel, nous ont bénis tous deux... Elle ira aujourd'hui prendre la place qu'elle s'était choisie auprès de ton père... L'abbé Jaumers règle les apprêts de la triste cérémonie... Moi, je suis venue m'affliger et prier avec toi. — Ils joignirent tous deux les mains, et restèrent près d'une heure dans un recueillement à peine interrompu par quelques paroles, par quelques soupirs.

Enfin, ces devoirs étant accomplis, elle en remplit d'autres, fit servir des mets plus substantiels, éclaira le cachot, en assécha les murs à l'aide de linges, disposa mieux le lit, et, comme par enchantement, cette prison parut toute changée aux yeux d'Emmanuel. Elle prodiguait l'argent; elle veillait

aux plus humbles détails ; elle ennoblissait tout ; elle y répandait le charme de sa présence.

— Voici ma demeure, dit-elle, tant qu'on me permettra d'y rester. J'y viendrai tous les jours, à l'heure où l'on ouvre aux femmes des prisonniers, et j'en sortirai à l'heure où on les chasse.

— O charme de ma vie ! s'écria-t-il, enseigne-moi quel est ton pouvoir. Si je souffre, pose la main sur mon cœur, je suis soulagé, et ma poitrine en feu se rafraîchit. Quand tu es là, je suis plus fort à lutter contre le mal et l'existence.... Mais que dis-je ? avec toi elle est un bien inestimable. L'extase où me jette ton amour me semble inépuisable, et je crois bien plus à ma religion depuis que je t'aime.... Même au sein des plus effroyables douleurs, tu m'as embelli cette prison. Un attrait plein de suavité réside en toi, et mon ame se dilate de joie à la seule pensée de toi.

— Emmanuel, lui dit-elle, l'amour sur la terre est insuffisant à notre besoin d'aimer. — Mais, ajouta-t-elle, soupçonnes-tu maintenant le motif sur lequel on a pu fonder ton arrestation ?

— Je crois que la correspondance que j'ai eue avec M. Bories en est le prétexte. Tu te le rappelles, mon amie, il s'agissait d'une légère somme que ce jeune sergent avait prêtée à Vétéran. Du fond de la Suisse, Vétéran la lui envoyait par mon intermédiaire ; et M. Bories m'avait prié de lui

acheter quelques livres et de les lui adresser : ce que j'ai fait.

— Parlais-tu de liberté dans tes lettres ?

— Oui, mais c'était des généralités, sans application aux faits actuels.

— Ah ! ton innocence, si évidente, ne me rassure pas.

— Ne me parle pas de moi, Lalagée ; parle-moi de ma mère... Qui m'eût dit, il y a trois jours, que ma main ne lui rendrait pas le triste office de lui fermer les yeux ?

Elle donnait le change à sa douleur ou lui ôtait son amertume ; la fécondité toujours facile de ses paroles le charmait ; et il se laissait aller à leur doux bercement.

L'abbé Jaumers vint le soir avec la sourde-muette. C'était assez dire que la terre avait reçu la dépouille mortelle de madame de Flavigny. Ils se comprirent.

— Elle a rejoint l'époux qu'elle aimait, dit l'abbé.

— Elle me laisse avec la femme que je chéris, s'écria Emmanuel. Eh ! quels trésors de vertus et de consolations le Seigneur m'a donnés en elle !

XX.

LA MALADIE.

Chaque jour, devançant l'heure où s'ouvrait la prison, elle y venait; et plus d'une fois les concierges, saisis d'admiration pour elle, lui ouvraient les portes, au mépris des réglemens. Chaque jour, écoutant le bruit de ses pas, Emmanuel tressaillait à la sentir approcher. Les guichetiers ne leur parlaient qu'avec un respect inusité dans ces tristes demeures. Elle lui apportait les plus beaux fruits cueillis à la ferme, des mets apprêtés par elle-même; ils prenaient leurs repas ensemble. Ils lisaient, ils s'entretenaient de leurs espérances sur les résultats prochains de l'interrogatoire : et ce cachot devenait un lieu de délices.

Emmanuel comparut devant le magistrat avec cette assurance posée qui justifie avant la parole :

il lui prouva si bien le ridicule de l'accusation, que le juge paraissait embarrassé : mais il devait remplir ses fonctions, et il requit une confrontation avec le jeune sergent [1]. Une non-culpabilité évidente en jaillit; et cette phrase d'une lettre d'Emmanuel, « *Nous devons travailler à la liberté non seule-* « *ment par des vœux, mais encore par nos actions* « *de tous les jours*, » parut une généralité sans application. Emmanuel, interrogé sur ses relations avec le prévenu, dit n'avoir rien à déposer au procès, sinon que M. Bories était à ses yeux un homme plein d'honneur et de patriotisme. — Avant de me séparer de vous, monsieur, dit le jeune sergent, permettez-moi de vous demander pardon d'avoir causé la suspension de votre liberté, premier de tous les biens. Quand je ne serai plus, conservez souvenir de moi. Si vous voyez Vétéran, dites-lui que j'ai su mourir avec courage... Et accordez-moi

[1] Bories et ses amis appartiennent à l'histoire, et je n'ai pas eu l'intention de faire un livre historique. Il n'entre pas dans mon plan de dessiner les figures de ces jeunes et courageuses victimes, et encore moins de retracer ce dramatique de leur procès. La politique n'est qu'un accessoire en cet ouvrage. Eh! j'ai bien assez de mettre à nu des cœurs qui ont souffert pour des convictions ridiculisées dans ce temps où tout semble devenu une spéculation; où la vertu est stigmatisée du nom de niaiserie; où des hommes, satisfaits de leur position et jugeant les masses d'après eux, viennent nous dire : — Comment voulez-vous un gouvernement plus rapproché de la démocratie? vous n'aurez plus de vertus! — En vérité, à les en croire, il faudrait que le siècle fît banqueroute de ses espérances et déposât son bilan à côté de celui de la religion. Il n'en sera pas ainsi.

l'honneur de vous embrasser. — Ces deux nobles cœurs se pressèrent l'un sur l'autre.

A l'issue de ce procès, où il ne comparut pas, Emmanuel fut rendu à lui-même. Le manuscrit vert, dont quelques maximes hardies sur la liberté future des nations avaient entretenu les suspicions du parquet, lui fut aussi restitué. Mais ce retour à la ferme fut bien triste! Emmanuel n'y retrouvait plus que les souvenirs de sa mère. Tant de secousses avaient ébranlé son organisation nerveuse. Il tomba dangereusement malade. Comment dire les soins de Lalagée? Elle souffrait à peine qu'on la remplaçât dans ses longues veilles au chevet de son mari. Toujours placée devant lui, l'œil sur lui, elle devinait son mal et son désir, s'il sommeillait, elle restait là, le regardant dormir, inquiète du moindre bruit. L'abbé Jaumers, qui était venu demeurer à la ferme, était obligé d'employer l'autorité d'Emmanuel pour la forcer à prendre, quelques instans, l'air du jardin. Elle parcourait à la hâte une ou deux allées, revenait aussitôt; et, vivement ému d'un dévouement si profond, le malade n'avait pas le courage de la gronder.

La maladie dura plusieurs mois. Il la prit avec cet esprit de patience et d'expiation à ses fautes qui aide tant à souffrir, rend le chrétien si courageux en face de l'agonie, et lui fait s'écrier : — O mort! où est ton aiguillon?

Et pourtant à son mal se joignaient des inquiétudes. La mort de sa mère, les dépenses de la prison, cette maladie absorbaient les ressources du ménage; l'abbé Jaumers, tout pauvre qu'il était, avait remis à Lalagée ce qui lui restait d'argent, et la somme fut bien insuffisante! Emmanuel devinait tout. Dans la maladie, il arrive souvent que l'intelligence est excitée par l'affaiblissement même des organes; le corps se dissout et l'ame s'exalte.

Pendant sa longue convalescence il observa que Lalagée se renfermait quelquefois des heures entières, ou se cachait derrière les rideaux du lit pour travailler. Un jour il se leva doucement après s'être revêtu d'une robe de chambre, et poussa la porte entr'ouverte; il la vit, joyeuse, compter de l'argent et déployer un paquet de chemises à construire que lui envoyait une lingère de Paris. La sœur Marthe leur servait d'intermédiaire et de messager.

— C'est trop vous fatiguer aussi, ma chère dame, disait la vieille religieuse. Prenez garde; vous tomberez malade.

— Dieu donne de la force en ces instans de crise, ma sœur.

— Mais il n'ordonne pas, s'écria Emmanuel en l'embrassant, mais il n'ordonne pas d'user une vie aussi précieuse que la tienne. Chère amie, je te prie de ne plus continuer ces pénibles ouvrages, s'il en est besoin même, je te les interdis... Regarde;

comme tu as l'air fatigué! comme tes paupières sont enflammées!

— O mon Dieu! dit-elle en s'observant dans une glace, je voudrais pourtant rester toujours jolie pour toujours te plaire.

— Dans quinze ou vingt ans, quand tu cesseras de l'être, j'aurai les souvenirs, et ton ame sera toujours belle.

— Vingt ans! dit-elle avec un soupir.

Le lendemain, Emmanuel reçut par la poste une lettre datée de Paris. L'abbé Jaumers et Lalagée étaient près de son lit. Il examine l'adresse et n'en reconnaît pas l'écriture; il ouvre... Ce n'était qu'une enveloppe renfermant six mille francs en billets de banque.

XXI.

LES BILLETS DE BANQUE.

Présent d'une main amie, ces billets de banque eussent été peut-être acceptés avec reconnaissance et à titre d'emprunt. Aumône offerte par la pitié, Emmanuel les rejetait avec indignation. Personne n'avait acquis sur lui le droit d'aumône! Aussi, dès qu'il fut assez rétabli pour sortir, alla-t-il à Paris et rechercha-t-il l'auteur de cet envoi. Qui était-il? Le banquier? Il nia : mais, comme tout honteux d'avoir laissé sans secours un homme persécuté pour opinion, il se mit à lui offrir de l'emploi avec l'ostentation d'un protecteur membre de l'opposition; il y avait dans son cabinet plusieurs personnes, et cette sorte de charité, faite au nom de la politique, déplut à Emmanuel. Le lendemain, en effet, les feuilles publiques l'annonçaient presque comme un

acte de bienfaisance et d'opposition. Il fallait bien s'y résigner.

De qui venaient les billets de banque? De la marquise?.... Il ne savait qu'en penser, et allait se présenter à son hôtel quand il la vit sortir en calèche découverte avec la comtesse de Touresnel et un jeune homme d'une belle figure, à petites moustaches noires. La marquise pâlit; la comtesse détourna dédaigneusement la tête; la voiture passa vite.

Après avoir quelque temps erré de rue en rue, il s'arrêta devant la demeure de d'Orbéry; il ne l'avait pas vu depuis deux ans; il monta chez lui. Il resta frappé de sa maigreur et de son dépérissement. Le plaisir était pour d'Orbéry un vrai suicide; il se tuait par système et par ennui. Il était encore couché, malade d'une fête de la veille, et prenant un peu de repos pour l'orgie du soir. Soulevant sa tête appesantie: — Ah! c'est toi, mon spiritualiste, mon malebranchiste, mon kantiste, mon *croyeur!* Quelle heureuse révélation de l'esprit me vaut ta présence? Assieds-toi... Quelle heure est-il?

— Onze heures et demie.

— Six heures de sommeil! C'est bien!.... Mais qu'as-tu donc à me regarder ainsi? J'ai maigri un peu!... Bah! j'ai vécu deux cents existences de provincial en deux ans, je suis descendu dans toutes les profondeurs du plaisir et de la table; ils n'ont plus de mystères à m'apprendre.

— Le dérèglement de ta vie m'effraie, mon cher d'Orbéry ; de tels excès sont condamnables ; l'homme doit s'occuper....

— Beau début de sermon ! Mais encore une phrase, et je m'endors, car je ne suis pas très réveillé. Mon cher, écoute une de mes fantaisies. Il m'a pris envie, l'autre jour, de visiter quelques amis de province que j'ai connus presque enfans et qui sont arrivés à Paris, pour y faire leurs études ; l'un sera médecin, l'autre avocat. Je les ai vus dans leurs cellules du quartier latin, déjeunant de fromage et de lait, pâlissant sur leurs livres, rangés, savans déjà ; et je me suis bien gardé de les guérir du mal si doux de leurs fraîches illusions. L'un se voit déjà l'Esculape en faveur de sa ville malade ; l'autre, le Cicéron indigène de sa localité. Eh bien ! je les ai encouragés à se renfermer dans cette médiocrité de désirs ; j'ai été beau, pathétique, paternel à te rendre jaloux, toi sermon incarné. Je ne leur ai pas dit qu'ils seraient dupes peut-être, et qu'avec leurs diplômes ils se trouveraient sans pain un beau jour ; que l'encombrement des carrières et le trop plein d'une population mal répartie font de la société une arène où, pour vivre, il faut tuer vingt concurrences. Je me suis tu. A quoi bon les désabuser, puisque leur classique éducation les condamne à des fonctions dites libérales ? Pourquoi leur dessiller les yeux, puisque l'instruction qu'ils

ont prise dans le collége, après huit ans d'études, ne leur laisse pas le choix de leur position dans le monde? Oh! les braves jeunes gens! que de courage et de science! qu'ils sont dignes d'un meilleur sort! Qu'ils soient heureux quelques années! Les déceptions viendront assez vite!... Quand je vois d'un côté cette belle jeunesse, rassemblée dans les amphithéâtres des cours publics, se passionner à tout ce qui est grand, approfondir les sciences, en étendre le domaine; et, de l'autre, le privilégié vieilli occupant toutes les avenues du pouvoir, s'y retranchant, exploitant les places où il a sa légitimité, son hérédité; je m'indigne et je pleure... car je crois entendre sortir de cette foule studieuse comme une voix qui s'écrie : — Société, ceux qui vont mourir de faim te saluent. — Je me suis tu devant mes deux amis, jetés parmi les gladiateurs civilisés de notre siècle.... mais j'étais si ému, si triste, que le soir je me suis amusé comme un forcené, un extravagant : je me suis enivré.

Et toi-même, mon cher Emmanuel, tu seras victime de ta droiture; tu combats à nu contre des hommes cuirassés des pieds à la tête. Les uns ne veulent pas sortir de l'égoïsme de leur doctrine, les autres crient au désordre à la moindre amélioration proposée. Chacun travaille pour soi et les siens, personne pour la société. Et toi qui as la bonhomie de te passionner pour le bien en lui-même, toi qui

ne t'enrégimentes pas dans un parti, tu seras écrasé par tous, comme un soldat qui combat hors des rangs et sans avoir de drapeau.

Cette raison, qui semblait éteinte, lançait de soudaines étincelles, ces yeux ternes brillaient, cette décrépitude prématurée s'animait, cette demi-mort reprenait vie. Emmanuel, étonné d'une métamorphose si inattendue, allait répondre quand d'Orbéry fut saisi d'un accès de toux sèche et porta à ses lèvres un mouchoir taché de sang. — Trève de philosophie! dit-il; en voilà bien assez pour le moment!... Sais-tu que nous sommes un peu parens?

— Comment cela?

— N'as-tu pas épousé une demoiselle de Sérizy, une petite dévote de ta façon?

— Oui!... Après?

— Voilà pourquoi nous sommes un peu parens.

— Explique-toi.

— Tu as le sens bien obtus pour un homme qui a quintessencié l'amour! Je n'ai pas épousé sa sœur, moi; car le mariage n'est pas dans la nature: mais...

— Sa sœur!... Elle vit donc?

— Elle vit si bien que j'en mourrai peut-être.

— Que dis-tu! Elle existe?

— Pour mon bonheur et mon tourment. Elle se fait appeler madame Cornélie de Valbert; elle demeure rue Saint-Georges; son luxe est merveilleux

comme sa beauté. Ton ex-ami Anatole en est fou, et sa folie lui coûte cher; elle le mène comme un enfant et le ruine à plaisir. Moi, je la paie en saillies, en gaîté; je lui donne des accès de rire à pâmer; je déjeune chez elle; je dîne chez elle : Anatole ne s'en fâche pas; il est ensorcelé, je crois... Voilà pourquoi je te disais que nous sommes un peu parens.

— Elle n'est pas morte! s'écriait Emmanuel, et elle croupit dans un tel déshonneur!

— Je te dispense d'être éloquent aujourd'hui... A vrai dire, son enlèvement a été un chef-d'œuvre. Tout était réglé comme une campagne de Napoléon : l'appartement disposé; un déjeuner, un voyage, un service rendu la veille... Le beau idéal des enlèvemens!

Il continua ses plaisanteries pendant qu'Emmanuel l'écoutait à peine. Enfin, il rompit le silence, lui parla des billets de banque et montra l'adresse qui les enveloppait.

— Connais-tu cette écriture, mon cher d'Orbéry?

— Attends... c'est celle de sa femme de chambre.

— Cette aumône vient d'elle!

— Compatissante, elle te prête secours; voilà tout, mon cher.

— Ces billets, gagnés par l'infamie!

— Grands mots vides de sens!

— Ces billets ne resteront pas long-temps entre mes mains... Offrir à sa sœur le salaire de la prostitution !... Adieu, d'Orbéry, adieu.—Il sortit avec précipitation et en ouvrant violemment les portes.

Voluptueusement posée sur une causeuse, Cornélie, dans une toilette du matin, fraîche comme elle, comme elle séduisante, jouait avec un jeune épagneul ; elle l'agaçait à l'aide d'un roman nouveau, que le chien folâtre déchirait à belles dents.

— Mange, Trilby, mange, disait-elle en riant ; car il est bien ennuyeux ! Et toi, tu es si gentillement fantastique !... Oh ! que de sentimens tu déchires-là !... Mange ! il est en quatre volumes ! c'est un de moins à lire ! A bas ! à bas ! Respecte ma robe et ronge le livre. — Elle le lui jeta, et l'épagneul bondissant le mit en pièces. On frappa. — Est-ce toi, Anatole ?

— C'est moi, mademoiselle, dit gravement Emmanuel en repoussant la femme de chambre qui avait couru vainement après lui dans l'escalier ; c'est moi, mademoiselle. — Elle pâlit ; mais se remettant presque aussitôt : — Justine, emportez Trilby, dit-elle ; et grondez Paul, qui n'est jamais à l'antichambre.

— Asseyez-vous, monsieur de Flavigny, reprit-elle sans se lever : elle n'en avait pas la force.

— Je ne m'assiérai pas ici, mademoiselle.

— Ne vous offensez pas, monsieur, si je vous demande des nouvelles de ma sœur.

— De votre sœur!

— De madame de Flavigny, si vous voulez.

— Elle a porté votre deuil; vous êtes morte pour elle et pour votre famille.

— Et... mon père?

— Il est banni... L'ignorez-vous?

— Hélas! non!... Mais avant son départ il a dû recevoir une lettre de moi; et en Suisse...

— Il a porté votre deuil....

— Lui aussi!... Ceci est cruel!... J'ai appris tous vos malheurs, monsieur...

— Et, nous sachant pauvres, vous nous faites l'aumône; n'est-ce pas? Vous nous envoyez les billets de banque que vous avez gagnés sans doute...

— Monsieur!...

— Les voici, mademoiselle.

— Qui vous dit qu'ils viennent de moi?

— L'écriture de votre femme de chambre sur l'adresse.

— Vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas... Reprenez-les.

— C'est une chose indigne que d'outrager ainsi une pauvre femme sans défense, s'écria-t-elle en pleurant et s'agitant sur le coussin.

— Oh! pardon! reprit Emmanuel soudainement ému; pardon!...Vos larmes me donnent de l'espé-

rance, et, à défaut d'estime, j'ai de la compassion, des conseils, une affection douloureuse à vous offrir. Oh! pardon, mademoiselle! La religion est ouverte à tout repentir, et le Dieu que j'adore est un Dieu de clémence.... Pardon! personne n'a le droit de jeter la première pierre. J'ai eu tort; mais ce tort vient de l'intérêt que vous m'inspirez. Pleurez, pleurez, Cornélie!.... Si vous saviez ce que j'éprouve à voir couler vos larmes, combien je suis heureux de mon espoir, tout incertain qu'il puisse être encore... Assurez-moi que ce n'est pas une illusion, et que les germes d'honneur et de vertu ne sont pas morts en vous.

— Asseyez-vous près de moi, lui dit-elle. — Il se plaça sur la causeuse et déposa les billets de banque sur un des coussins. Le désordre que la douleur de Cornélie avait mis dans sa toilette était devenu un piége de coquetterie naturelle; elle jeta un coup d'œil dans sa glace, et n'eut garde de le réparer; puis, dans une émotion réelle, mais exagérée à dessein, elle posa sa main, belle comme l'aurait voulu l'imagination d'un sculpteur, dans celle d'Emmanuel, en lui disant d'une voix douce et traînante :

— Je vous ai toujours beaucoup estimé, monsieur Emmanuel, et mon trouble à vous écouter en est une preuve... Je ne sais, mais votre voix est toute-puissante sur moi..... Parlez, parlez : les autres

hommes ne vous ressemblent guère; parlez : que faut-il faire pour rentrer en grace à vos yeux et pour vous plaire?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut plaire, mais à Dieu; il vous condamne, car vous avez blessé la pureté qu'il aime, et vous vous êtes déshonorée.

— S'il existait, ce Dieu, ne vous protégerait-il pas, vous le meilleur des hommes, bon, pieux, excellent mari? Je suis informée, Emmanuel, du bonheur de Lalagée... Eh bien! ce Dieu vous laisse lutter avec l'infortune, vous qui faites tout en son nom; et il élève vos ennemis, ceux qui sont méchans à vos yeux et qui rient de vos scrupules.

— Leurs joies sont empoisonnées, et ma souffrance est féconde en bonheurs, qu'il ne leur est pas donné de comprendre, mademoiselle. Certes, je ne voudrais pas changer leur fortune contre ma pauvreté. Leurs trésors s'écouleront dans leurs mains, périssables comme eux : ceux que j'amasse me suivront dans les cieux et sont immortels.

— Que votre voix a un charme pénétrant! Eh! que votre regard est beau quand il s'élève!

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de vous-même et d'un prompt retour à la vertu.

— Que faut-il faire? dit-elle en attachant sur lui un œil animé..... Que vous avez de beaux cheveux noirs!...

— Quitter cet appartement, ces parures; renon-

cer à voir votre séducteur, vous cacher à lui dans une retraite pieuse, y écouter les exhortations de l'abbé Jaumers, vous repentir; mériter, par des mœurs de chrétienne, l'affection de l'ange que j'ai épousée...

— Parlez, parlez toujours! disait-elle en repliant son bras autour de lui.

— Vous amender, vous convertir : la contrition sincère, intime, ardente, efface, purifie le passé et vous ouvre un avenir vierge; l'amour en Jésus-Christ est si puissant, si efficace!...... O Cornélie, souvenez-vous de votre père banni; ôtez cette malédiction qui pèse sur vous; donnez-lui une grande joie en échange d'un grand chagrin : qu'il reconnaisse sa fille retournée à la vertu et la bénisse avant de mourir.

— Que vos accens me touchent, Emmanuel! disait-elle en l'attirant à elle; voyez comme mon cœur bat. — Elle lui posa la main sur son cœur : alors sa beauté rayonnait pleine d'attraction; et elle connaissait tout son pouvoir!

— Ayez pitié de votre ame, Cornélie, s'écria-t-il; rejetez toutes les impiétés, tous les blasphèmes dont vous êtes entourée chaque jour; que cette émotion ne s'éteigne pas sans que j'obtienne de vous le serment d'un retour à cette pudeur que vous avez oubliée, à tous les sentimens qui honorent la femme.

Promettez-le-moi, jurez-le-moi... Oh ! que Lalagée sera heureuse !

— Croyez-vous donc, cher Emmanuel, que je n'ai jamais envié le sort de Lalagée ?... — Il frémit de comprendre ; il se lève et lui retire sa main : il est tel qu'un homme qui sort d'un rêve et se retrouve devant une réalité qu'il repousse. Il n'ose pas croire à tant de perversité. Il sait bien qu'à chaque instant on empoisonne sa raison de blasphèmes et d'argumens matérialistes ; il sait que, si elle est conséquente au système qu'on lui a inculqué, elle ne doit reconnaître ni liens de parenté ni liens de famille ; qu'il n'existe à ses yeux ni bien ni mal à céder aux instincts, aux appétits des sens : il le sait... Mais tant de dépravation l'épouvante.

— Je mesure de l'œil, reprend-il, le gouffre où l'on vous a précipitée, mademoiselle ; et je vois qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous en retirer. Reprenez ces billets que je n'aurais jamais acceptés ; et puissiez-vous crier un jour vers le Seigneur du fond de l'abîme... Adieu !

— Ainsi vous m'enviez, dit-elle en rougissant, le plaisir de vous être utile, le souvenir d'une bonne action ?

— Une bonne action ! à vous, malheureuse ! Il n'en est pas de possible pour vous. Demandez donc à la source empoisonnée de verser une eau pure. Vous, une bonne action !... jamais, tant que

vous y consacrerez le revenu du vice. — Elle se lève tremblante : — Je me fâcherais, monsieur, si je ne savais que la dévotion vous fait souvent extravaguer.

— C'en est donc fait, s'écria-t-il avec une amertume sombre : vous êtes à jamais flétrie !

— Vous m'insultez !

— Qui te parle ainsi? cria Anatole en poussant la porte.

— Moi, Emmanuel de Flavigny. — Anatole fut atterré de ces paroles simplement prononcées.

— Moi, reprend-il, que vous avez indignement trompé, monsieur; moi qui représente ici son malheureux père ; moi dont la présence est pour vous deux une accusation terrible, pour vous surtout qui avez corrompu sa jeune raison, qui frappez ce beau front de la plus ineffaçable des flétrissures et la destinez à toutes les infamies qui suivent un si grand déshonneur.

Sa voix tonnait. Mais Anatole, se remettant de son trouble, lui répondit : — Monsieur, vous abusez du souvenir d'une amitié rompue; cet étalage de sentences mystiques et pompeuses me déplaît. Cornélie est ici par sa volonté; elle est libre; et je crois être son interprète en vous priant de sortir.

— Oui, je sortirai, car j'ai besoin de respirer un air pur.

— Cessez vos insultes, ou faites-m'en raison.

— De grace, messieurs ! cria Cornélie effrayée.

— Je suis fâché que la vérité vous soit un outrage.

— Vérité ou non, ce que vous avez dit se paie au prix du sang.

— Vous savez bien que mes principes me défendent d'en verser.

— Je ne sais qu'une chose en ce moment : c'est que, si un homme refuse de réparer un outrage, les armes à la main, il est un lâche.

— Anatole! disait Cornélie, mon cher Anatole!.....

— La blessure que j'ai reçue pour vous sauver la vie prouverait, au besoin, que je ne suis pas un lâche. Mais, monsieur, vos injures ne m'arracheront ni un cri de colère ni une vertu. — Il affectait un calme qu'il n'avait pas, car ses doigts crispés tourmentaient son mouchoir. Il s'éloignait et marchait vers la porte.

— Vous êtes, lui cria Anatole, un lâche et un misérable.

— Ah ! !.... Je suis chrétien, et je vous pardonne.

XXII.

DERNIER ADIEU D'UN BANNI.

En traversant la salle qui précédait le boudoir élégant et somptueux où s'était passée cette scène, Emmanuel rencontra d'Orbéry, Dervilié et même quelques laquais accourus au bruit; il sortit sans leur adresser la parole. Les domestiques ricanaient et le regardaient avec dédain.

Dervilié, devenu son implacable ennemi, fit circuler le bruit de cet incident, qui se dénatura de bouche en bouche. Cornélie s'était retirée de la maison paternelle, disait-on, parce qu'elle y était maltraitée, battue même par son père. Anatole l'avait recueillie; il l'aimait, et ne pouvait l'épouser, car elle était fille d'un régicide. On allait jusqu'à soupçonner Emmanuel d'avoir irrité le banni contre elle. Enfin on l'accusait de lâcheté et du refus d'un duel. La haine croissante de ses ennemis, à

qui ses vertus courageuses semblaient des reproches, s'amoncelait sur lui. Le monde accueillait indifféremment ces rumeurs, s'en amusait un jour ou deux, et n'y pensait plus : mais tout cet amas de griefs se retrouverait au jour décisif.

Emmanuel, craignant de causer un trop vif chagrin à Lalagée, déjà frappée de tant d'ennuis et si délicatement organisée, lui avait caché le déshonneur de Cornélie. Il supplia le banquier de vouloir bien, si elle l'interrogeait, tolérer sa reconnaissance et ses remercîmens pour l'envoi présumé des billets.

Par une veillée de septembre, ils étaient réunis au salon de la ferme. Soudain la porte s'ouvre, et le banni apparaît sur le seuil; Vétéran est auprès de lui..... Ils se jettent dans les bras les uns des autres, ils pleurent, ils rient; la joie extrême de l'homme ressemble à la folie. Les domestiques accourent. Le banni, se plaçant au milieu d'eux, leur dit : — J'ai voulu, malgré ma proscription, revoir mon pays et mes enfans avant de mourir. Une parole imprudente peut nous compromettre. Que mon retour soit un mystère! Je ne resterai que cinq jours ici, ne laissez entrer personne à la ferme. — Ils promettent à l'envi et se retirent.

— Pas un mot sur moi aussi! leur crie Vétéran. Si dans le village ils savaient mon arrivée, sacredié! ce seraient des histoires à n'en plus finir, et

la mèche serait bientôt éventée... J'ai souvent bivouaqué avec le commandant sur les montagnes pour... des plantes enfin... Ces montagnes, c'est beau, tout de même; ça a vu tant de batailles à ses pieds!

— Comment avez-vous supporté l'exil, mon père?

— Comme Aristide l'ostracisme!... L'avenir me réhabilitera.

Les cinq jours furent beaux, et la ferme soigneusement gardée. Les travaux étaient suspendus; et, pendant que Vétéran contait des *histoires de la Suisse* aux domestiques, le banni se promenait dans le jardin avec ses enfans. Mais, tout heureux qu'il était du spectacle de leur union, il ne pouvait se défendre de critiquer les travaux du jardin. — Tout y chemine vers la décadence. Les arbres se soutiennent assez bien; mais les fleurs! les fleurs! Ma belle collection de tulipes, qu'es-tu devenue? Mes roses sont un peu plus soignées!

— Les roses ont commencé mon bonheur, disait Lalagée.

— Les orangers s'aperçoivent de mon absence; mes superbes dahlias dégénèrent. Emmanuel, je t'adresserai des instructions écrites; car tu n'es pas fort en horticulture, mon ami.

Le soir du cinquième jour, à onze heures, Lalagée était comme inanimée entre les bras de son père;

il l'embrassa plusieurs fois avec un recueillement pénible; puis, la remettant aux mains de la sourde-muette, il prit Emmanuel par le bras, et l'entraînant à travers le jardin : — Regardez-moi comme un homme mort, lui disait-il; non que j'attente à mes jours, mais je suis vieux et banni de la France! Ne parlez jamais de Cornélie à notre chère Lalagée, elle en éprouverait un chagrin lent qui la tuerait. Écrivez-moi souvent.

— Commandant, disait Vétéran, nous reviendrons. Il faut une salve de coups de fusil en l'honneur de ce pauvre Bories!... Je brûlerai ma dernière cartouche pour ce sacredié de pays, qu'on aime à en pleurer comme une bête, quand on n'y est plus. L'*Autre* voulait, comme ça, qu'il fût la capitale du monde.

— Va voir si la chaise de poste est là; si elle est arrivée, tu crieras : Liberté! — Vétéran donna une poignée de main à Emmanuel et partit; ils étaient alors auprès du bois attenant au jardin.

— Ce vieux soldat, dit le banni, est ma consolation dans l'exil; son intarissable imagination abrége mes veillées et anime tout dans mes promenades : en d'autres circonstances il eût été un homme de génie peut-être. La vie est un coup de dés. La mienne n'a pas été au-dessous des positions qu'elle a eues en partage. J'ai été citoyen énergique dans une société en érétisme; j'ai tout sacrifié à l'hon-

neur national et au principe qui vivifiera encore la France. Je n'écrirai pas de mémoires ; une génération meilleure s'avance; elle m'approuvera, moi et mes collègues de la Convention ! Les temps sont proches !... vous les verrez !... Vivez de longs jours, vous et ma fille adorée !... Ayez des souvenirs pour moi...

— Arrière, ou je vous brûle la cervelle ! cria Vétéran.... — Et l'on vit s'enfuir un jeune homme et une femme voilée. — Liberté ! dit-il enfin.

— Adieu, Emmanuel ! s'écria le banni...

— Ne partez pas encore, mon père...

— Plus de délai !... Adieu, ma chère Lalagée !.. Adieu, noble et belle France !... Vive la liberté !..

— Et le banni disparut dans les ténèbres.

XXIII.

SEPT ANS APRÈS.

Sept ans après, on donnait la première représentation d'une pièce nouvelle à la Comédie française; c'était une solennité dramatique. Deux jeunes gens étaient dans une loge d'avant-scène à côté d'une jeune femme assez laide, mais richement parée. Mariée depuis peu de mois avec Anatole, elle lui avait apporté en dot une brillante fortune qui payait enfin les créanciers du vicomte. Il promenait sa lorgnette de loge en loge, tandis que Dervilié, décoré de la légion-d'honneur, déployait sur le velours cramoisi de la loge le programme de la soirée. La vicomtesse lui souriait. Il y eut un mouvement dans la salle; on vit les têtes onduler dans le parterre, les regards se tourner vers une loge, et des murmures flatteurs courir semblables au bruit des vagues.

— L'entrée de ma sœur fait sensation, dit négligemment Anatole.

— La marquise est ravissante! s'écria Dervilié. — Puis il ajouta en regardant la vicomtesse : — Grace à l'éclat de sa toilette. — La seconde partie de la phrase semblait demander pardon pour la première.

— Examinez cette dame mise si ridiculement, et qui vient de prendre place au balcon.

— C'est, répondit Dervilié, la sœur de l'un de mes collègues aux requêtes.

Lalagée, accompagnée d'Emmanuel, entra dans la loge contiguë à celle de la marquise, vêtue avec sa modestie et sa simplicité d'habitude, les cheveux partagés sur le front et descendant en bandeaux lissés sur les tempes. Une robe blanche, une ceinture d'un bleu céleste et un bouquet de roses à la main, elle attira l'attention et les suffrages de toute la salle; le parterre fit volte-face, et on entendit sortir de cette foule animée ces mots : — Charmante! Qu'elle est jolie!.... Ravissante! — Elle s'inclina timidement sur la loge comme pour voir dans la galerie à qui s'adressaient ces hommages. Ce mouvement fut-il compris? toujours est-il que des applaudissemens retentirent, et que les spectateurs furent quelque temps occupés de la jeune femme. Elle recula un peu son siége. Elle avait alors vingt-cinq ans; et le caractère de sa figure

était si juvénile qu'à peine on lui en aurait supposé dix-neuf.

— Est-on plus idéal que cette jeune puritaine? disait Anatole.

— Il y a deux ans que son père est mort en Suisse ! Horticulteur et botaniste jusqu'au dernier soupir, il est tombé, en herborisant, dans un abîme sur je ne sais quelle montagne. Le gouffre a été son tombeau. Tenez, madame la vicomtesse ! voyez-vous, au parterre, ce vieillard à moustaches grises dont la tête est fortement caractérisée ?...

— Il a une cicatrice au front ?

— Oui ! Eh bien ! c'est ce fameux Vétéran dont je vous ai parlé. Observez le jeu de sa physionomie. Il est au service chez M. de Flavigny. Il a failli se tuer pour retirer le banni de l'abîme... Il paraît que, depuis deux ans, la douleur des deux époux s'est humanisée, puisque les voilà au spectacle.... On applaudit la puritaine ; elle en est toute confuse.

— Ce jeune ménage est touchant ; M. de Flavigny est fort bien aussi.

La marquise sentit le succès qu'elle avait obtenu, effacé par l'espèce d'ovation décernée à la femme qui était dans la loge voisine ; elle se pencha un peu, et vit Emmanuel auprès de Lalagée !

La comtesse de Touresnel, parvenue à distraire Loyse de son amour, triomphait, et l'accompagnait partout, jouissant ainsi de la fortune de son amie.

La marquise lassée s'était peu à peu laissé conduire à toutes ses fantaisies. On avait souvent cherché à lui plaire ; on y avait réussi quelquefois : mais elle repoussait toutes les tentatives de mariage. Les médisans s'en égayaient. Elle s'était sauvée d'elle-même par une folle dissipation : cependant Emmanuel l'occupait toujours. Que se passa-t-il en elle quand elle se fut inclinée vers la loge où se concentraient de si soudaines admirations ?

— Tu m'as menée ici pour me dissiper un peu, mon ami, et je suis bien aise d'y être venue puisque tu as l'air content, disait Lalagée. Mais une loge à nous deux ! c'est une galanterie que tu me fais là !

— Tu n'aimes pas à être gênée dans l'expression de ta pensée, ma chère amie, et je suis comme toi. Nous allons si rarement au spectacle !

— Ce bon Vétéran ! comme il nous regarde !

— J'ai pris la précaution de consulter le docteur, qui a bien voulu ne pas trouver d'inconvénient au plaisir que nous prenons. — Elle était enceinte depuis plusieurs mois : mais elle s'en trouvait trop heureuse pour en souffrir.

Les spectateurs, aiguillonnés par l'attente, s'impatientèrent à grand bruit ; le public parlait en souverain mécontent, et c'est au milieu de ces rumeurs passionnées que le drame commença. Il intéressait Emmanuel et Lalagée... Tout-à-coup, à la fin du

troisième acte, elle éprouva une vive oppression; et son mari, la voyant pâlir, l'interrogea :

— Qu'as-tu, ma bien-aimée?

— J'éprouve une violente palpitation, un vertige froid....

— Viens un instant dans le foyer.

— Pendant l'entr'acte... Mais non; il m'est impossible d'attendre : théâtre et spectateurs tout semble vaciller...

Il l'enveloppa de son manteau avec sollicitude, et ils sortirent de la loge. — Es-tu mieux, Lalagée? es-tu mieux? — Non, mon ami!... J'ai besoin d'air...; j'ai besoin de sortir d'ici. — Partons, partons. — Ils descendent. Arrivés sous le péristyle, Emmanuel prie un commissionnaire de leur faire avancer une voiture de place. — J'ai perdu un de mes gants, dit-elle. — Le voici, répond-il regardant derrière une colonne. — Il y va, se baisse pour le ramasser; en ce moment, une femme lui touche l'épaule, et lui dit d'une voix éraillée : — Que cherches-tu là, bel homme? Viens avec moi dans le passage. — Il la repousse sans détourner la tête, et rejoint Lalagée à l'instant où la voiture arrivait. La prostituée le suivait.... Soudain Lalagée étend les bras, sa figure se décompose, elle pousse un cri : — Cornélie!... Ma sœur! — Il se retourne, et voit Cornélie dans une toilette hideuse d'impu-

deur!... — Va-t'en, malheureuse! lui crie-t-il; va-t'en! — Elle s'enfuit épouvantée.

Lalagée est tombée sur la roue de la voiture; ses cheveux sont en désordre; la fixité pâle de ses traits est effrayante; Emmanuel la soutient, abîmé de terreur. Vétéran, qui s'est aperçu de leur sortie, mais qui s'est péniblement ouvert passage, accourt, frémit et partage les angoisses de son maître. On leur offre secours au café qui est à l'angle. On pose Lalagée évanouie sur un fauteuil : Emmanuel mouille ce front taché de quelques gouttes de sang. La foule se forme, se grossit autour d'eux, regarde, et questionne avec cette curieuse indifférence naturelle aux habitans des grandes villes.

— De l'air! de l'air! s'écriait Vétéran. Par pitié, messieurs, un peu d'air!

— Lalagée! Lalagée! disait Emmanuel.

— Croyez-moi, monsieur, partons... Elle ouvre les yeux.

— Oui, partons.

— Passage! faites passage!

Et la foule se meut, se heurte, s'ouvre; Emmanuel soulève Lalagée, la porte dans le fiacre. Vétéran donne l'adresse au cocher, monte, et la voiture, qui marche au pas d'abord, s'éloigne bientôt rapidement.

Emmanuel la tient collée sur sa poitrine; elle s'agite, pousse des soupirs étouffés, renaît un peu;

puis étreint son mari en lui disant : — Mon Emmanuel! ma famille est frappée de réprobation ! — Il la console, la berce de paroles tendres; et Vétéran, qui n'ose les interroger, s'enfonce, tout ému, dans un coin de la voiture.

— On m'a caché le déshonneur de Cornélie; on a craint de trop m'affliger.

— J'ignorais qu'elle en fût à ce degré d'infamie.

— L'infortunée !...

— Es-tu remise, ma chère amie?

— La douce chaleur de ta poitrine me ranime, et je sens battre ton cœur si près du mien !...

L'effroi de la sourde-muette fut bien éloquent lorsqu'ils entrèrent dans la chambre où elle les attendait! Et elle avait le triste privilége de ne pouvoir comprendre tout le malheur de Lalagée. On la mit au lit, en proie aux frissons de la fièvre. Vétéran courut chercher le docteur. Il arriva, examina long-temps la malade, et dit à Emmanuel : — Il est important que je ne m'éloigne pas. — Ils passèrent la nuit à son chevet.

XXIV.

OU EST-ELLE?

Comment, par quelle pente rapide, Cornélie était-elle tombée dans un tel avilissement? En sept années! Si brillante naguères, aujourd'hui si abjecte! l'admiration de ceux qui la contemplaient, aujourd'hui leur jouet impur!

L'abbé Jaumers, instruit par Emmanuel de la corruption où elle vivait, avait pris à tâche de l'en retirer. Il s'était présenté à son hôtel. Mais ses exhortations onctueuses, logiques ou menaçantes, échouèrent. Le luxe était devenu une seconde vie pour elle; son délire un besoin. En vain le vieil ultramontain fit-il abnégation de son rigorisme; en vain se jeta-t-il à ses pieds; elle lui répondait par des rires ou des impiétés. La débauche a des fascinations qui usent vite et dégoûtent de tout; elle énerve les facultés, et ne leur laisse d'autre avenir

18.

que celui d'un abrutissement graduel. L'apôtre ardent bravait son dédaigneux accueil, ses injures mêmes. Enfin, lasse de tant d'obstination, Cornélie lui fit défendre sa porte.

D'Orbéry, par l'étourdissante vivacité de ses sarcasmes, la charmait ; l'élégance des manières d'Anatole paraissait déjà froide à cette jeune bacchante. Ruiné par ses exigences, révolté de son ingratitude, le vicomte s'aperçut du rôle honteux qu'elle lui faisait jouer ; trahi, il se sépara d'elle.

D'Orbéry, pour se dérober aux poursuites de ses créanciers, fut obligé de se cacher dans un des faubourgs les plus retirés de Paris. Et elle le suivit ; elle affronta cette dégradation sociale qu'on nomme misère.

Elle passa courageusement de la mollesse éblouissante de son hôtel au quatrième étage d'une maison retirée et sombre, des prestiges de la mode et des miracles de la cuisine moderne au supplice d'une vie nécessiteuse, à la crainte du lendemain. N'oser ouvrir une porte sans frémir d'y voir un visage sec et dur de créancier, qui entre un mémoire à la main ; détourner la tête dans la rue, quand on vous salue : pour une femme qui avait vu un nombreux domestique, des femmes, des valets, des jeunes fashionables, s'empresser au moindre de ses gestes, c'était une rude existence. La coquetterie et la misère étaient là ! Condamnée quelque-

fois à préparer elle-même les mets, elle ne touchait aux plats que bien gantée, de peur d'altérer la blancheur de sa peau et la forme de sa main ; elle ne s'approchait du foyer qu'avec un écran : mais elle ne put jamais se déterminer à laver le linge. Elle s'était attachée à d'Orbéry ; et, pour l'aider à vivre, il fallut bientôt vendre parure et cachemires. Il y avait quelques jours qu'un parfum de qualité douteuse, un bouquet mal assorti lui répugnaient ; elle en avait des vapeurs ou la migraine : eh bien! elle supportait aujourd'hui l'air concentré d'une petite chambre sur la cour. Elle oubliait ses beaux équipages si mollement suspendus pour le fiacre, dont le rude cahotement l'égayait ; et encore fallut-il bientôt aller à pied.

Leurs ressources s'épuisaient ; car la prodigalité la suivait même au sein de l'indigence. La santé affaiblie de d'Orbéry, son épuisement chaque jour plus visible, exigeaient aussi des dépenses ; elle pourvoyait à tout. Mais les vertus qu'inspire une telle abjection se changent bientôt en vices plus ou moins déguisés et honteux. Elle fut même contrainte, après bien des hésitations et des larmes secrètes, à se faire un revenu de sa beauté..... Je m'arrête ; il est des tableaux que tout écrivain chaste doit voiler, même en les flétrissant.

Un soir, en rentrant, elle déposa de l'or sur la

cheminée, et vit d'Orbéry, plus triste, jeter au feu des papiers amoncelés :

— Qu'est-ce? lui dit-elle.

— Des chefs-d'œuvre!

— Comment?

— Mes poésies.... Il y a là de quoi défrayer quatre ou cinq immortalités littéraires, comme on en fabrique de nos jours. L'intrigue bâtit les réputations, et la malice quotidienne d'un ennemi les renverse. C'est une petite guerre dont le public s'occupe fort peu; il prend ce qu'on lui donne. Mais quand j'entends nos renommées faire les prudes et les vierges devant le public, je ris de ce *bégueulisme*, et je dédaigne de m'abaisser jusqu'à nos grands auteurs : je vaux mieux qu'eux tous, et je brûle mon immortalité. Je me chauffe au feu de joie de mes vers, heureux de réclamer pour eux et pour moi l'oubli qui nous attend tous. Va! j'aime mieux vivre dix minutes près de toi, ma toute ravissante, devenir fou à toucher ton bras, que de vivre vingt siècles dans la mémoire d'êtres que je ne connaîtrai pas... Et puis, les fautes d'impression! vois-tu? oh! les fautes d'impression!

— Comment? comment?...

— Je n'aurais pas le temps de corriger mes épreuves.

— Que dis-tu là, méchant?

— Je perds mon *moi*, comme disent les adeptes; mon corps se dissout.

— Tu m'effraies...

Il se prit à rire : mais, malgré sa gaîté factice, l'effroi de la mort se trahissait en lui; les traits de sa figure décharnée se roidissaient, et l'épigramme commencée finissait quelquefois en rêverie. Pour s'arracher à l'obsession de ses noires idées, il avait alors recours à l'opium et à d'énergiques irritans. Les progrès de son mal devenaient affreux, et son désespoir affligeant. Se sentir dépérir sans avoir d'espérances de rétablissement, ni de consolations célestes, descendre pas à pas et par des douleurs atroces dans le néant, tenir encore à des jouissances qu'on regrette et qui échappent dès la jeunesse, est-il supplice semblable à celui-là? Son imagination semblait plus vivace que jamais; en s'exaltant elle animait celle de Cornélie, qu'il adorait ou qu'il repoussait en fureur : — Va-t'en, femme, lui disait-il une nuit, tu es la cause de ma mort!... J'assiste à la décomposition de mon être... Je m'anéantis... Mais cette pensée toujours puissante, toujours vive... Si je m'étais trompé!... Horrible! Horrible!... Je voudrais être sûr du néant... Femme, sans toi j'aurais quelques années encore!.. Souffrir!.... mourir!.... sans espoir!....— Après des insomnies, des blasphèmes, des larmes, de stupides frayeurs, il mourut; et, dans l'impression que

laissa ce terrible spectacle à Cornélie, elle ne savait pas ce qu'elle devait croire, ou des railleries audacieuses du sceptique, ou des terreurs de l'agonisant.

Elle fut bientôt consolée par de nombreux adorateurs, et se vengea sur eux des privations qu'elle avait endurées; elle ne tarda pas à les effrayer par ses ruineuses folies. Un d'entre eux, plus épris, après avoir dépensé sa fortune en extravagances pour elle, fut obligé de se sauver à Bruxelles et de là en Angleterre; elle l'y accompagna. Après deux années de voyages, elle sentit le désir de revoir son pays, et suivit un lord qui venait passer un hiver à Paris : mais elle lui dévora tant de guinées qu'un beau jour elle se trouva seule. Les années s'écoulaient. Belle encore, elle se vit abandonnée; elle ne pouvait s'accoutumer à cette solitude; toute réflexion lui pesait. Plus les agitations étaient vives, plus elle s'y plaisait; changer de positions, de parures, d'amans, devenait un délice pour elle. Son isolement l'affligea; elle se rappela la maladie de d'Orbéry, ses ressources d'alors, secoua la tristesse qui l'obsédait, et fut contrainte de descendre un degré dans le vice; dès lors sa chute fut rapide.

Les conseils de l'abbé Jaumers et les dernières volontés du banni avaient déterminé Emmanuel au silence; il craignait un chagrin continuel et sans ressources pour la santé frêle de Lalagée. Ils espé-

raient éloigner de ses lèvres ce calice d'amertume ; elle vivait dans la retraite : à la ferme pendant l'été, dans la rue Notre-Dame-des-Champs pendant l'hiver ; elle n'allait presque jamais au spectacle... et un accident affreux déjouait toutes les précautions soigneusement prises.

La nuit fut bien douloureuse... — Cornélie ! Cornélie ! Je veux voir Cornélie ! disait-elle dans l'agitation de la fièvre.

— Demain, dès qu'il sera jour, j'irai m'informer d'elle. Tu la verras dès que tu seras rétablie. En attendant, elle habitera un appartement convenable, où elle aura des conférences avec notre respectable ami.

Cet espoir la calma un peu. L'accident que le docteur craignait n'ayant pas eu lieu, il se retira sur le matin : mais il ne se prononça pas. En le reconduisant, Emmanuel trouva Vétéran à l'antichambre. Il l'envoya prévenir l'abbé.

La présence fut douce à la jeune femme, qui lui fit part de ses espérances. Emmanuel était sorti pour les réaliser, s'il se pouvait ! Il trouva l'odieuse maison qu'elle habitait... elle n'avait pas reparu depuis la veille au soir. Il apprit qu'elle était, dans les premiers mois de son entrée dans ce repaire, plongée en de sombres mélancolies, mais qu'elle devenait parfois sémillante et gaie.—Ce serait une excellente personne, ajoutait-on, si elle ne s'enivrait pas !

XXV.

LES DEUX LITS.

L'abbé Jaumers était assis dans le salon quand il vit entrer Emmanuel ; il l'interrogea, et frémit à écouter son récit. — Votre femme, lui dit-il, demande avec instance sa sœur ; et le docteur pense que, si elle lui parlait, si elle en obtenait un repentir ou une promesse, il se pourrait opérer en sa maladie une révolution heureuse.

— Aussitôt que je l'aurai embrassée, je recommencerai mes recherches, mon ami ; mais je veux l'embrasser, lui dire quelques mots, prendre des forces dans un de ses regards. — Il allait monter ; l'abbé le retint par le bras.

— Qu'est-ce ? s'écria Emmanuel... Morte !... morte !... Tuez-moi avec ce mot !

— Non ! mon fils ! J'espère qu'elle vivra..... mais les espérances de sa grossesse sont détruites.

— Détruites! répéta-t-il d'un air effaré... Un enfant tant souhaité!...

— Cet accident n'est pas ce qui inquiète le docteur... Cette fièvre...

— Et cet affaiblissement que j'observe en elle depuis la mort de son père; cette douleur concentrée qu'elle nourrit, ces reproches intérieurs qu'elle se fait de m'arrêter dans ma carrière sociale, cette torture qu'elle subit coup d'épingle par coup d'épingle, cet ébranlement de l'organisme nerveux, ces palpitations!... Elle languit malgré mes consolations et le bonheur qu'elle me donne; son ame se résigne, mais son corps dépérit!... J'avais cru distraire son chagrin en la conduisant au spectacle.... Ce dernier malheur l'achève!... Le vase était plein; c'est la dernière goutte qui tombe... Je la perdrai! je la perdrai!... — Et ses larmes jaillissaient, ruisselaient sur son visage. Oh! que des pleurs d'homme font mal à voir!

— Nous la conserverons, mon ami. Vous, songez, en paraissant devant elle, à être calme, à ne pas aggraver son mal....

— Je commanderai à mes gestes, à ma douleur; je sourirai; j'aurai de la joie s'il le faut: mais laissez-moi, laissez-moi monter, je vous en conjure. — Il essuya ses yeux; et, se regardant dans une glace: — On ne croirait pas que j'ai pleuré, n'est-ce pas?

— Mon pauvre ami ! dit l'abbé. — Son austérité était vaincue par des accens si vrais. — Que direz-vous à votre femme, qui vous interrogera sur sa sœur?

— Je dirai... Je ne sais... Ma tête se perd. — Je lui dirai qu'elle la verra demain, après-demain. — Puis, je partirai; j'irai à la police prendre des renseignemens. Je la retrouverai : il le faut; je le veux.

— Après la mort de M. d'Orbéry nous l'avons perdue de vue, l'infortunée? N'est-elle pas allée en Angleterre, je ne sais où? Nos tentatives pour découvrir sa vile retraite ont échoué. D'ailleurs, mes paroles eussent été infructueuses. Le vice ne lâchera plus cette proie : il l'a saisie trop puissamment.

— Dieu nous a encore enlevé un enfant, dit Lalagée quand Emmanuel entra. Il nous frappe sans relâche.

— Sa volonté s'accomplisse!

— Il est pourtant des malheurs auxquels il est presque impossible de se résigner.... Et ma sœur?... — En prononçant ces mots, son visage enflammé se couvrit d'une teinte encore plus colorée : tous les muscles y étaient en action. Il se hâta de lui donner des espérances vagues, incertaines, mais des espérances enfin sur son retour. — O mon Dieu ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec fer-

veur, pardonne-lui ses péchés : on l'a trompée ; verse en elle un rayon de ta grace ; dis un mot, et son ame sera guérie.

— Ne parle pas autant, ma bien-aimée, lui disait Emmanuel ; et l'émotion lui saccadait la voix.

— Invoquer mon Créateur, l'appeler à mon aide sur mon lit de souffrance, me console et me soulage, mon cher ami. — La sourde-muette, placée au pied du lit, suivait tous ses gestes.

— Vous n'avez pas déjeuné? dit, un moment après, Lalagée. — Elle étendit la main et sonna : Vétéran arriva, cherchant à sourire, lui aussi. Elle lui dit de mettre le couvert et de faire servir. Ce repas pris à la hâte, Emmanuel, prétextant une affaire, sortit. — Cornélie! Cornélie! lui dit-elle; retire-la de cet abyme ; amène-la-moi. Mais il fait froid ; prends ton manteau, et dis à Vétéran de te faire avancer un cabriolet. — Ce calme sur un lit de douleur, ces tendres sollicitudes, qui n'étaient pas même interrompues par des souffrances aiguës, cet oubli d'elle-même et cette affectueuse piété pour une sœur avilie, édifiaient à la fois et bouleversaient Emmanuel.

La Seine charriait des glaçons, et sous les arches des ponts elle était déjà congelée; l'eau coulait bourbeuse, pesante ; quelques flocons de neige se détachaient d'un ciel chargé, et le vent tourbillon-

nait sur les quais. Emmanuel s'arrêta à l'hôtel de la préfecture de police, et monta au bureau des renseignemens. L'employé était un vieillard méthodique, compassé, lent, et habitué à toutes les catastrophes de la vie; elles se succèdent toujours au sein de l'immense capitale, réceptacle de tant de malheurs, de vices et de vertus aussi! Il prenait sa tasse de café quand le jeune homme, à qui les minutes pesaient comme des heures, fut introduit. — Asseyez-vous, asseyez-vous, monsieur, lui disait lentement l'employé. Vous me permettez de prendre mon café, n'est-ce pas? Hé! hé! c'est une excellente boisson! J'en prends deux fois par jour.

— Pardon, monsieur! j'ai hâte de recueillir les renseignemens dont j'ai besoin..... Il s'agit d'une jeune femme de vingt-cinq ans, qui, cette nuit, a disparu de la maison qu'elle habitait. Si vous me lisiez les rapports faits, ce matin, à la police, peut-être...

— Nous allons voir; nous allons voir cela, mon cher monsieur. — Il acheva paisiblement son déjeuner, déposa la tasse sur la cheminée, mit sur ses cheveux un bonnet de soie noire, puis un abat-jour de taffetas vert sur ses yeux, adapta ses lunettes à ses tempes, et ouvrit enfin un grand registre où les rapports qui le concernaient n'étaient pas encore transcrits. Il les prit, les posa les uns sur les autres, dans l'ordre des heures, et lut : « Événe-

« MENS DE LA NUIT. » — Eh ! mais, j'ai déjà eu, je crois, l'avantage de votre visite.

— Il est vrai...

— Votre santé est bonne ?...

— Oui... mais...

— J'ai l'honneur de vous prévenir que je ne suis chargé que de consigner les accidens de la nuit. Si la disparition de ladite personne a eu lieu en plein jour, consultez mon voisin, un jeune homme fort obligeant, mais qui n'a peut-être pas...

— La nuit, la nuit, monsieur !...

— Alors !..... nous verrons bien..... Une jeune femme, dites-vous ? Il lut :

« A neuf heures du soir, un homme s'est « tué... » Ce n'est pas cela !

« A dix heures, à la pointe Saint-Eustache, un « enfant a été écrasé par une charrette. » Ce n'est pas cela.

« A dix heures trois quarts, rue du Fouarre, « une femme s'est jetée par la fenêtre ; elle est « tombée du cinquième étage dans la rue. Elle « est morte deux heures après... » C'est peut-être cela ! ajouta-t-il froidement et en soulevant ses lunettes.

— Continuez, je vous prie ; il y a peut-être des observations à l'appui... De grace, continuez !

— Voyons ! voyons ! Il lut : « On attribue cet

« acte de désespoir à la misère ; elle était veuve,
« mère de quatre enfans et n'avait pas d'ouvrage... »
Ce n'est pas cela.

« A minuit et demi, un étudiant a été trouvé « mort... » Ce n'est pas cela. Le jeune homme a été assassiné ; j'ai connu feu son père.

« Deux amans se sont asphyxiés... Dix-sept ans... « vingt-deux ans... » Ce n'est pas cela. Ils ont oublié l'heure : quelle négligence !

« A une heure du matin, une jeune femme... » — Ah! c'est peut-être cela!... — « Une jeune « femme s'est jetée dans la Seine, au pont des « Arts : on l'a presque aussitôt retirée de l'eau, « grace à l'activité de messieurs les employés du « sauvetage des noyés; elle était en costume de bal. « On lui a prodigué tous les soins de l'art; elle est « revenue à la vie. Mais, comme elle était en proie « à un délire effrayant, on a conduit la susdite à « l'Hôtel-Dieu, où elle a été couchée et réchauf- « fée. Sur les renseignemens pris, on a reconnu « que c'était une..... » Est-ce cela, monsieur?

— Oui, je crois... Oui!... répondit-il sourdement.

— Désirez-vous voir cette femme et la réclamer à l'hospice ?

— Sans doute, monsieur.

— Alors il faut vous adresser au bureau des réclamations, à l'étage supérieur; on vous indiquera.

Nous avons besoin de régularité, de méthode... Sans quoi, la confusion... Je le répète à tous mes agens, je leur dis : — Messieurs.... — Sans lui laisser le temps de finir, Emmanuel salua et sortit.

Ces pénibles formalités remplies, il courut à l'Hôtel-Dieu, ville de douleur qui a ses rues de lits, ses ponts à elle, sa population uniformément vêtue, numérotée, sans cesse renouvelée, et qui s'est, pour ainsi dire, mise sous la protection de Notre-Dame. La souffrance placée à côté de la prière! cela devait être. Mais combien peu de ceux qui vont s'agenouiller sous les voûtes imposantes de l'église songent à prier pour le malheur qui souffre, languit ou meurt à quelques pas de là!

Il arriva jusqu'au lit de l'infortunée, que la fièvre agitait aussi; elle était causée par le froid de l'eau et par une violente émotion. Un glaçon lui avait ensanglanté le visage dans sa chute. La tête enveloppée de linges, le teint couperosé, l'orbite de l'œil agrandie par la fermentation de ses idées; elle se tordait sur sa couche en désordre et injuriait une sœur qui la grondait.

— Pourquoi, criait Cornélie, ne m'a-t-on pas laissée mourir? croit-on que je tienne à la vie?... Bah! j'ai goûté tout le plaisir qu'elle peut donner; elle ne m'est plus bonne à rien. Quand la robe de bal est devenue chiffon, on la jette!...

— Taisez-vous, méchante femme ! Dieu vous punira, lui répondit la sœur scandalisée.

— Dieu !... Ah ! ah ! ah ! Dieu !... Si je me suis amusée de l'existence qu'il m'a donnée, qu'est-ce que cela lui fait ?... S'il existe, je n'en sais rien. Est-ce qu'il a pris la peine de compter mes folies et de les enregistrer ? A-t-il là-haut une comptabilité de nos travers tenue à parties doubles ? Les livres doivent être volumineux et la bibliothèque bien grande..... Quelle extravagance ! La vertu a été inventée par les laides et les vieille s.

— Malheureuse ! s'écria Emmanuel en s'approchant, c'est d'Orbéry qui vous a enseigné ces blasphèmes.

— Ah ! monsieur, tâchez de calmer cette impie ; car ses blasphèmes m'épouvantent, et je m'en vais.

— Vous voilà, mon cher beau-frère !..... Je l'avoue, cette petite bégueule de Lalagée m'a fait peine à voir ; depuis quelques jours j'avais le dessein d'en finir.... Il y a des instans où je deviens folle... Je chante, je danse, je bois, puis je songe à me tuer... J'ai peur quelquefois, et je crois sentir un démon me saisir, m'entraîner... J'ai vu agoniser d'Orbéry... Il a eu peur, lui aussi, en mourant ! C'était hideux !... Ah ! ah ! — Elle mit ses mains sur son vi sage... — Depuis ce jour-là, continua-t-elle, je me suis étourdie à force de m'amuser. J'ai voyagé, j'ai

ruiné plus d'un fou.., j'ai effrayé mes adorateurs ; alors j'ai repris ma liberté , et... — Mais que me voulez-vous ? que venez-vous faire ici ?... Vous m'avez volée, vous et Lalagée; vous m'avez dérobé l'héritage de mon oncle et de mon père ; vous m'avez fait passer pour morte , et j'étais bien vivante , ma foi !... Le bon temps !... Maintenant je suis déjà vieille ! Vieille à vingt-cinq ans !... c'est là ce qui me désespère... La mort est pourtant bien horrible !..... Et puis on ne sait pas !..... — L'aspect d'Emmanuel l'agitait ; sa fièvre devenait délire , et ses pensées intimes se révélaient ; ses frayeurs secrètes éclataient; elle se roulait sur ses draps tachés par des gouttes de son sang infiltré à travers les bandeaux. Il s'assit à son chevet.

— Va-t'en ! je ne veux pas te voir, lui dit-elle... J'étais mieux quand tu n'étais pas là !... Ne vas-tu pas me crier que je suis damnée ?... Je m'en soucie bien !...... Si ton vieil abbé vient, je lui jetterai mon oreiller à la face. Laissez-moi tranquille... Oh ! que cette eau était froide ! et comme ce glaçon me déchirait horriblement le visage ! Ils auraient bien mieux fait de me lancer un coup d'aviron sur la tête ! Va-t'en , va-t'en , homme de mauvais augure !

— Cornélie , dit Emmanuel , le repentir ne vous est pas fermé ; et n'importe à quelle profondeur du vice que vous soyez tombée , vous pouvez vous en

relever et commencer une vie qui vous mérite une récompense céleste.

— Toujours la même chanson! Tu es bien ennuyeux!

— Eh bien!.... ne parlons que de la terre, Cornélie. Vous avez aimé Lalagée dans votre jeunesse, quand vous étiez à Ville-d'Avray.

— Il est vrai que je l'ai aimée, dit-elle un peu calmée par ce souvenir : mais elle a été ingrate; elle a flatté mon père, elle m'a attiré sa haine.... Je ne l'aime plus maintenant; ne m'en parlez pas. Ne m'avez-vous pas aussi dérobé l'héritage de mes parens?

— Non; il vous est conservé. Je vous ai cherchée: vous étiez hors de France. Et comment imaginer....?

— Mensonge! mensonge!

— Écoutez-moi, Cornélie. Lalagée est malade; elle désire que vous sortiez de cet hospice, que vous habitiez sa maison : vous serez entourée de soins, d'égards...

— Vous me sermoneriez tout le jour; vous m'ennuieriez à mourir. Votre maison est un couvent; vos actions, vos paroles me seraient des reproches continuels... Laissez-moi... Je ne veux pas faire pitié; j'ai mené une vie étourdissante, j'ai jeté l'argent à pleines mains, j'ai donné des fêtes, j'ai dépensé dix mille francs en un jour pour amuser Anatole; il est devenu gueux et ministériel; il s'est marié,

je crois... Maintenant je veux être libre de me tuer ou de mener encore joyeuse vie. Quand je serai guérie, je m'amuserai si cela me plaît.... J'ai été bien sotte hier au soir.... Mourir !... ce serait cruel !... La mort, elle m'épouvante... ; quelquefois elle me sourit.... Je voudrais être sûre !.... D'Orbéry était bien effrayé.... — Son délire redoublait : en vain Emmanuel cherchait-il à rétablir le calme en ses esprits, rien ne réussissait : le luxe effréné où elle s'était plongée, les orgies, les désordres de sa vie, une ivresse presque habituelle, avaient altéré son intelligence. Il passa quelques heures auprès d'elle, malgré ses injures et son emportement. Le médecin ordonna de la saigner, car une fièvre encéphalique se déclarait. Emmanuel partit enfin après l'avoir recommandée aux soins de la sœur : il se promettait de retourner.

Que faire ? que dire à Lalagée ? Comment la tromper ? comment prolonger son erreur ? Il marchait enveloppé dans son manteau ; la neige tombait plus épaisse d'un ciel noir qui anticipait sur la nuit ; un linceul éclatant, triste, couvrait les toits et la terre ; le bruit des voitures était assourdi ; les piétons passaient vite et en silence ; la Seine traînait à peine son eau lourde, noirâtre, embarrassée ; le froid plus intense dardait ses invisibles aiguillons. Un affreux découragement avait saisi Emmanuel ; un abattement, que la froidure semblait rendre plus

pesant, enchaînait ses pensées; il allait le long des quais, songeait à Lalagée, s'arrêtant, pris d'une amère pitié pour la destinée humaine : ne croyant pas possible que sa femme chérie pût mourir; ensuite pressentant cette mort dans un vague étourdissement, à travers une incohérence douloureuse de prévisions. Il remonta la rue de Seine jusqu'au Luxembourg... Il regarda le palais, entra et monta les degrés qui conduisent à la chambre des pairs. Arrivé à la salle des conférences, il fut arrêté par les huissiers : il dit qu'il voulait parler à M. le vicomte de Matarieux; que ce qu'il avait à lui communiquer était de la plus haute importance et ne pouvait se remettre. On lui dit d'attendre, et qu'à l'issue de la séance, qui allait être levée, il pourrait le voir à son passage. Il s'assied, il veut l'accabler de reproches; sa raison indignée a besoin d'une vengeance publique. Les deux huissiers ayant été appelés dehors, il profite de cet instant et se glisse dans un des couloirs de la chambre. Anatole est à la tribune; il faisait un rapport de pétitions, et ce rapport trouvait faveur sur les bancs ministériels. Il s'agissait des plaintes d'un maire de village au nom de ses administrés contre un curé, qui avait refusé les prières de l'église à plusieurs de ses paroissiens morts sans confession.

« N'enlevons pas aux ministres de Dieu, mes-
« sieurs, disait Anatole, les priviléges saints dont

« l'église les a revêtus. Ne portons pas un pied « profane dans le sanctuaire. » — En prononçant ces paroles avec une onction étudiée que la congrégation payait et applaudissait, l'orateur tourna les yeux vers l'homme enveloppé d'un long manteau qui, à travers l'obscurité, le regardait avec une fixité pénible, étrange ; il se troubla : mais il était devant une chambre attentive. Il tourna la tête et continua : « La religion doit avoir ses libertés ; la « religion est l'appui du trône, le juge et la règle « de nos consciences, le flambeau qui nous éclaire « et nous dirige vers les cieux. » — Des applaudissemens accueillent ces paroles.

— Hypocrite ! s'écrie une voix tonnante partant du couloir ; hypocrite ! — Et un rire effrayant, terrible, se prolonge dans la salle, et fait tressaillir les auditeurs.

Et le malheureux Emmanuel courait comme un insensé dans le jardin désert, revêtu de neige.

XXVI.

L'AGONIE.

Oh! qu'il est cruel de monter les degrés de son appartement, quand on y doit trouver de sinistres paroles et une jeune femme qui vous aime, qui souffre, qui s'éteint! quand il faut lui taire de terribles vérités! quand, par devoir et par tendresse, il faut faire de soi un mensonge continuel et douloureusement assidu! Qu'il y a d'épouvantables douleurs à son chevet! Quel chaos d'images! Que de larmes dévorées! Que d'étouffemens au cœur! Que de vertiges! Que d'horribles visions! Quel délire caché!

Et cette jeune femme, si frêle, se montrait courageuse envers la mort, tout en regrettant la vie. Le docteur, savant, modeste, portant la philosophie dans l'art, l'expérience dans la théorie et une douce humanité dans l'exercice de ses fonctions,

concevait peu d'espérances. Une fièvre lente, accompagnée d'accidens fâcheux, réitérés, de violentes palpitations au cœur, des symptômes d'anévrisme, un amaigrissement général, l'effrayaient et lui démontraient une dissolution imminente. Quelquefois Lalagée avait des pressentimens de sa fin prochaine; quelquefois elle se livrait à de ravissantes illusions. — Mon bien-aimé, disait-elle à son mari, le printemps me guérira ; nous irons à la ferme. Quel air pur on y respire! Les bonnes fraises que nous y mangerons! Quel bonheur de les cueillir ensemble, et d'aller voir, chaque matin, si les pois que nous cultivons grandissent et se développent! Que j'aime à parcourir avec toi nos allées bordées de fleurs épanouies! Cornélie y viendra; nous la rendrons à la vertu : n'est-ce pas, mon bien-aimé?

Il répondait en souriant ; il la rassurait, et lui parlait aussi de printemps, de promenades par de tièdes matinées. Les infortunés! Ils cherchaient quelquefois à se tromper tous deux! et jamais, dans leur innocente union, ils n'avaient eu de mystère l'un pour l'autre, si ce n'est à l'époque des anniversaires de leurs fêtes!

Un jour que le docteur sortait de la chambre de Lalagée, Emmanuel, qui le reconduisait, le vit secouer tristement la tête; et, quand il fut parti, le jeune homme, ne pouvant plus maîtriser ses émotions, s'attacha à un meuble de l'antichambre,

et le serra convulsivement contre lui, en exhalant un long soupir et des sanglots étouffés. Vétéran courut à lui, et lui montra du doigt la chambre de la malade. Quand il rentra, elle lui dit : — Crois-tu donc que je n'aie pas entendu?

L'abbé Jaumers ne quittait presque plus l'appartement; la sourde-muette y restait immobile et cherchant à deviner les désirs de Lalagée. Un matin, voyant Emmanuel sortir, la malade dit à l'abbé : — Mon père, je ne me consolerai jamais de perdre un si bon mari, un être si doux et si aimant; jamais, jamais je ne me résignerai à mourir.

— Nous sommes loin de désespérer de vos jours, ma fille, dit l'abbé; mais si la volonté de Dieu vous rappelle à lui avant votre époux, vous ne démentirez pas une vie pieuse par un jour de rébellion.

— Non, mon père, répondit-elle. — Elle le fit asseoir à son chevet, et lui raconta son innocente vie, tout occupée par Emmanuel et par Dieu. Et l'abbé, ému de cette candeur, leva les mains et la bénit. — Pourtant, quand son mari arriva, elle détourna la tête et pleura.

Elle éprouva, ce soir même, de plus douloureuses palpitations. Emmanuel la soutenait; elle s'appuya la tête sur son sein et lui dit : — Reste ainsi; je souffre moins quand tu es là!... La ferme sera bien jolie, cette année; les arbustes que tu as fait

planter autour du bosquet y rendront l'ombre plus fraîche et plus embaumée. Il y aura de douces soirées là ; et quand la lune y brillera parmi les jasmins, les chèvrefeuilles, les rosiers, les lilas fleuris, souviens-toi de moi. — De chaudes larmes descendaient silencieuses le long des joues d'Emmanuel ; elles vinrent mouiller le front de Lalagée. — Non, ne les essuie pas ! dit-elle. Mon Dieu ! être aimée ainsi, avoir vingt-quatre ans, et mourir ! Eh ! qu'ai-je fait à Dieu ? que lui ai-je fait, moi pauvre jeune femme, qui ai tant d'amour ?... Moi qui étais si heureuse de vivre avec lui !.. Nous avons eu des peines bien vives ! mais nous les portions ensemble. Pourquoi nous séparer ? Qu'ai-je fait à Dieu ?

— Ne parle pas ainsi, ma bien-aimée ; tu vivras !.. Le printemps te sera favorable... Espérons, espérons. — Il essayait de sourire en lui disant ces mots, qui arrivaient brisés sur ses lèvres.

— Tu maigris, mon Emmanuel ; tu t'affliges trop : tu tomberas malade. Aie donc soin de toi. Pose-moi sur l'oreiller maintenant, mon ami, et résignons-nous à la volonté de Dieu. J'ai tort de me plaindre : je dois prendre mes souffrances en patience et en esprit d'expiation. N'oublie pas de prier pour moi tous les soirs. — Elle joignit les mains, et ses yeux élevés vers le ciel révélaient la confiance, la résignation.

Elle demanda une plume et du papier, le lendemain, après une nuit fort agitée. Elle écrivit à sa sœur :

« Ma chère Cornélie,

« Je suis bien malade ; je ne me relèverai pas « du lit où je suis couchée...Je meurs avec regret... « Je laisse un si bon mari sur la terre ; il sera si « malheureux de ma mort !... L'espérance d'être « unie en Dieu avec lui dans le ciel me soutient et « me console.

« Il est une autre espérance qui m'est bien chère « aussi : c'est que tu sauras expier tes erreurs. Si « elles sont grandes, la miséricorde de Dieu est « infinie... Écoute les conseils salutaires de l'abbé « Jaumers... sa parole est évangélique... Je ne « puis écrire long-temps... et je sens que mes pal- « pitations reviennent... Que la nouvelle de ta « conversion me serait douce en ce moment!.... « On me dit que ta présence... Adieu, je n'ai plus « la force de continuer... J'ai besoin de courage... « Adieu, chère Cornélie. Souviens-toi que j'ai prié « pour ta conversion... Le souvenir de notre bon « père...Adieu !

« Lalagée de Flavigny. »

Elle ne put tracer l'adresse qu'en priant Emmanuel de la soutenir : elle le supplia ensuite de s'é-

loigner. L'infortuné sortit, et alla se jeter sur un lit placé dans la pièce voisine, oppressé, la tête alourdie par la douleur. Lalagée resta deux heures renfermée avec l'abbé Jaumers : et quand elle fit rappeler son mari, une sérénité recueillie régnait sur son visage.

Sa respiration s'embarrassait, et les illusions erraient encore autour d'elle : le feu de la vie était dans ses beaux yeux. — Oh! ne t'éloigne pas, mon ami, disait-elle à son mari; reste là!... Soulève-moi la tête... Merci... Écoute... je veux te parler...

— Parle, ma chère amie, parle.

— Mon Dieu, protége-moi, prends pitié de moi... Je te dirai cela tout à l'heure, mon ami....

— Oh! dis-le-moi, ma bien-aimée...

— Nous avons le temps.... tout à l'heure.... — Son haleine ne s'échappait plus que lente, pénible et bruyante. L'abbé priait, agenouillé, un missel à la main. La sourde-muette regardait fixement et pleurait. Soudain Lalagée dit : — Viens, maintenant, viens...— Elle agite ses lèvres... mais aucune parole n'en sort... Elle tente un dernier effort; sa bouche se contracte... Elle le regarde... et expire.

Emmanuel n'avait pas entendu! . . . .

. . . .

. . . .

A la voir ainsi, posée sur son oreiller, on eût

dit un ange endormi, et souriant aux visions d'un sommeil extatique. . . . .

. . . .

. . . .

XXVII.

LE PROCÈS.

D'AUTRES peines, cruelles même après la mort de sa femme, devaient frapper Emmanuel. Il était pauvre; il avait tout fait pour conserver sa réputation d'honnête homme intacte : on cherchait à la lui enlever !!

Le monde ne pardonne pas à un homme d'être en opposition continuelle avec lui; de flageller, par des paroles graves et sincères, sa corruption si bien vernie. L'élégance des habits et des formes y cache une gangrène qui dévore, une lèpre intérieure; et n'importe qui ose soulever ces habits, traduire ce langage, est un ennemi qu'il faut chasser, ridiculiser, écraser, anéantir. Toutes les médiocrités se liguent; c'est une guerre de sarcasmes : bientôt c'est la calomnie qui prend tous les tons, et qui va même jusqu'à s'apitoyer sur celui qu'elle égorge.

La famille de Matarieux s'inquiétait de l'opiniâtreté de Loyse à ne pas vouloir se marier; elle craignait que son amour pour Emmanuel ne se réveillât. Le duc de B*** ne se lassait pas de lui faire sa cour. D'abord séduite par la figure et les piquantes roueries du duc, elle s'était servie de son influence, adroitement mise en jeu : mais elle ne l'aimait pas. Et lui, fort de cette complicité, soutenu par la comtesse, sa parente, il persistait dans le projet d'un mariage qui le rendrait riche à acheter des consciences, un ministère même.

Cornélie était sortie de l'hospice, et, grace aux secours indirects et cachés d'Anatole, elle se trouvait dans une position moins déshonorante. La lettre de sa sœur l'avait émue; puis, ce premier mouvement passé, elle avait ordonné à l'abbé Jaumers, en termes si impérieux, de s'éloigner, que le vénérable ecclésiastique sortit enfin, triste et bafoué par elle.

Emmanuel!... Emmanuel, jeune encore, portait un front maladif et chargé de chagrins; il était devenu chauve!!

Quelques mois après la mort de sa femme, il s'était rendu à la nouvelle demeure de Cornélie. Il la trouva dans un état voisin de l'ivresse, le visage enflammé, et s'exprimant avec une pesante stupeur. Sa maladie avait aussi affaibli le jeu de ses organes. Son œil effronté ne se baissa pas devant Emma-

nuel, saisi, à son aspect, d'un sentiment d'horreur et de douleur indicible.

Il se contint, et lui dit qu'il venait lui parler des affaires de la succession de Lalagée. Il exposa que son oncle était mort en Suisse d'une attaque d'apoplexie foudroyante, et son père d'une chute dans un abyme; qu'ils n'avaient pas laissé de dispositions testamentaires; que Vétéran, ayant recueilli le peu d'argent qu'ils possédaient, le lui avait apporté; que les rentes viagères dont vivaient les deux vieillards étaient éteintes. — J'étais dans l'impossibilité de vous voir, mademoiselle, ajoutait-il. Je me suis d'abord présenté à votre hôtel de la rue Saint-Georges : vous ne l'habitiez plus. Après de nombreuses recherches, j'ai découvert votre retraite au fond du faubourg Saint-Antoine. M. d'Orbéry était mort, et l'on me dit que l'on vous croyait en Angleterre, en Belgique ou en Écosse : j'ai écrit aux diverses ambassades sans obtenir un seul renseignement. Il fallait me cacher de ma pauvre Lalagée. J'ai cru que ma bonne foi connue vous serait un garant. Cet héritage s'élève à douze mille cinq cents francs; je les ai placés à la caisse d'épargnes, en présence de Vétéran; les intérêts s'y sont accumulés : je me suis imposé l'obligation de n'y pas toucher. A titre d'héritier de ma femme, la moitié m'échoit; quand il vous plaira, le partage se fera.

Cornélie répondit que tout cela lui paraissait fort

irrégulier; que, d'après les conseils qu'elle avait pris, elle réclamait quatre-vingt mille francs pour sa part dans les deux héritages. Cette demande écrasait Emmanuel.

— Mademoiselle, on vous pousse à cette infamie, s'écriait-il ; ce sont mes ennemis qui me craignent et me veulent flétrir, afin d'ôter toute autorité à mes paroles. Pouvais-je procéder aux formalités judiciaires, qui eussent absorbé le faible héritage? Quel moyen avais-je de réparer l'illégalité commise en Suisse par un vieux soldat? Le pouvais-je, sans annoncer votre situation à Lalagée? Je la voyais si délicate, si impressionnable, si malade déjà!.... J'étais sûr que la nouvelle de votre position sociale, que devant la justice il m'était impossible de cacher, lui donnerait la mort!... Je sens bien qu'il y a des irrégularités de formes ; mais elles ne procèdent pas toutes de moi. Les circonstances étaient inouïes!... Je n'ai pas réfléchi ; je ne voyais que Lalagée mourante ; je comptais sur plus de confiance de votre part.

— Je n'entends rien à tout cela, dit Cornélie ; j'ai remis le soin de mes affaires à un avoué que Dervilié m'a indiqué.

Dervilié!.... Un avoué!.... Un procès!.... Mon honneur attaqué!.... Ah! c'est aussi trop d'épreuves!... J'y laisserai ma raison!...

Il la supplia d'une voix tantôt pressante, tantôt

découragée, d'entrer en arrangement. Il était loin de posséder quatre-vingt mille francs; mais on vendrait la ferme; il travaillerait... — L'honneur, l'honneur!... Sa conscience était pure : mais, devant les hommes, il désirait au moins conserver l'honneur.

— Cela ne me regarde plus, disait-elle. — Et elle le pria de se retirer. Un procès s'engagea. La mémoire de Lalagée s'y trouvait même inculpée. On accusait ouvertement, dans le monde, Emmanuel d'avoir fait chasser Cornélie de la maison paternelle, et de l'avoir spoliée de ses parts d'héritage. Vétéran était considéré comme son agent. Dès les premiers actes de procédure, Emmanuel rechercha tous les titres qui pouvaient constater sa bonne foi : malheureusement, les deux vieillards n'avaient pas mis ordre à leurs affaires.

Vétéran n'y concevait rien, et disait seulement : — Ma foi! j'ai apporté ce qu'il y avait. L'oncle dépensait beaucoup et n'écrivait jamais rien; le commandant achetait des plantes : voilà! Sacredié! qui ose me soupçonner?...

— Il ne s'agit pas de cela, Vétéran.

— Nous habitions une manière de petite maison en bois, à cinq ou six lieues des villes, parmi les glaciers, les chamois, les ours, les aigles et tout le bagage des montagnes. Nous ne connaissions que deux ou trois chasseurs et une vieille vivandière qui nous fournissaient la ration... Ces messieurs

haïssaient les hommes tout à leur aise... et moi je fumais ma pipe... Je passais mes journées à voir tout ça, ces aigles volant tout fiers, ces chamois sautant, le soleil sur les glaciers, l'eau tombant fine et blanche comme de la poussière..., les villes qui, tout en bas, paraissaient comme des taupinières dans l'herbe verte, et des rivières comme de petits rubans d'argent. Des brouillards me faisaient l'effet de la fumée d'un champ de bataille... Sacredié!.... c'était beau!.... Puis j'allais cueillir des herbes, ou je contais des histoires à la vivandière et aux chasseurs, qui ne visaient pas mieux que moi... Les deux frères sont morts en moins de quinze jours... J'ai pleuré, j'ai fait des paquets, et je vous ai tout apporté... Le premier qui s'avisera de dire le contraire, je lui enfonce mon sabre dans le ventre. Est-ce que nous ne sommes pas des honnêtes gens, donc?.... Et puis le gouvernement va mal... Nous allons chasser les jésuites à coups de fusil, je crois; et alors, enfoncés vos ennemis!

XXVIII.

LOYSE A LA FERME.

— LES convenances ! les convenances ! disait Loyse à la comtesse, toujours les convenances ! J'en ai été l'esclave jusqu'à ce jour : eh bien ! je me révolte, je veux voir Emmanuel. Ma calèche est attelée ; suis-moi, ou ne me suis pas, je vais chez lui. La présence d'une ancienne amie le consolera. D'ailleurs le monde n'en saura rien, nul n'épiera cette démarche, qui restera cachée.

— Ancienne amie ! jolie et fraîche comme tu l'es. Eh ! mais... avec cette toilette si élégamment négligée tu vas le foudroyer, ce pauvre jeune homme. Voici dix grands mois qu'il pleure sa femme !... Coquette, tu n'as pas pitié de lui !

— Cesse tes plaisanteries ; elles me font mal ! Si j'ai des torts envers lui, mon excuse est dans ce

que j'ai souffert... L'étourdissement du monde m'a distraite ; mais je n'ai jamais été heureuse.

— Est-ce que tu songerais à l'épouser? Un homme attaqué par l'opinion publique!

— Il l'est injustement!

— Tu m'effraies!.. Songes-tu à lui permettre encore d'aspirer à ta main? Oublierais-tu le respect de toi-même et de ta position?...

— Est-ce l'oublier que de réparer...?

— Tu ne parles pas sérieusement, ma chère amie? — La comtesse paraissait vraiment désolée des dispositions de son amie; elle la connaissait si impérieuse, si ferme en son vouloir, qu'elle tremblait pour le résultat de cette visite. Emmanuel, lassé de tant de malheurs, pouvait se laisser dominer par l'enivrement d'une brillante fortune; et, une fois dans la position qu'il aurait ainsi conquise, il imposerait silence à tous ses ennemis. Tout se tait devant l'or. Cette visite allait tout dénouer.

— S'il ne faut que me convertir un peu, dit en riant la marquise, je croirai tout ce qu'il voudra.

— J'irai avec toi, Loyse!

— Un peu d'hypocrisie... Bah!.... J'aurais dû commencer par là... Mais je tenais encore à des illusions... Je suis en progrès....

— O mon Dieu! si l'on nous écoutait!... Tu es incorrigible.

— Je dis tout haut ce que vous pensez presque

toutes. Ne sais-je pas que votre vie dans le monde est une dissimulation continuelle? A quoi vous sert-il d'aller à la messe? En avez-vous moins d'intrigues ?

— Tais-toi donc!

— Je verrai Emmanuel, je lui offrirai l'appui de ma fortune, et il en a besoin dans ce procès. Je vais le voir à sa campagne ; nous nous rappellerons nos promenades dans le parc de Matarieux. Qu'il était bien! Que d'expression dans sa belle tête! Quelle supériorité sur les autres hommes!... Un soir, le duc de B*** osa, chez ma mère, s'attaquer à lui! *Povero !*... sa nullité fut écrasée en peu de mots. Jamais le duc ne le lui a pardonné.

— Je vois que tout est fini ! murmurait la comtesse agitée. Ta démarche va toucher Emmanuel.

— Oh! je l'espère bien aussi. Et le monde dira ce qu'il voudra : pour n'être pas son esclave, il faut le tyranniser.

Le duc de B*** entra. Il fut d'abord froidement reçu : mais il raconta quelques impertinences, élégamment voilées, avec finesse et verve ; sa toilette était soignée, parfaite de ton ; et quand il sortit, Loyse dit :

— Il est assez bien aujourd'hui; mais il est si nul! si peu instruit! si fat!... — Partons! partons!

La calèche s'arrêta devant la ferme; Loyse en descendit tout émue, toute chancelante; Emma-

nuel surpris, agité, les conduisit dans le salon.

—Ah!!! que vous êtes changé, monsieur! dit la marquise. — Elle avait jeté un cri en le regardant avec une sorte d'effroi.

— Mon Dieu! qu'avez-vous fait de vos beaux cheveux noirs? dit la comtesse.

— Demandez au chagrin, à mes ennemis, à la tombe! répondit-il.

Loyse le reconnaissait à peine : tant la maigreur, les larmes, les rides prématurées, ce front chauve le défiguraient à ses yeux. Ce n'était plus cet Emmanuel si brillant, si passionné; c'était Emmanuel éteint! — Oh! non! l'énergie de son ame dormait dans la douleur, mais elle devait surgir un jour plus incisive, plus féconde, plus puissante. — L'homme extérieur s'affaissait en lui, et le matérialisme de Loyse ne voyait déjà plus au delà; il s'était complété, et perdant cette passion qui l'avait soutenue, elle se trouvait dans le matérialisme absolu qui n'a de vertus que par convenance ou organisation; vertus qu'on jette là dès qu'elles incommodent. Elle se ressouvint de tout ce qu'elle avait souffert pour cet homme qu'elle dédaignait aujourd'hui; toutefois elle s'efforça de lui parler affectueusement : vains efforts! elle ne trouva en elle que de la compassion, et il y avait dans cette pitié je ne sais quoi de railleur qui se vengeait. Le prestige de l'amour n'existait plus. L'amour-propre

blessé assistait à sa vengeance, et s'en délectait, caché sous des formes polies. Ces deux femmes l'assassinaient avec leur pitié !

— Le monde est ainsi fait, disait la comtesse ; vous avez eu tort de le heurter sans cesse... Je vous l'avais bien dit.

— Votre pauvre femme ! que de vertus ! qu'elle a dû souffrir ! Et votre procès?... On vous attaque; vous avez été bien imprudent !

— Que vous êtes malheureux ! Nous nous sommes intéressées à tous vos ennuis, disait doucereusement la comtesse qui triomphait ; vous n'en doutez pas.

Emmanuel, affaissé, abattu, répondait avec hésitation ; sa toilette négligée, son attitude embarrassée ajoutaient encore à ce que son extérieur avait de déplaisant ce jour-là ; il courbait la tête sous le faix de trop lourds chagrins. Et Loyse, légère, fière d'une parure pleine de fraîcheur, sortie des premiers ateliers de la mode ; Loyse, qui se rappelait maintenant et presque avec surprise tous les froissemens qu'avait reçus sa vanité de femme, semblait dire, dédaigneusement compatissante :— Voyez où nous ont conduits nos deux systèmes ! — Mais, aiguillonné par ces doléances moqueuses, il sortit de cet assoupissement intellectuel et du secret déplaisir qu'il éprouvait à se voir humilié par la femme qui l'avait tant aimé ; il la trouvait telle

qu'il l'avait toujours jugée, mais il en souffrait. Il se redressa pourtant et dit d'une voix sonore : — Il est vrai, mesdames, que je suis malheureux selon la société; j'ai enduré de grandes douleurs. Les derniers coups qui m'ont frappé sont affreux! Eh bien! je me sens bien moins à plaindre que tant d'*heureux* du siècle, forçats du plaisir et condamnés à fuir leur conscience ou à la tuer.

— Votre procès, dit Loyse sans paraître émue de ces paroles, votre procès doit vous inquiéter. Croyez-moi : cédez et payez à votre belle-sœur la somme qu'elle vous demande; je me fais un plaisir de vous la prêter; et cette offre tout amicale est le seul objet de ma visite.

Il sentit dans ces mots cette sécheresse d'ame qui lui répugnait tant : cette offre était un commentaire dédaigneux de sa démarche, un triomphe de l'amour-propre long-temps blessé.

— Madame la marquise, dit-il en ressaisissant toute sa supériorité, je vous remercie de cette offre; mais je ne saurais en profiter. Si je donnais à mademoiselle Cornélie la somme qu'elle demande, je reconnaîtrais tacitement que je me suis approprié une partie des héritages. Vous devez connaître les principes par lesquels je me suis conduit. J'espère en ma droiture et en la justice. On me trouve à plaindre? soit; mais je ne sollicite la pitié de personne. J'ai en moi-même des consolations.

Ces accens graves, posés, passaient incompris de Loyse, qui n'y voyait plus enfin que des lieux communs. — Je n'en doute pas, monsieur; mais encore faut-il n'être pas attaqué comme vous l'êtes.

— La bienveillance de madame de Coislier, dit la comtesse, piquée de la fierté d'Emmanuel, est flatteuse pour celui dont elle est l'objet, et sa générosité, souvenir d'amitié, vaut au moins des remercîmens.

— A quoi bon en parler? dit Loyse en se levant.

— J'en aurais plus de reconnaissance si madame la marquise eût bien voulu ne rien écrire sur une dépêche ministérielle, obtenue par l'influence de monsieur le duc de B***; elle m'est parvenue le jour de mon mariage.

Loyse semblait foudroyée; elle pâlit. Mais, après un sourire méprisant, elle se tourna vers la comtesse et lui dit : — Viens, ma chère amie; M. de Flavigny perd la raison.

Le soir même, Loyse était à l'Opéra avec la comtesse et le duc de B***; elle s'amusait beaucoup, pendant le ballet, de ses causeries superficielles et badines.

— J'ai dû être bien extravagante avec mon amour, disait-elle le lendemain à la comtesse. Cet homme m'avait un peu communiqué de sa folie.

— Le dénouement me rassure; il est original. A la bonne heure!... Tu n'es plus une anomalie dans le monde. Il est tellement organisé pour le repos qu'il a banni toutes les passions fortes. Toi-même, avec tes velléités d'être Italienne, tu as toujours été liée par les convenances : tu as été Parisienne malgré toi.

— Ton protégé était fort aimable hier au soir. Il devient pressant.

— Il possède tes secrets... Couvre tout cela du voile nuptial.

— Il veut absolument m'accompagner au bal que le duc d'Orléans donne au roi de Naples. C'est m'afficher.

— Eh bien!... Le duc viendra-t-il?

— Tu me tourmentes toujours!

— Lui dirai-je de venir?

— Quelle parure mettrai-je? dit-elle en ouvrant ses écrins.

XXIX.

ÉPISODE DU 29 JUILLET 1830.

Le tocsin sonnait; dans un ciel ardent et pur, un soleil étincelait, digne d'éclairer le réveil d'un grand peuple et les combats de la liberté ; les barricades, plus rapprochées et plus hautes que la veille, s'élevaient sous des mains empressées qui, à défaut de leviers, arrachaient les pavés du sol; les patriotes, mieux armés, se rassemblaient; le tambour battait; on chantait la Marseillaise ; on criait ; on courait ; on s'embrassait; un élan immense était imprimé par la victoire du 28. De tous les quartiers de Paris volcanisé on marchait à l'attaque du Louvre, des Tuileries et de la caserne de Babylone. Que de nobles cœurs sous les haillons ! L'héroïsme était chose vulgaire; ce n'était pas la peine d'en parler. On respirait le sublime ; on vivait dans lui. Une vaste

électricité de patriotisme courait de rue en rue, de quai en quai. Des officiers, des élèves, généraux improvisés par le danger, marchaient en tête des colonnes inégales, armées de fusils de tous calibres ; pertuisanes, mousquets, hoquetons, lances, hallebardes, cimeterres de damas à lame recourbée, rapières espagnoles, tromblons à la bouche évasée, masses d'armes, casques chevaleresques, casques de dragons, dépouilles des vaincus, emprunts faits aux Musées, s'agitaient dans des mains rudes, calleuses ou juvéniles. Ici un ouvrier d'une stature colossale portait un élégant fusil de chasse et se pavanait sous le bonnet d'un lancier ; là un adolescent soulevait une arquebuse du moyen âge ; un étudiant, fier de sa carabine, plaignait un de ses amis qui n'avait qu'une épée, prêtée par un directeur de théâtre. Le fantastique et le burlesque s'alliaient au pittoresque et au grandiose populaires. Les bulletins circulaient, on les lisait, on battait des mains : les cris éclataient; on marchait dans un désordre d'entraînement.

Eh! quelles espérances ne pouvait-on pas concevoir d'un essor aussi gigantesque, d'un peuple si intrépide et si généreux, si impétueux quand on l'outrage, si prompt à pardonner quand il est vainqueur! Quelles ressources dans un événement si prodigieux! Tout était admirable et beau; les équarrisseurs de révolutions, qui les veulent tirer

au cordeau pour se réserver les premières places dans les limites qu'ils ont faites, les étouffeurs d'enthousiasme n'étaient pas là !

On se battait déjà au Théâtre-Français ; les balles en cuivre, à longue portée, sillonnaient la rue de Richelieu, et tuaient au hasard ; la rue de Rohan se jonchait de cadavres. Et le cœur se resserrait quand on venait à penser que le sang français coulait des deux côtés !

Sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont les tourelles recevaient l'empreinte des balles à côté de celle des arquebusades de la Saint-Barthélemy, des groupes d'ouvriers étaient embusqués aux angles des maisons. Au milieu d'eux s'élevait un vieux soldat, électrisé par le combat, et les moustaches toutes noircies de poudre ; c'était Vétéran. Son vieil uniforme, son bonnet de police, orné d'une cocarde tricolore, ses cheveux blancs, sa forte stature, sa croix d'honneur, ses chevrons, son air martial et inspiré par la fusillade, ce front cicatrisé et rayonnant, la poétique énergie de ses paroles brusquées, l'entouraient d'obéissance et de respect. — Sacredié ! conscrits que vous êtes, vous ne visez pas ; prenez votre temps. Deux pas en avant ; là, voyez-vous !... Ajustez lentement... — Il inclinait son arme. — En l'honneur de Bories ! s'écria-t-il en lâchant la détente. Le coup partit ; il regarda. — L'habit rouge est à bas, sacredié !

Il revint charger son fusil à l'angle de la maison. — M. Emmanuel, je n'ai pas dit cela pour vous, mille tonnerres! on ne charge pas son arme à découvert quand on est tirailleur et qu'un abri est là... c'est dans les règles... — Voici qui juge votre procès, ajouta-t-il; vos ennemis fuiront... et cette femme acceptera... — Allons! enfans, nourrissez le feu : la fusillade est molle... Cré coquin!... à la bonne heure! ça chauffe; je suis dans un bain de feu... Vive la charte! vive l'empereur! vive la liberté!... — Camarade, on s'avance du côté de l'eau, dit un ouvrier.

— Vétéran prêta l'oreille. — C'est vrai; le feu marche! Allons, camarades, chargez vos armes... Voici l'instant décisif, comme disait l'*Autre*... avançons en ordre jusqu'au pied des colonnes, et en joue, feu!.... M. Emmanuel, ne me quittez pas.... Jeunes gens, montrons que nous sommes Français! et attentifs au commandement de la victoire!... Vive la charte!.. vive l'empereur!... vive la liberté!...

Ils s'élancent; de toutes parts les patriotes courent à travers les balles. Le Louvre est pris. — Aux Tuileries, aux Tuileries! crie-t-on; et, dans la rapidité de l'attaque, le château est bientôt enlevé...

Emmanuel cherche Vétéran dont il a été séparé; il franchit les escaliers, et arrive dans la salle du

trône ; elle est envahie. On sabre les fleurs de lis, on brandit les épées, on entoure le trône ; un homme du peuple mort y est assis. A l'embrasure d'une fenêtre ouverte sur le jardin, Vétéran s'appuie sur son fusil encore chaud du dernier coup qu'il vient de tirer. Emmanuel court à lui. — J'ai mon compte, lui dit-il, pâle et affaibli... un Suisse m'a envoyé une dragée dans la poitrine, sacredié!... J'ai commencé pour la liberté, je devais finir pour la liberté... L'empereur et la gloire au milieu... — Si ce pauvre Bories était ici, il dirait, comme ça, que je suis poète ; vous souvenez-vous?... Mettez-moi sur ce fauteuil.

— Un chirurgien ! disait Emmanuel en déchirant sa chemise, un chirurgien !

— Il y en a deux ou trois sur la place ; mais ils sont si occupés!

— Allez-en chercher un, je vous en conjure.

— Ce n'est pas la peine, camarade, le troupier s'en va.... c'est sa dernière campagne... je ne leur conterai plus des histoires à Ville-d'Avray.... J'ai servi trente-sept ans... et j'en ai vu des fameuses... Je veux qu'on m'enterre avec ma croix d'honneur et la pipe de mon père... Camarades, j'ai vu l'empereur dans cette salle en 1815, à mon retour de l'île d'Elbe... il m'a tiré les moustaches ; c'est comme j'ai l'honneur de vous le conter.... il avait dit : — La victoire ira au pas de charge... Sacredié ! elle a

été rondement aujourd'hui.... Mais vous ne savez pas vous aligner... Quel beau soleil !... Vous allez être heureux maintenant, M. Emmanuel... Encore un coup de canon ! bah !... ils sont enfoncés !...

— Vous vous fatiguez à parler, Vétéran...

— Laissez dire le conteur... il joue de son reste, le pauvre diable.... Mais je n'ai pas de regret de mourir aujourd'hui ; ça m'était dû... — Tenez !... Un grand drapeau tricolore... il vole dans la fumée... Je ne vois pas qui le porte.... il a un petit chapeau à trois cornes, je crois... Est-ce lui qui vient voir? — Il montra dans le jardin un groupe qui poursuivait les Suisses en faisant feu ; puis sa main retomba : on le crut mort.

— Sur le trône ! sur le trône, lui aussi ! criait-on.

Vétéran rouvrit un œil languissant, et dit, en montrant l'homme du peuple mort : — Non !.... Non !... C'est le peuple qui a tout fait... ne le dérangez pas de son trône...

Il serra la main d'Emmanuel, et mourut. Tous les citoyens se découvrirent.

Il a été enterré devant le Louvre.

XXX.

LE PALAIS-ROYAL ET LE PALAIS DE JUSTICE.

Six mois après, le procès d'Emmanuel allait être jugé !

Interrompues par la révolution de 1830, les procédures étaient recommencées. Emmanuel avait espéré que ses ennemis cesseraient leurs poursuites ; il les retrouvait puissans et plus intéressés à l'humilier peut-être.

Et Vétéran, le seul témoin qui eût pu attester sa bonne foi, était mort !

Il traversait le Palais-Royal avec l'abbé Jaumers ; absorbés tristement dans la pensée de ce procès, ils examinaient tous deux les chances offertes par les débats. Il y avait concert chez le roi. Ils furent arrêtés sous les arcades, vis-à-vis le péristyle, par des groupes qui regardaient les invités monter le grand escalier. Soudain un équipage ébranla la voûte.

Anatole et Dervilié en descendirent. Le duc de B*** et Loyse les suivaient.

— C'est la belle duchesse de B***, dit un jeune homme ; elle s'est mariée depuis la révolution. La comtesse émigre.... à la campagne. — D'autres personnes reconnurent Anatole et Dervilié ; des murmures et des éclats de rire accompagnèrent leur entrée. Puis, au milieu de personnages inconnus Emmanuel vit passer le ministre de la sainte-alliance, l'ambassadeur paré des couleurs nationales, et d'autres courtisans qui presque tous avaient des griefs contre lui.

— Vous êtes sans doute un factieux pour ces gens-là, dit l'abbé. Mais voyez comme le roi, malgré ses intentions droites et honnêtes, est impuissant à faire tout le bien qu'il désire. La vénalité du siècle lui force la main. Jeune homme, que sont devenues les belles espérances de votre enthousiaste patriotisme ? Que de bassesses ! Quelle convoitise éhontée de places et d'argent !

— Oui, répondit Emmanuel, je me suis trompé. La liberté ne suffit pas pour reconstruire la société ; et je gémis, comme vous, de cette corruption des mœurs politiques qui traite de niaiserie tout ce qui n'est pas elle ; de cette impudeur solliciteuse qui mendie en carrosse ; de ce manque de croyances qui les parodie toutes, selon le moment et le besoin ; de ce *mercantisme* général et desséchant ; de cet

encan de consciences, de ce brocantage de voix et d'opinions. Atonie, relâchement du lien social, isolement des intérêts, ambition sous toutes les formes, encombrement des carrières; voilà, voilà ce qui m'effraie dans la société telle que la révolution l'a mise à nu sous nos yeux. Mais ce n'est là qu'une transition.

— Le mal est réel, invétéré; et le catholicisme austère, fort de l'unité romaine, est le seul remède propre à le guérir.

— Je ne le pense pas : car, si l'on n'y prend pas garde, le catholicisme va lui-même être frappé à mort.

— Comment, jeune homme! et qui l'aura tué?

— L'orgueil turbulent du haut clergé, et l'ignorance fanatique du clergé inférieur. L'un et l'autre méconnaissent le siècle et ses besoins.

— Et qui donc sauvera la société? s'écria le vieux prêtre avec amertume.

— Le christianisme qui doit se développer, mettre en jeu les besoins sociaux et revêtir une nouvelle forme.

Le lendemain, Emmanuel était au Palais de Justice.

— Quel tissu d'assertions calomnieuses! s'écriait-il en écoutant l'accusation intentée contre lui. « On « l'accusait d'avoir entretenu le bruit de la mort « supposée de Cornélie; d'avoir intercepté les

« lettres qu'elle adressait à son père; d'avoir fait « porter le deuil de la jeune fille fugitive; d'avoir « aposté Vétéran qui l'avait écartée violemment, « quand elle voulait voir son père. Un domestique « qui accompagnait Cornélie attestait le fait. On « accusait Emmanuel d'avoir omis les formalités « ordonnées par le Code au titre des *absens;* d'avoir « déposé à la caisse d'épargnes une partie de la « succession en litige, de s'être approprié l'autre, « et enfin d'avoir voulu endormir les justes soup- « çons de Cornélie par des offres de service pen- « dant qu'elle était malade à l'Hôtel-Dieu. »

Emmanuel se leva, et réfuta lui-même l'accusation. Son émotion était visible, et interprétée contre lui. Il ne pouvait accuser formellement Anatole et Dervilié de rapt, puisque Cornélie avait déclaré qu'elle s'était enfuie de son propre mouvement, lassée des persécutions de son père : il se trouvait d'ailleurs sans preuve. Aux premières allusions qui lui échappèrent dans l'improvisation, le ministère public l'interrompit, et l'on entendit circuler dans l'auditoire les mots d'ingrat et de calomniateur.

Il rentra dans sa défense personnelle, démentit par l'exposé des faits connus les imputations qui lui étaient adressées. Il les niait comme d'horribles calomnies; mais, hélas! il ne pouvait que les nier. Il dit qu'il s'était empressé de rechercher la résidence de Cornélie, qu'il avait écrit dans plusieurs

ambassades, où ses lettres s'étaient égarées ; on le lui affirmait du moins. Il avait omis des formalités prescrites par la loi. Il disait que Vétéran, parti brusquement de Suisse, n'avait pas songé à l'apposition des scellés et à un acte d'inventaire ; que le banni et son frère habitaient un châlet éloigné des villes ; qu'instruite de la mort de son père et de son oncle, madame de Flavigny, sa femme, était tombée malade ; que la crainte de sa mort l'avait distrait de toute autre pensée, et qu'il avait successivement déposé l'héritage à la caisse d'épargnes ; qu'à défaut d'autres vertus, il comptait sur la confiance de Cornélie, se reposant aussi sur sa réputation d'honnête homme ; et qu'enfin il n'aurait pu remplir les formalités ordonnées sans apprendre à Lalagée la position si affligeante de sa sœur, c'est-à-dire sans la tuer.

Mais les interprètes de la loi n'admettaient pas ces considérations morales et présentées avec une chaleur pleine d'émotion et de larmes.

— Eh bien ! messieurs, s'écria l'infortuné, hors de lui, je suis prêt à prêter serment devant Dieu ; et j'affirmerai, en son nom, que la somme que je présente est exactement celle qui m'a été remise !

— On ne vous a pas déféré le serment, dit le président ému.

Il retomba sur son banc ! — Se sentir innocent, et être traité comme un coupable ! Porter une con-

science si scrupuleuse, et, à cause d'un vice de forme, être accusé de spoliation! S'être fait des ennemis par la franchise et le courage de ses vertus; avoir pour adversaire une femme sans pudeur, une prostituée, dont l'intelligence est enfin abrutie par tous les excès; s'entendre dire : — C'est sa belle-sœur; — avoir tous les souvenirs d'une viesi pure, si désintéressée; se rappeler ce qu'on a pu être; ce qu'on a refusé, pour rester fidèle à des principes... et en être descendu là!! — Descendu? Oh! non!... — Il laissa faire la justice des hommes. — Il fut condamné.

Et quand, seul, à la nuit, il sortit du Palais de Justice, le cœur brisé, la tête penchée sur la poitrine, il entendit des rires et des huées autour de lui. — Il a refusé un duel, disait-on : c'est un lâche!

— Il parle toujours de Dieu : c'est un jésuite!

— C'est un calomniateur, un ingrat.

— Il a dérobé l'héritage de sa belle-sœur : c'est un voleur!

Et il sentit de la boue jaillir sur ses habits, sur son visage. Indigné, il se retourne : on s'éloigne. Arrivé au dernier période du découragement, déshonoré par une condamnation injuste, ruiné, sans appui, seul, affaibli par un jour de diète, il marche, lassé peut-être des principes auxquels il s'est dévoué. Non; il n'en est pas même là : il n'a plus

que l'instinct de sa souffrance et quelques ressouvenirs de Lalagée.

Il court de rue en rue, froissé par les passans, qu'il ne voit pas dans sa marche stupide; il va au hasard, poussant des soupirs aigus, qui semblent, au passage, lui déchirer la poitrine, menacé par toutes les voitures qui circulent.... Oh! qu'il remercierait celle dont la roue lui broierait la tête sur le pavé!... Quelquefois il songe à en finir par une vengeance terrible: mais la pensée de Dieu vient l'arrêter.

Replongé dans le chaos de ses douleurs, il se fatigue à y chercher une issue, il ne peut en sortir. Il sent toutefois en lui des consolations; mais il est trop étourdi par sa souffrance pour les goûter. Vaincu par la fatigue qu'il semble s'imposer, il s'assied enfin sur une borne. Des équipages passent devant lui et s'arrêtent à une porte; il lève la tête, regarde.... C'est l'hôtel de Loyse, plus somptueux, plus brillant que jamais. Les appartemens resplendissent, illuminés de bougies et de lustres, dont les cristaux scintillent. Il y comprend tout le mouvement d'une soirée. Des ombres de femmes errent derrière la soie des rideaux; il devine leurs rires à la nouvelle de sa condamnation, leurs gaîtés au bruit de la musique, dont les sons affaiblis descendent et meurent sous le portique ouvert. Peut-être même sont-ils insoucians de son malheur!

Tout à coup on lui touche l'épaule ; il se retourne, et voit l'abbé Jaumers avec la sourde-muette. — N'est-il pas écrit, jeune homme, lui dit-il, dans le manuscrit vert : — « Pourquoi, « mon fils, te troublerais-tu de ce que les cho- « ses ne réussissent pas comme tu le souhaites ? A « qui sûr la terre réussit-il suivant des désirs ? Si « tu as failli selon les hommes et que tu n'aies pas « failli selon Dieu, rien n'est perdu ; car Dieu est « la source de toute justice.

« Si ta vertu attire sur toi, un jour, la haine et « la persécution des hommes, et qu'accablé d'in- « jures tu n'aies pour toi que ta conscience ; par- « donne à tes ennemis, mon fils, et remercie Dieu « de t'avoir éprouvé. Épuré par des malheurs, tu « trouveras en toi-même une joie calme, pro- « fonde, pleine, continue, qui te dégoûtera des « plaisirs de la terre. »

— Tu dis vrai, mon père ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Allons ! j'opposerai au malheur une résignation infatigable ; je travaillerai, priant et espérant ; je travaillerai pour satisfaire à la justice humaine qui se trompe. Je pardonne à ceux qui me veulent du mal, moi qui ne leur en veux pas. Il y a dans mes croyances d'inépuisables trésors de courage, de résignation et même de bonheur au sein des maux extrêmes. Mon vénérable ami, la joie du méchant s'empoisonne elle-même : la nôtre est

pure, inaltérable. Viennent de nouveaux combats, de nouvelles souffrances : il me restera la prière...

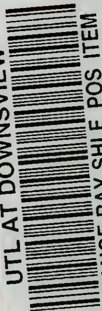
La sourde-muette, qui, par ce rapport magnétique établi depuis long-temps entre elle et le jeune homme, s'était élevée peu à peu à la hauteur de ses pensées et de ses espérances, voyant couler ses larmes, elle pleurait; le voyant s'enflammer, s'enflammait.

— Oui! s'écriait-il avec force, il me restera des souvenirs honorables et tendres, il me restera ma conscience et...

En ce moment, lui saisissant le bras, la sourde-muette lui montra le ciel.

FIN.


LIBRARY
AUG 1 1981
UNIVERSITY OF TORONTO


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 05 01 002 1